ESPIONNAGE

PAUL KENNY

Passeports

VOYAGEURS SECRETS

Editions
"FLEUVE NOIR"

PAUL KENNY A SES LECTEURS

Un jour, il y a déjà quelques années, je bavardais dans le grand hall de la gare de Vienne avec un homme de mon âge que rien ne distinguait parmi les autres voyageurs. Rien, sinon deux particularités que personne autour de nous ne pouvait suspecter.

J'étais (du moins, je le suppose...) le seul à savoir que mon interlocuteur était un docteur es-sciences, très versé dans certaines questions que de récentes expériences en matière d'énergie atomique ont mises à l'avant-plan de l'actualité mondiale. Peut-être n'étais-je pas le seul à savoir qu'un autre homme, d'allure très effacée, se tenait à quatre mètres de nous, qu'il était armé et qu'il surveillait discrètement les alentours ?...

Le récit qui va suivre relate pour vous, ami lecteur, un épisode de la vie d'un de ces inconnus qui tiennent en main notre avenir... ou notre disparition. Je me garderai bien de qualifier le rôle joué par mon ami Coplan dans cette affaire ; je ne l'approuve pas toujours dans tout ce qu'il fait.

Mais vous, n'ayez pas les scrupules que me commande une longue amitié avec ce singulier personnage...

CHAPITRE PREMIER

Le train roulait depuis vingt heures. Il avait franchi la frontière autrichienne six heures auparavant et, depuis lors, le paysage que Francis Coplan apercevait à travers la vitre se déroulait comme les décors d'un scenie-railway : des montagnes couvertes d'immenses forêts de pins, des chalets de carte postale disséminés sur des prairies en pente et, à intervalles réguliers, des petits villages groupés autour de leur clocher bulbeux, au creux d'une vallée.

Pour la centième fois, Coplan consulta sa montre. Ce trajet était interminable. Mais ce n'était plus qu'une question de minutes à présent et Francis se dit qu'il avait tort de se montrer impatient. Que sa tête résonnât comme une marmite à cause du fracas ininterrompu du wagon sur les rails, que ses jambes fussent

ankylosées par une trop longue immobilité, ou que sa colonne vertébrale eût acquis une douloureuse rigidité, cela n'avait qu'une importance relative. Les vrais ennuis commenceraient plus tard.

Six heures quarante. Le convoi aborda un pont de fer, le franchit dans un horrible tintamarre. La fenêtre encadra la surface miroitante d'un lac entouré de montagnes. Avec un soupir de soulagement, Coplan se leva pour prendre sa valise dans le filet.

Jetant sa gabardine sur son épaule, il quitta sans regret le compartiment enfumé où il était monté à la gare de l'Est, à Paris. Il oublia volontairement quelques magazines sur la banquette, passa dans le couloir en se demandant de quel côté serait le quai.

Le train ralentissait, au débouché d'une large courbe épousant le bord du lac. La gare apparut soudain, une longue construction blanc crème, décorée do fleurs et agrémentée d'une terrasse où des gens buvaient de la bière.

Zell-am-See. C'était là que Muller passait ses vacances.

Lorsque Coplan ouvrit la portière, son esprit recouvra d'un coup toute sa lucidité. Les oreilles encore bourdonnantes mais enfin délivrées du vacarme qui les tyrannisait, il eut d'abord l'impression de se mouvoir dans un monde ouaté. Autour de lui, des gens lourdement chargés de bagages se pressaient vers la sortie. Plusieurs d'entre eux étaient affublés du chapeau tyrolien, en feutre vert, avec un plumet de poil assez cocasse.

Francis crevait de soif, mais il voulait d'abord retrouver Muller. A cette heure, il avait une chance de le contacter à l'hôtel juste avant le dîner. Le tout était de savoir où se trouvait l'hôtel. L'adresse qu'on lui avait donnée était réduite à l'extrême : Gasthof Lehenwirt, Zell-am-See. Pas de taxi en vue.

Coplan suivit le flux des voyageurs et déboucha dans une artère très animée qui, certainement, conduisait au centre de la localité. Avisant un homme au visage bronzé, vêtu d'un uniforme vert clair et coiffé d'une casquette à parement rouge, qui devait être un policier puisqu'il était armé et ne faisait rien, Coplan se dirigea vers lui.

- Gasthof Lehenwirt, bitte ?

L'autre porta à son képi sa main gantée de blanc, hocha la tête d'un air entendu et prononça :

- Grüss Gott. (Littéralement : « Je salue Dieu », mais cette expression signifie en fait « Bonjour »)

Ensuite, posément et avec autant de gravité que s'il prenait une lourde décision, il entreprit d'indiquer le chemin.

En l'écoutant, Francis se rembrunit. L'hôtel était sur la hauteur, à un quart d'heure de marche environ. Pas moyen de se tromper ; de toutes les voies qui aboutissaient sur la place de la Poste, c'était celle qui montait le plus.

Pourquoi diable Muller n'avait-il pas choisi un hôtel en bordure du lac ? Les savants ont toujours de ces idées saugrenues... Coplan remercia l'agent de police, empoigna sa valise et s'en alla.

Il croisa des filles en short, dut se ranger sur le trottoir pour laisser passer un car, et se sentit soudain ragaillardi. Un peu d'exercice ne lui ferait pas de tort, après tout. Il huma l'air pur, allongea le pas.

La côte était encore plus raide qu'il ne l'avait pensé. Un petit torrent, sur le côté de la route, dévalait de la montagne avec un bruit de cascade.

Maintenant Coplan était pressé de voir Muller. Le savant avait-il eu raison de prévenir le ministère de la Défense nationale, ou bien avait-il cédé à une peur irraisonnée ? Ces gars-là ont parfois des réactions disproportionnées aux réalités, surtout après une période de surmenage. Mais si Muller s'était plaint d'un clou dans sa chaussure, Paris aurait envoyé d'urgence un cordonnier. Parce que Muller était Muller. Et qu'il se baladait un peu trop près du rideau de fer.

Coplan stabilisa son regard sur l'inscription en lettres gothiques qui courait, à hauteur du premier étage, sur la façade blanche et rousse d'un chalet précédé d'une terrasse. C'était là.

Il accéléra pour couvrir les cinquante derniers mètres, grimpa quelques marches et entra dans le vestibule. Une fraîcheur humide se plaqua sur sa peau. Une seconde plus tard, une jeune servante blonde, aux cheveux frisottants et aux yeux candides, dégringolait les escaliers. Elle avait dû l'observer alors qu'il montait par la route.

- Grüss Gott...

Autant prendre l'habitude tout de suite. Coplan lui répondit par le même salut, se présenta. La fille était au courant : une chambre

attendait le monsieur français, il pouvait y déposer ses bagages et redescendre pour le dîner.

- Mr Muller est-il là ?

La servante interrompit son élan, se retourna, désolée.

- Non... Ce soir il dîne en ville.

Intérieurement, Francis jura. Ce contretemps l'irritait.

- Où dîne-t-il, en ville ?

Elle fit un signe d'ignorance, vraiment navrée de ne pouvoir renseigner un si bel homme. Ses yeux bleus ne quittaient pas le visage de Francis. Ce dernier s'enquit :

- Vers quelle heure Mr Muller rentre-t-il d'habitude ?

Tard, avoua-t-elle comme si elle commettait une indiscrétion. Très tard... Il va au Café Tyrol...

A l'entendre, ce devait être un endroit de perdition. Elle avait baissé les paupières en prononçant le nom de l'établissement.

- Bon, dit Coplan.

Puis, du geste, il invita la servante à lui indiquer sa chambre. Ses yeux gris devinrent moins nébuleux tandis qu'il examinait la silhouette juvénile de la fille, dont les joues rosirent. Elle se détourna brusquement et monta l'escalier. Une odeur d'encaustique, de plus en plus prenante à mesure qu'on gravissait les marches, chatouillait les narines.

Au second étage, la fille, intimidée, ouvrit une porte ; sans entrer elle-même, elle laissa le passage à Coplan, déposa sa valise sur le seuil et s'enfuit sans dire un mot.

Francis promena un rapide regard sur les deux lits en pitchpin, sur les murs nus et vers la petite fenêtre ouverte. C'était d'une simplicité presque monacale, d'une propreté étincelante. Bien qu'il fût tenté de s'allonger entre ces draps blancs, il commença par se rafraîchir, puis il changea de linge et de costume.

Il n'avait pas envie d'attendre le retour de Muller. Il avait hâte, au contraire, de savoir à quoi s'en tenir. Toute cette histoire n'était peut-être qu'un bluff. Il y a des gens qui adorent se rendre intéressants...

Une heure plus tard, Coplan redescendit. Il avait laissé son pistolet dans sa valise, en ayant soin de le rouler dans une chemise défraîchie.

Après un léger repas qu'il avala sans conviction, il alluma une cigarette et quitta l'hôtel. Par routine, il avait jeté un coup d'œil sur les autres pensionnaires réunis dans la salle à manger : quatre jeunes filles en tenue de sport, un ménage hollandais et l'inévitable couple britannique. Jusqu'à nouvel ordre, pas d'homme seul.

Des lampes électriques s'étaient allumées de part et d'autre de la route. Dans le bas, les lumières de Zell annonçaient l'éveil de la vie nocturne.

Coplan dénicha rapidement le Café Tyrol et comprit l'émoi de la servante. Au-delà d'une tenture de velours, une clarté rouge noyait d'un halo équivoque les danseurs évoluant sur la piste. Un jazz pas trop bruyant jouait un air sud-américain dont le rythme était une sorte de compromis entre la samba et le mambo.

Accueilli dès son entrée par un maître d'hôtel qui, à tout hasard, lui parla en plusieurs langues, Coplan refusa de se laisser conduire à une table vacante. Il était venu pour Muller. Et il voulait gagner du temps, non en perdre.

Ses yeux firent le tour de la salle, se posèrent sur de nombreux visages. Cette lumière indécise, presque pourpre, dénaturait les traits. Qu'est-ce qu'un type comme Muller venait fabriquer dans une boîte pareille ?

Dans l'assemblée, quelques jolies femmes ; les unes en robe de vacances, les autres très élégantes. Quant aux hommes... il y en avait de toutes les sortes, depuis l'adolescent un peu timide jusqu'au coureur de jupon vaguement décati, en passant par le séducteur professionnel au faciès du métèque.

Et soudain, Coplan reconnut Muller. Il ne l'avait jamais vu, sinon en photo, la veille à Paris. C'était un homme d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, vêtu sans recherche, et dont le visage assez viril ne reflétait qu'une tranquille bonne humeur. Il dansait avec une jeune femme blonde, coiffée à la garçonne, qui écoutait en riant les propos que lui tenait son cavalier.

« Marrant », se dit Francis. Cette aimable demoiselle était à mille lieues de se douter qu'elle dansait avec un bonhomme plus dangereux qu'une tonne de dynamite. Que cent millions de tonnes de dynamite !...

L'orchestre termina le morceau d'une façon tellement abrupte que les danseurs hésitèrent à croire que la danse était finie. Puis les couples commencèrent à regagner leur place. Francis se fraya un passage à travers la foule, parvint à la table où Muller venait de s'asseoir en compagnie de la jeune femme.

- Mr Henri Muller ? dit Coplan. Ravi de vous voir... Je suis venu spécialement de Paris dans ce but.

Les sourcils de son interlocuteur se froncèrent, son expression se modifia.

- Comment ? Déjà ? parvint-il à prononcer dès qu'il fut remis de son étonnement.

Coplan s'était assis, l'air enjoué. De l'index, il fit signe à un garçon, le pria d'apporter une seconde bouteille de vin autrichien, après quoi il reprit en se tournant vers le savant :

- Vous devez avoir reçu le télégramme dans le courant de l'après-midi, je suppose ?

- Euh... oui, admit Muller, embarrassé. Toutefois, je ne m'attendais pas à ce que...

- A ce que je vienne vous relancer ici ? Cette affaire ne souffre aucun retard, croyez-moi... Mais que ceci ne vous empêche pas de me présenter...

Plutôt ennuyé, mais dissimulant le mieux possible sa contrariété, Muller s'exécuta.

- Mlle Rimaud, une compatriote. Mr Coplan.

Vue de près, elle était encore plus jolie. Des yeux verts étirés vers les tempes, une bouche ferme, sensuelle, une carnation délicate légèrement hâlée par l'air des montagnes. Très jeune, vingt-trois ans au plus. Muller avait du goût.

- Excusez mon intrusion, mademoiselle, même si elle doit abréger un peu votre soirée.

Si Muller n'était pas sourd, il devait comprendre. De fait, le sens des paroles prononcées par Coplan ne lui avait pas échappé ; il intervint aussitôt :

- Une heure ou deux ne feront pas de différence, mon cher. Remettons à plus tard les choses sérieuses. Je suis en vacances...

- Pas moi, rétorqua Coplan sans cesser de sourire. Lorsque vous m'aurez accordé deux heures d'entretien, vous redeviendrez libre

comme l'air.

L'orchestre s'était remis à jouer. Des couples s'assemblèrent sur la piste.

Ce fut la jeune femme qui prit l'initiative.

- Je ne voudrais pas vous déranger, dit-elle à Muller. Je vais me retirer, d'autant plus que je dois me lever tôt demain matin...

- Mais, chère amie, protesta le savant, ne vous imaginez pas que...

- Vous avez bien cinq minutes ? plaida Coplan en dévisageant la fille. Le temps de mettre à mal cette seconde bouteille... D'ailleurs, nous vous reconduisons, n'est-ce pas, Muller ?

Ce dernier crispa la bouche pour maîtriser son mécontentement. Les manières du nouveau venu ne lui plaisaient guère, mais il était bien contraint de les supporter puisque c'était lui qui l'avait fait venir. Il regretta un instant d'avoir informé Paris. Il aurait dû attendre quelques jours de plus...

Cet envoyé du 2ème Bureau, encore un balourd, naturellement, en dépit de son apparente distinction. Et la lueur de gaieté qui pétillait parfois dans ses yeux gris, les petites rides qui se creusaient à l'occasion à l'angle de ses paupières n'adoucissaient qu'à peine son visage volontaire au menton solide.

Néanmoins, Muller était trop intelligent pour ne pas se rendre compte que ce qui lui déplaisait surtout, chez Coplan, c'était l'effet que ce dernier produisait sur Lucie Rimaud. Du coup, il eut hâte d'écourter la séance.

- Je suis vraiment désolé, Lucie. J'espère que vous me pardonnerez...

Coplan nota, non sans un secret amusement, que Muller avait ôté son alliance. Un cercle un peu décoloré, à la base de l'annulaire gauche, l'aurait prouvé même à un œil peu exercé.

Quelques minutes plus tard, le trio quittait le dancing. Par une rue étroite, les trois Français marchèrent en direction d'une haute tour crénelée, illuminée, qui dominait une petite place triangulaire.

- N'allez pas plus loin, dit Lucie. Mon hôtel est à deux pas...

Muller et Coplan prirent congé d'elle. Ils suivirent du regard sa silhouette élancée - corsage blanc et jupe rouge - qui disparut

derrière le coin d'une rue. Puis ils se regardèrent mutuellement, comme s'ils se voyaient soudain pour la première fois.

Ce fut Muller qui rompit le silence.

- Vous auriez pu m'attendre là-haut, maugréa-t-il. Je ne vois pas pourquoi...

- Moi oui, coupa Francis. Ne sachant pas à quelle heure vous comptiez rentrer, je risquais d'attendre jusqu'à demain matin. Douze heures d'écart jouent un rôle considérable dans des enquêtes de ce genre.

Puis, prenant le savant par le bras, il, avança d'un pas de promenade en ajoutant :

- Racontez-moi tout, depuis le début.

Muller ne se sentit pas de taille à résister à cet homme dont l'autorité et le magnétisme le déroutaient. Il poussa un profond soupir et, instinctivement, il jeta un coup d'œil sur les environs. Les rues étaient pratiquement désertes, à part deux ou trois estivants qui déambulaient dans un rayon de cent mètres...

Rassuré, il parla à mi-voix.

- Il n'y a pas grand-chose à dire... Avant de quitter la France, j'avais donné des instructions pour qu'on réexpédie ici le courrier qui m'était adressé à Paris. Lundi dernier, j'ai reçu une enveloppe-contenant un pli venant des États-Unis et deux ou trois lettres sans grand intérêt. La lettre d'Amérique était une invitation officielle de la Commission de l'Énergie atomique, me priant de participer à des travaux d'étude qui vont avoir lieu dans un mois à Los Alamos. Le texte ne faisait aucune allusion à la nature de ces travaux, mais le fait qu'on m'ait envoyé l'invitation était une indication suffisante, étant donné la compétence qu'on m'accorde dans... heu... certaines questions.

- Est-il indiscret de vous demander lesquelles ?

- Non... Mes propres recherches sont de notoriété publique. Je m'occupe principalement de certains métaux tels que le lithium, le moins dense de tous les corps solides.

- Tiens! s'étonna Francis. Vos découvertes ne sont-elles pas entourées de mystère ?

Muller eut un petit rire qui rajeunit curieusement son expression.

- Oui et non. Certains de mes travaux ont été largement diffusés dans le monde scientifique. D'autres, les plus récents, ne sont pas encore divulgués car ils ont une portée qui m'effraye un peu moi-même. .. Pourtant, au sens propre du terme, mes découvertes ne constituent pas de véritables secrets d'État, du moins en France. En Amérique ou en U. R. S. S. ce ne serait pas pareil. (Ce livre a été écrit avant que la France ne développe son industrie atomique et sa force de frappe)

- Bon, dit Coplan. Et ensuite ?

- Eh bien, trois jours après avoir reçu cette invitation, une lettre m'est parvenue de Paris et elle disait en substance :« *N'acceptez pas de vous rendre à Los Alamos ou vous n'y arriverez pas vivant*. » Comme je suis tenu d'informer le ministère de la Défense nationale des lettres de menace qui pourraient m'être envoyées, j'ai immédiatement avisé Paris. C'est tout.

Coplan avait lâché le bras de Muller et avait fourré ses deux mains dans ses poches. Il gravissait la côte, les yeux fixés sur le sol, en réfléchissant à ce qu'il venait d'entendre.

- Quelles sont vos intentions ? s'enquit-il soudain. Songez-vous à partir en Amérique ou déclinez-vous l'invitation ?

- Je vais y aller, naturellement.

Coplan s'en doutait.

- J'espère que vous n'avez encore fait part à personne de votre décision ? s'enquit-il.

- Mais si, avoua Muller avec candeur. Il fallait bien que je prévienne ma famille, mes collaborateurs.

Les poings de Coplan se serrèrent dans ses poches. Cet olibrius ne réalisait pas du tout le danger qu'il courait. Il avait reçu une menace de mort, avait prévenu les autorités compétentes, puis, avec une sérénité parfaite, il avait crié sur tous les toits qu'il préparait ses valises.

- Où avait-elle été postée, cette lettre ?

- En France... D'ailleurs, je l'ai conservée. Vous pouvez vérifier le timbre.

Les deux hommes voyaient se profiler au loin les parties blanches de l'hôtel Lehenwirt, qui se détachaient sur le flanc sombre de la montagne. A quelques mètres d'eux, le torrent gazouillait sans

trêve. Dans le ciel s'allumaient quelques étoiles. La température avait fortement fraîchi.

- Ça ne vous a pas semblé bizarre, que quelqu'un, en France, ait connu presque en même temps que vous la teneur de l'invitation américaine ?

Muller s'arrêta net.

- Si, admit-il. Et je ne comprends toujours pas comment la chose est possible. Mon courrier serait-il intercepté avant de m'être remis ?

Coplan avait envisagé cette éventualité, mais son esprit venait de forger une autre hypothèse, bien plus inquiétante.

- C'est peu probable, encore que cela mérite examen.

Il s'abstint de dire ce qu'il craignait : que l'expéditeur de la lettre de menace eût agi sous l'ordre d'un correspondant fixé aux États-Unis, et qui touchait d'assez près la Commission de l'Énergie atomique pour savoir qu'on avait envoyé une invitation à Henri Muller, physicien de premier plan. Dans ce cas, la vie de ce dernier était réellement menacée, et par une forte organisation ayant des ramifications sur les deux continents.

Ils se remirent en marche. Coplan sentait la fatigue lui pétrir tous les muscles. Muller avait été bien inspiré, vraiment, de proclamer qu'il allait partir. L'avertissement qu'il avait reçu n'était peut-être qu'une simple tentative d'intimidation, mais ce sont des choses qu'on ne peut prendre à la légère. Au cours des mois précédents, plusieurs spécialistes des problèmes atomiques avaient été victimes d'agressions étranges... Le savant ne pouvait plus être quitté d'une semelle.

- Vous me disiez tout à l'heure que vous vous doutez de la nature des recherches auxquelles vous êtes convié, dit Coplan d'une voix à peine distincte.

A votre avis, croyez-vous être en mesure de fournir des informations importantes ?

- Capitales, prononça Muller, les traits tendus.

Coplan sut que cet homme ne se vantait pas. Ce n'était pas pour rien que les laboratoires américains voulaient le consulter... et que d'autres voulaient le rayer du nombre des vivants.

- Au fond, demanda Francis, de quoi s'agit-il ? Muller hésita quelques secondes.

- De la mise au point d'une superbombe H... au lithium.

CHAPITRE II

Les pas des deux hommes firent crisser le gravier de la terrasse. Au sein de l'obscurité, les derniers mots de Muller prenaient un sens encore plus sinistre.

Avant de pénétrer dans le vestibule, Francis demanda :

- Vous occupez une chambre à deux lits ?

Interloqué, le savant scruta la physionomie de son interlocuteur.

- Oui. Pourquoi ?

- Parce que je vais dormir chez vous...

- Comment ? Vous n'y pensez pas !

- Si.

Coplan repoussa le battant non fermé à clé, invita Muller à le précéder. En silence, ils montèrent. Au second étage, le physicien s'immobilisa devant la première porte, près de l'escalier.

- Entrez donc, je vous rejoins dans une minute, dit Coplan.

Il traversa le petit hall, pénétra dans sa chambre, actionna le commutateur. Ayant posé sa valise sur la table, il en retira un pyjama, une robe de chambre et son pistolet. Il fit jouer la culasse, vérifia le chargeur, puis enfouit l'arme dans sa poche.

Tant que Muller ne prendrait pas ostensiblement le chemin des États-Unis, le danger ne serait pas grand. A moins que...

Ceux qui voulaient empêcher le savant d'aller à Los Alamos pouvaient aussi profiter de son séjour en Autriche pour le kidnapper et l'envoyer dans une direction diamétralement opposée.

Coplan rabattit le couvercle de sa valise, empoigna ses vêtements de nuit et ressortit. Il entra chez Muller sans frapper. Assis sur son lit, ce dernier l'accueillit sans aménité.

- Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ? Soyons sérieux : vous n'allez pas coucher ici, que diable ?

Après avoir jeté ses vêtements de nuit sur le lit vacant, Coplan exhiba un paquet de Gitanes. Il tapota une cigarette sur l'ongle du

pouce, l'alluma, aspira une bouffée, puis se laissa tomber à côté de Muller.

- Je ne vous lâche plus d'un millimètre, annonça-t-il d'une voix posée. Je voudrais que vous mesuriez la gravité de la situation, ça me faciliterait la besogne.

Le physicien arbora une mine sarcastique.

- Vous dramatisez inutilement... Déformation professionnelle, sans doute. Si toutes les lettres de menace devaient être suivies d'exécution, la police n'en sortirait plus. Au reste, seuls mes proches connaissent mon adresse ici. Allez dormir en paix.

Le visage de Coplan s'éclaira.

- Vos facultés de raisonnement disparaissent-elles dès qu'il n'est plus question de physique ?... Considérez ceci : il eût été plus simple pour vos adversaires de vous abattre sans préavis si vous preniez le chemin des États-Unis. Votre participation aux recherches s'en trouvait radicalement annulée. Or on s'est donné la peine de vous prévenir, de vous mettre en garde. Pourquoi ?

- Eh bien, justement ! C'est la preuve évidente que cette lettre émane d'un mauvais plaisant, sans plus.

- Un mauvais plaisant qui est au courant des invitations lancées par la Commission de l'Énergie atomique ? Qui possède un fidèle serviteur en France ? Qui sait de quoi vous êtes capable ?

Coplan haussa les épaules, expulsa de la fumée par les narines, puis reprit avec patience :

- Non, mon cher. Si on vous a envoyé une menace de mort, c'est parce qu'on désire vous conserver en vie...

Abasourdi, Muller fixa sur son interlocuteur un regard aigu. Pour répondre à l'interrogation muette qu'il devinait, Francis précisa sa pensée :

- ... afin que vous poursuiviez vos travaux et que ce soient d'autres que les Américains qui en récoltent les fruits. Vous me suivez ?

- Pas très bien. Que voulez-vous dire, exactement ?

- Que votre avenir me paraît plutôt sombre, maugréa Coplan, sincère. Vous avez le choix entre l'assassinat dans les semaines qui viennent, ou l'enlèvement à plus longue échéance. Vous auriez mieux fait de ne pas vous occuper du lithium...

Muller avait perdu son assurance. Les paroles de Coplan semblaient l'avoir désorienté et son expression bougonne rappelait celle d'un adolescent à qui on coupe les vivres.

Après un moment de réflexion au cours duquel il entrevit dans quel guêpier ses recherches scientifiques l'avaient fourré, il demanda :

- Mais alors que dois-je faire ?

Coplan constata que son interlocuteur réalisait soudain que sa notoriété avait fait de lui un homme visé par des forces occultes, et qu'il souhaitait revenir à un anonymat exempt de dangers. Trop tard. Jusqu'à sa mort, le physicien ne connaîtrait plus une minute de tranquillité. Francis éprouva un vague sentiment de pitié. Les gens de laboratoire ne sont pas préparés à une existence de gangster...

- Vous avez des enfants ? demanda-t-il.

- Un garçon et deux petites filles.

Coplan soupira.

- Un bon conseil : rentrez en France le plus vite possible. Déclinez l'invitation des États-Unis et arrangez-vous pour que votre refus soit publié dans les journaux.

Muller se remit sur ses pieds, balaya l'air de la main droite :

- Impossible. Je ne reviens jamais sur une décision. Par ailleurs, cette dérobade friserait la lâcheté.

- Très bien, dit Francis. Dans ce cas, je vous souhaite une bonne nuit. Ne vous tracassez pas pour moi, je ne ronfle jamais.

Sans se soucier de Muller, il logea son pistolet sous l'oreiller et entreprit de se déshabiller. Tout en enfilant son pyjama, il tira une bouffée, écrasa sa cigarette dans le cendrier et ferma la porte à clé.

Le physicien était trop énervé pour se mettre au lit. L'entretien qu'il venait d'avoir bouleversait ses vacances, ses projets d'avenir et, surtout, sa notion de liberté individuelle. L'irruption de Coplan dans sa vie en marquait un tournant ; la tranquille autorité de l'envoyé du 2ème Bureau avait quelque chose d'exaspérant. Cet homme s'arrogeait le droit de le chaperonner sans même lui demander son avis.

Pourtant, au fond de lui-même, Muller dut admettre qu'il n'avait plus tellement envie que l'autre s'en aille. Ce type avait l'air de connaître son métier ; ce qu'il disait ne manquait pas de logique...

La voix ensommeillée de Coplan s'éleva, formulant une question distraite :

- Vous la connaissez depuis longtemps, cette demoiselle Rimaud ?

Une bouffée de chaleur monta aux joues du savant.

- Mêlez-vous de ce de qui vous regarde...

- Merci! Je m'en doutais, que c'était une relation plutôt récente. Bonsoir.

D'un mouvement brusque, Muller déboutonna son col de chemise et arracha sa cravate.

Le lendemain matin, au cours du petit déjeuner qu'ils s'étaient fait servir dans la chambre, la conversation roula tout d'abord sur le temps et sur l'Autriche. Les deux hommes se sentaient plus détendus que la veille ; n'eussent été les circonstances bizarres dans lesquelles ils avaient fait connaissance, ils auraient volontiers sympathisé. Aussi, quand Francis ramena sur le tapis la question principale, Muller ne manifesta plus la moindre mauvaise humeur.

- Pour votre sécurité personnelle, je crois qu'il vaut mieux que vous quittiez l'Autriche avant qu'on ne sache que vous y êtes. Pour des gens de votre espèce, ce pays n'est pas très sûr.

Le physicien esquissa un sourire.

- Ma parole, vous voyez les choses en noir. N'oubliez pas que Zell-am-See est en zone occidentale.

En constatant que son paquet de Gitanes était presque vide, Coplan fit la grimace. Il offrit l'avant-dernière cigarette à Muller et se servit. Tout en allumant son briquet, il déclara :

- C'est un peu ce qui me préoccupe, figurez-vous. On est très informé, au-delà du rideau de fer, de la qualité des visiteurs qui séjournent dans cette zone. La région se prête admirablement aux enlèvements. Je pourrais vous en citer quelques-uns d'assez sensationnels...

- Vous cherchez à me flanquer la frousse ?

- Du tout. Simple constatation. Les montagnes offrent des refuges providentiels, l'abondance des touristes empêche un

contrôle routier efficace, les complicités ne manquent jamais...

- Et vous ? objecta Muller avec amusement. Je suis sûr qu'on ne serait pas fâché de vous attirer de l'autre côté de la barricade, étant donné le métier que vous faites.

Coplan sourit.

- Pour moi, les risques sont les mêmes partout, y compris en France. Si nous prenions le train de nuit ?

Visiblement, cette proposition ne souleva pas un enthousiasme bien vif chez le savant.

- Est-ce vraiment indispensable ? J'aurais aimé passer quelques jours de plus ici...

« *Oui, pensa Francis, Lucie Rimaud*. »

A haute voix, il répondit :

- Si vous n'aviez pas proclamé vos intentions, je n'y aurais pas vu d'inconvénient. Si vous aviez renoncé à votre départ outre-Atlantique, d'accord. Mais si vous allez au Nouveau-Mexique, prolonger votre séjour ici serait une folie. Que décidez-vous ?

Muller redevint soucieux. Il en voulait à tout le monde d'être placé devant une alternative pareille : à l'expéditeur de la lettre anonyme, à lui-même parce qu'il avait été à la fois trop prudent et imprudent, à Coplan parce qu'il le mettait devant ses responsabilités.

- Entendu, dit-il en tapant la main sur la table. Nous partons cette nuit, mais j'irai en Amérique ! Je ne suis pas disposé à céder au chantage de qui que ce soit.

- Parfait, acquiesça Francis. Maintenant, utilisez votre journée comme bon vous semble. J'exercerai autour de vous une surveillance discrète, mais nécessaire. Si vous désirez prendre congé de Mlle Rimaud, je ne vous importunerai pas.

La lueur malicieuse qui passa dans ses yeux impliquait une sorte de connivence masculine qui plut à Muller. Au lieu de se hérisser comme la veille, il rétorqua :

- Ce sera ma démarche la plus importante. Un bon conseil : achetez un bouquin, sinon le temps vous paraîtra long. Elle est délicieuse, vous savez, cette jeune femme...

- Je m'en suis rendu compte, n'ayez crainte... Partez le premier et ne vous retournez jamais, ne me faites pas le moindre signe.

N'essayez pas non plus de me semer, car à partir de ce moment-là, je serais forcé de vous coller aux talons.

- Bien, mon adjudant, ironisa le savant avec une mimique juvénile.

Il se leva, eut une hésitation imperceptible, puis il tendit la main à Coplan.

- Au revoir...

Au cours de la journée, Coplan ne perdit pas Muller de vue. Cette longue filature lui valut de visiter de fond en comble la petite station balnéaire, de boire un nombre impressionnant de cafés viennois, de petits verres de Slibowitz, et de s'embêter ferme pendant trois heures quand Muller et Lucie Rimaud pénétrèrent à l'hôtel Mozart, dans la rue de la gare.

Installé sur la terrasse de l'établissement - qui constituait un excellent poste d'observation, surélevé par rapport à la rue, mais assez mal abrité du vent frais qui descendait des montagnes environnantes - Coplan était frigorifié quand il abandonna enfin sa table pour reprendre la promenade.

Muller et Lucie allèrent canoter sur le lac, ultime note romantique à une idylle sans lendemain. Francis se réchauffa en tirant sur les avirons d'une barquette trop grande, qu'il maintint constamment à deux cents mètres du physicien en surveillant les embarcations à moteur qui évoluaient sur l'eau.

Et le soir tomba peu à peu. Un orchestre se mit à jouer des valses viennoises dans un kiosque situé en bordure du lac, ce qui attira aussitôt une foule de curieux.

Après ses exercices nautiques, Coplan suivit le couple jusqu'à un restaurant. Il en découvrit un autre, à peu près en face, où il entra pour se mettre de faction près d'une fenêtre.

Zell-am-See respirait le calme et la bonne humeur. Des gens venus de tous les coins de l'Europe y jouissaient d'un climat de paix et d'une tranquillité qui rappelaient la belle époque. Tout le monde se montrait affable ; les frontières n'existaient plus. De la musique partout, une ambiance de fête, des drapeaux.

Coplan comprit pourquoi Muller n'avait pas envie de partir. Lui aussi serait volontiers resté, bien qu'il sût que le charme apparent de ce pays masquait de sombres tragédies. Un point névralgique entre l'Occident et l'Orient, un territoire dévoré par d'âpres luttes d'influence.

Vers neuf heures et demie, Muller reconduisit sa compagne à son hôtel, bavarda encore quelques minutes et, finalement, après les dernières effusions, reprit le chemin du Lehenwirt.

Francis poussa un soupir de soulagement en le voyant emprunter la côte. Il y avait encore de l'animation dans les petites rues de la localité, mais les passants se raréfièrent aussitôt franchie la gare des autobus. Fidèle aux instructions, Muller ne s'était pas retourné une seule fois. Qui sait s'il n'avait pas oublié qu'on le suivait...

La route décrivait deux courbes en S pour escalader le flanc de la montagne. Afin de diminuer l'intervalle qui se séparait du physicien, Coplan accéléra. A vingt mètres devant lui, Muller grimpait allègrement, en plein milieu du macadam. Son costume clair formait une tache sur le ruban gris foncé qui sinuait entre les pins. Le ruissellement continu du torrent empêchait d'entendre le bruit de ses pas.

Au sommet de la côte, les phares d'une voiture brillèrent dans la nuit comme les yeux d'un monstre préhistorique. Muller obliqua vers la droite. Sa silhouette était prolongée sur le sol par une ombre démesurée.

Le véhicule descendait lentement, moteur en première ; son grondement se propageait dans l'air humide des hauteurs alpestres. Coplan appuya sur la gauche et longea le sentier de terre bordé de broussailles. L'hôtel Lehenwirt n'était plus loin, on l'apercevait malgré l'obscurité.

L'éclat des phares augmenta brusquement quand la voiture, au gré d'une courbe, se remit dans l'axe de la route.

Ébloui, Francis marmonna un mot indistinct qui s'adressait à tous les conducteurs qui négligent l'usage des feux de croisement. La voiture approchait ; elle roulait plus vite à présent. Muller la croisa alors qu'il n'était plus qu'à vingt mètres du Lehenwirt, et fut aussitôt happé par la nuit. Coplan jura parce que son protégé était ainsi

soustrait à sa vue, étant lui-même obligé de cligner des yeux pour ne pas être aveuglé.

Mais lorsque l'auto stoppa soudain, freins bloqués, à quelques pas de lui, il réalisa instantanément que le hasard n'y était pour rien. Arrachant son revolver de sa poche, il tira deux fois avant de se laisser tomber : les deux phares volèrent en éclats, une ombre épaisse engloutit les faisceaux lumineux et toute la scène s'effaça d'un seul coup dans une obscurité compacte.

Brusquement, la voiture fila en marche arrière. Coplan, qui s'attendait à la bagarre, fut un instant déconcerté, puis il comprit que les occupants, démontés eux aussi par une riposte qui coupait court à leur attaque et incapables de voir quoi que ce soit, cherchaient à gagner du temps avant de passer à l'offensive. Il se redressa sur un genou, scrutant la nuit avec une intensité presque douloureuse, l'oreille tendue.

Le bruit du moteur s'éloignait ; la voiture était déjà à vingt mètres et reculait toujours.

Coplan bondit sur ses pieds et se mit à courir : c'était Muller qu'ils voulaient ! S'ils avaient songé à l'évincer, lui, c'était pour s'emparer plus facilement du savant. Pourvu que Muller ait eu la présence d'esprit de décamper dès les premières détonations !...

Les mâchoires serrées. Coplan fonça dans le noir ; ses semelles de crêpe effleuraient à peine le macadam. La voiture, qui avait fini par s'arrêter au terme de quelques dangereux zigzags, n'était plus qu'une masse noire et menaçante. Des bruits de portières indiquèrent qu'au moins deux hommes étaient descendus sur la route : les types devaient être nerveux, s'ils avaient espéré mener l'affaire sans attirer l'attention...

Puisqu'ils avaient de bonnes raisons de détester la publicité, Coplan tira trois fois, sans même viser le véhicule. Il pouvait y aller, il avait encore neuf balles dans son chargeur. Les flammes jaillies du canon de son G. P. révélèrent sa position au conducteur. Un projectile miaula aux oreilles de Francis, sans autre accompagnement qu'un faible « Ploc ». Le gars se servait d'un silencieux...

S'ils ne mettaient pas la main sur Muller tout de suite, ils devraient y renoncer : pas question d'explorer les bois ou de cavaler

autour des chalets après une telle pétarade. Coplan traversa la route comme une flèche, sauta à pieds joints dans le torrent. Le matin même, il avait noté que le lit du cours d'eau était tapissé de larges dalles et qu'il était aussi lisse qu'un trottoir. Il dut s'accrocher à un buisson pour ne pas être entraîné par le courant. L'eau glaciale enveloppa ses jambes comme un suaire. Sa tête arrivait exactement au niveau de la route, et il demeurait totalement invisible de ceux qui se mouvaient sur la voie.

Il progressa péniblement vers l'amont pour épier ce qui se passait derrière le véhicule. Chaque seconde qui s'écoulait diminuait leurs chances...

Il vit des ombres qui se rapprochaient en courant. Fléchissant les jambes, il entendit quelques mots brefs, incompréhensibles. Les portières claquèrent avec vigueur, puis l'auto démarra sans bruit, en roue libre.

Loger quelques balles dans les pneus ne servirait à rien, étant donné la déclivité de la route. En envoyer à l'intérieur ne valait pas mieux, car tuer le savant par inadvertance eût été la pire des solutions...

L'index frémissant sur la détente, Coplan vit disparaître le feu rouge au premier tournant. Les fuyards n'avaient toujours pas remis le moteur en marche. Et personne, dans les environs, ne semblait vouloir s'inquiéter des raisons de l'échange de coups de feu.

Les jambes gelées mais le front brûlant, Francis entreprit de grimper hors du torrent. Il parvint à se hisser sur l'asphalte. Ses yeux s'étant accoutumés à l'obscurité, il distingua mieux les détails du décor. Aucune lumière aux fenêtres de l'hôtel. Si Muller avait échappé à ses ravisseurs, Dieu sait où il s'était réfugié... Peut-être courait-il encore ?

Mais dans le cas contraire ? Une sueur froide fit frissonner Coplan des pieds à la tête. L'envie lui vint d'appeler le physicien à grands cris ; il parvint cependant à réprimer cette impulsion ridicule. Et pourtant, il devait être fixé. Vite !

Il se hâta vers la terrasse, gravit en deux bonds les degrés de pierre et repoussa le lourd vantail d'entrée. Il escalada les marches de l'escalier, assez stupéfait de constater que la bagarre n'avait pas fait bondir tous les pensionnaires hors de leur lit.

Il se souvint alors que Muller n'aurait pas pu se réfugier dans la chambre puisqu'il n'en avait pas la clé. Il fouilla dans sa poche, trouva l'objet et actionna la serrure. Quand il eut allumé, il promena le regard sur la chambre déserte. Personne n'y avait pénétré depuis le matin.

Il laissa brûler la lampe, referma la porte et reflua vers sa propre chambre pour prendre sa torche électrique. Il fallait faire vite et tenter l'impossible...

Chez lui, il n'avait pas fermé en partant. Il tourna le bouton de porcelaine, abaissa le commutateur, chercha sa valise des yeux.

C'est ainsi qu'il aperçut Muller, recroquevillé sur un des lits, et qui s'apprêtait à hurler.

- Ah! Vous voilà! dit Coplan. Il soupira, puis sans autre allusion :

- Il nous reste quatre heures à dormir. J'espère que nous pourrons en profiter...

CHAPITRE III

A trois heures du matin, Coplan se réveilla. Il secoua son compagnon, le pressa de commencer sa toilette.

- Nous devons filer d'ici dans une demi-heure...

Les cheveux en broussaille, l'expression ahurie, Muller se redressa d'un coup de reins.

- Nous... nous n'avons même pas prévenu l'hôtelier, bafouilla-t-il.

- Tant pis ! dit Coplan. Dépêchez-vous.

Lui-même, le torse nu, se savonnait déjà la figure. Le physicien rejeta les couvertures, posa ses pieds nus sur le tapis en raffia.

Coplan, qui pensait aux événements de la veille, était sur le qui-vive.

- Préparez vos valises, dit-il à Muller en s'essuyant. J'en ai pour deux secondes.

En moins de vingt minutes, les deux hommes furent prêts. Avant de vider les lieux, ils déposèrent sur la table une enveloppe contenant une certaine somme en schillings, amplement suffisante

pour couvrir leurs frais de pension. Coplan ajouta un mot d'excuse en allemand.

Muller étant lourdement chargé, Francis lui prit une valise des mains pour descendre l'escalier. En bas, le vestibule était plongé dans une obscurité complète. Le savant arriva près de la porte, l'ouvrit avec précaution et jeta un coup d'œil à l'extérieur. Le ciel blanchissait déjà. Alors que Coplan allait franchir le seuil, Muller se rejeta en arrière et buta contre lui. Le visage pétrifié de crainte, il chuchota :

- La voiture d'hier soir... Elle est là!

- Mais non, dit Coplan d'une voix calme. C'est un taxi que j'ai commandé hier quand vous étiez à l'hôtel Mozart. Allez-y.

Cependant, dès qu'ils furent sur la terrasse, Francis inspecta rapidement les environs. Il s'attendait à une deuxième tentative de la part des agresseurs de la veille. S'ils ne s'étaient pas résignés à leur échec, il fallait qu'ils saisissent la dernière occasion au cours du trajet de l'hôtel à la gare.

Muller montait déjà dans la voiture, une vieille Mercedes noire. Coplan échangea deux mots avec le chauffeur.

- A toute allure, recommanda-t-il.

Heureusement, grâce aux premières lueurs de l'aube, la vue portait loin. De l'autre côté du lac, les cimes couvertes de neige rosissaient légèrement. L'air était piquant.

L'auto démarra, accéléra progressivement, dévala la route en S.

Coplan conservait une main dans sa poche, fermée sur la crosse de son arme. Ses yeux inspectaient la route, alternativement devant et derrière le véhicule.

- Que craignez-vous ? demanda Muller. Puisque nous sommes sortis sans rien dire à personne...

- Vos adversaires savent que nous prenons le train de nuit, affirma Coplan avec certitude.

- Mais ce serait de la magie !

- Pas autant que vous le croyez...

A l'entrée de la localité, l'auto dut freiner à un croisement dangereux, puis elle vira à droite, passa devant la vieille tour et s'élança dans l'avenue qui menait à la gare. Toutes les boutiques avaient les volets baissés. D'autres voyageurs se hâtaient sur les

trottoirs, la plupart en culotte courte et porteurs d'un énorme rucksack. Coplan respira.

- Avez-vous le billet de retour ? demanda-t-il à Muller en ouvrant la portière.

- Oui. Première classe.

- Alors, passons d'emblée sur le quai. Le train arrive dans trois minutes.

Il régla le montant de la course, empoigna sa valise et invita Muller à le précéder. Les gares autrichiennes sont commodes : elles n'ont pas de contrôle d'entrée ni de sortie. Les deux hommes n'eurent qu'à traverser le hall pour atteindre le quai. Des lampes électriques, à vingt mètres d'intervalle, l'éclairaient sur toute sa longueur, mais rendaient par contraste le paysage environnant plus obscur. Peu de gens attendaient.

Muller releva frileusement le col de sa gabardine.

Il regarda Coplan, qui portait la sienne repliée sur l'épaule.

- A présent, je ne suis plus fâché de m'en aller, avoua-t-il. J'ai l'impression que vous êtes arrivé juste à temps.

Francis eut un mince sourire.

- C'est parce que je suis arrivé que les choses se sont gâtées, rectifia-t-il. Vous n'auriez pas une cigarette ?

Le savant le fixa avec curiosité puis, tout en présentant un paquet de « Jonny » déclara :

- Vous semblez toujours tout savoir...

- Simple question de routine. Merci.

Coplan alluma sa cigarette, offrit du feu à Muller en protégeant la flamme de la main. Une sonnerie se mit à grelotter au moment précis où un lointain signal annonçait le train.

Aussitôt les gens ramassèrent leurs bagages, se réunirent en groupes et s'interrogèrent pour savoir où stopperaient les wagons pour Innsbruck, pour Bâle et pour Paris.

La locomotive électrique apparut sur la droite, à la sortie d'un virage, et se rapprocha très vite en remorquant un interminable convoi. De nouveau, son sifflet lança un long appel. L'énervement des voyageurs sur le quai s'accrut encore, et bientôt, en plus du vacarme de l'acier, le tumulte des adieux et des recommandations emplit la gare précédemment silencieuse.

Les wagons ralentirent, s'immobilisèrent. Par les portières, ouvertes avec force, descendirent des gens venus de Vienne ou de Salzbourg. Coplan fit signe à Muller ; tous deux avancèrent vers la queue du train.

Les deux Français cherchèrent des yeux la plaque « Wien-Paris » du wagon direct. Coplan la dénicha un peu plus loin, voulut le dire à Muller, mais sentit dans son dos une pression insolite. Il sut tout de suite ce que c'était et ses muscles se contractèrent avant même qu'une voix prononçât à son oreille :

- Nicht einsteigen bitte... Zum Ausgang. (Ne pas monter, je vous prie... Vers la sortie)

Un conseil identique était donné par un autre inconnu à Muller. Celui-ci, qui était Alsacien, comprit aisément, d'autant plus que le canon d'un revolver s'appuyait aussi au creux de ses reins. Son regard éperdu croisa celui de Coplan, qui s'était arrêté net en faisant volte-face.

Francis toisa l'homme qui lui avait parlé, un individu vêtu d'un ciré et coiffé d'un feutre de forme baroque au bord rabattu sur les yeux.

- Schnell, enjoignit l'inconnu en collant le canon de son arme dans les côtes de Francis.

Le train allait partir, une foule de voyageurs se pressaient vers la sortie, la bouchaient... Les portières se refermaient l'une après l'autre. Un employé à casquette rouge jouait avec un sifflet au bout d'une chaîne.

- Scheise (M....), dit froidement Coplan en se dirigeant vers le marche-pied du wagon. Les types ne pouvaient pas descendre Muller, ils devaient le capturer vivant. Cloué sur place, le savant n'osait pas suivre Francis.

- Alors, Muller ? clama celui-ci d'une voix impatiente. Vous venez, oui ou non ?

Les traits de l'inconnu se crispèrent, son doigt caressa la détente du pistolet dissimulé dans sa poche. Persuadé que sa menace aurait suffi, et désarçonné par le peu d'effet qu'elle produisait, il répéta en grondant :

- Zum Ausgang !...

Son collègue, qui se tenait tout contre le physicien, avança lui aussi quand Muller parvint à se mouvoir sur ses jambes tremblantes.

Coplan jeta sa valise sur la plate-forme d'entrée, attrapa celle que portait son compagnon et, saisissant fermement ce dernier par le bras, il l'obligea à monter.

Le quai se vidait. Le chef de gare jeta un coup d'œil courroucé aux quatre hommes, attendant le moment de donner le signal. Coplan grimpa les trois marches à son tour, se retourna et lança aux deux types médusés :

- Auf wiedershen !...

Puis il claqua la portière.

Avec un gémissement d'essieux étirés, le train s'ébranla. Coplan s'offrit le luxe d'envoyer un aimable signe de la main aux gangsters à la manque qui avaient cru l'intimider. Pauvres c... ! On n'a pas idée d'être aussi optimiste...

Il retrouva Muller dans le couloir, en train de s'éponger la figure et encore tout chaviré.

- Pas de places assises ? fit Coplan.

- Euh... Je n'ai pas encore regardé...

- Eh bien, grouillez-vous ! Nous n'allons pas rester debout, non ?

L'un derrière l'autre, ils défilèrent devant les compartiments, la plupart plongés dans l'obscurité. A trois reprises, Coplan fit glisser une porte et actionna le commutateur, ce qui souleva des protestations chez les dormeurs. Finalement, il jeta son dévolu sur deux places vacantes, au-dessus desquelles le filet n'était pas trop encombré de bagages.

Lorsque les valises furent mises en place, Coplan se laissa tomber sur les coussins avec un soupir de bien-être. Quatre personnes somnolaient dans le compartiment ; un jeune couple amoureusement enlacé et deux femmes plantureuses qui avaient retiré leurs chaussures. Les rideaux masquant la fenêtre, on ne pouvait voir le paysage que du côté couloir.

- Sortons, pria Muller qui étouffait dans cette atmosphère confinée. Je ne pourrais pas dormir...

Son agitation n'était pas encore calmée. Il exhiba son paquet de cigarettes, l'offrit à Coplan qui accepta. La rive du lac, s'écartant de la voie de chemin de fer, dessina un arc de cercle qui allait rejoindre le pied des montagnes d'en face. Des écharpes de vapeur enveloppaient les bouquets de pins. L'aube était presque

entièrement levée ; dans un quart d'heure il ferait clair comme en plein jour.

- Ils avaient l'air sinistre, remarqua le savant avec un frisson rétrospectif. J'ai cru qu'ils allaient tirer...

Le fracas des roues sur les rails couvrait aux trois quarts le son de sa voix. Coplan s'accouda à la barre d'appui, les yeux dans le vague, la cigarette au coin des lèvres.

- C'est bien la dernière chose qu'ils auraient faite... Leur tentative ne pouvait réussir qu'à condition d'éviter le scandale. Un seul coup de feu et ils attrapaient tous les flics de la gare et des environs sur le dos !...

- Mais comment diable ont-ils su que...

- Je vous dirai ça plus tard. Pour l'instant, tout danger immédiat est écarté. Mais nous avons la preuve que la lettre vous interdisant d'aller aux États-Unis n'émane pas d'un simple lunatique. La rapidité avec laquelle vos adversaires ont agi en Autriche après votre annonce, à Paris, de passer outre, montre bien que vous êtes sous la surveillance d'un réseau qui couvre de nombreux pays. Je ne vois qu'un moyen de vous soustraire à vos poursuivants : c'est de disparaître de la circulation.

Les épaules de Muller se voûtèrent. Une minute auparavant, il avait cru qu'en fuyant l'Autriche il éviterait le pire ; et voilà que l'homme du 2ème Bureau anéantissait cet espoir. Depuis trente heures, il vivait dans une sorte de cauchemar dont le rythme se précipitait.

- Il faut pourtant que je revoie les miens, plaida-t-il.

- Je prendrai mes dispositions quand nous arriverons à Paris, après-demain soir.

- Comment, après-demain ? C'est demain soir que nous y serons.

- Erreur, dit Coplan. Nous descendons à Bâle pour y passer la nuit. Je ne désire pas qu'un suiveur bien intentionné nous attende à la gare de l'Est.

Le reste du voyage se déroula sans incident.

Le contrôle des passeports s'effectua à Feldkirch, puis à Buchs en territoire suisse, vers onze heures du matin.
Muller dormit pendant tout le trajet en territoire helvétique, tandis que Coplan, toujours debout dans le couloir, admirait l'immense étendue du lac de Zürich. A trois heures et demie, le train entra en gare de Bâle.
Un peu rompus par ces heures de voyage précédées par une soirée agitée, les deux hommes empruntèrent le souterrain passant sous les quais, débouchèrent dans les installations très modernes de la gare et se retrouvèrent au bout de quelques pas sur une place située en plein cœur de la ville. Des tramways, de nombreuses voitures et les grandes façades constellées de réclames donnaient d'emblée l'impression d'une cité prospère, active, cossue.
Coplan eut un vague sourire en contemplant la place. Grands Dieux ! Avait-il assez galopé dans cette ville ! Et tout cela pour retrouver une femme ! (Voir : Signaux dans l'Ombre)
Il s'ébroua, puis, confiant dans le fait qu'en Suisse on peut choisir un hôtel les yeux fermés, il entra dans le premier venu et demanda une chambre à deux lits. Muller, qui ne songeait même plus à protester, se laissa conduire avec fatalisme, résigné à ne plus prendre d'initiatives.
Après un bain chaud, ils résolurent de dormir jusqu'au moment du dîner. Et c'est après ce repas, alors qu'ils étaient remontés dans leur chambre, que Coplan dévoila ses intentions.
- Afin de gagner du temps, vous allez écrire ici une lettre à votre famille, lettre que j'irai remettre en mains propres, car, dès notre arrivée à Paris, je vous installerai dans mon appartement...
Muller, dont les forces morales s'étaient reconstituées au cours des dernières heures, sursauta :
- Hein ? Chez vous ?
- Chez moi. C'est un endroit sûr, où je pourrai vous laisser pendant quelques heures ou quelques jours, le temps d'exposer la situation à mes chefs et de recevoir leurs instructions en ce qui vous concerne.
- Et quand serai-je autorisé à rentrer chez moi, alors ?
- Je n'en ai pas la moindre idée. Il n'est même pas exclu que vous partiez aux États-Unis sans avoir remis les pieds chez vous.

- Comment ? s'insurgea derechef le savant. Mais c'est impossible ! Il faut que je prépare mes bagages, que j'emporte des dossiers, que je rassemble mes notes...

- Quand comptez-vous prendre l'avion ?

- L'avion ? Qui vous a parlé d'avion ? Je déteste ce moyen de transport. J'ai décidé de voyager par mer et personne ne me fera changer d'avis !

Coplan se caressa pensivement le menton. Cet hurluberlu avait un talent spécial pour mettre des bâtons dans les roues. Voyager par mer !

- Écoutez, Muller... Sur le chemin de Los Alamos, chaque heure que vous perdrez multipliera vos chances d'être lessivé. Puisqu'il est entendu que votre vie est réellement en danger, pourquoi tenez-vous tellement à faciliter la besogne à vos adversaires en adoptant les moyens les plus longs et les plus lents ?

- Quelle importance, puisque ma piste va être brouillée par vos bons soins ?

Coplan aimait la logique, mais pas quand elle contrecarrait ses conseils. Il avança d'autres arguments pour convaincre son interlocuteur :

- Je ferai de mon mieux pour assurer votre protection, c'est entendu. Mais nos adversaires ne sont pas des apprentis, ne l'oubliez pas... Votre physionomie est connue, vous voyagerez sous votre nom véritable ; tout le monde peut consulter la liste des passagers d'un paquebot sous les prétextes les plus anodins... En avion, le voyage ne durerait pas six heures ; autrement, il vous faudra six jours. Vous voyez la différence ?

Muller quitta son fauteuil. Les deux mains dans les poches et les yeux baissés sur le sol, il se promena de long en large. Soudain, se plantant devant Francis, il avoua :

- Si j'accomplis ce voyage, c'est moins pour faire bénéficier la science américaine de mes découvertes que pour réaliser un projet dont je rêve depuis longtemps. J'ai passé ma vie dans les salles d'études, dans les instituts, dans les laboratoires... Je n'ai jamais vu le monde qu'à travers un microscope ou des équations, et j'en ai marre ! Je voudrais un peu m'évader, me divertir comme tout le monde, quoi ! Et maintenant que j'ai l'occasion d'aller aux États-Unis

gratuitement, de voir New York, Chicago, Denver et Las Vegas, vous voudriez que je m'enferme dans une carlingue pour passer comme une flèche d'un bureau d'étude à l'autre ? Jamais !

Coplan l'examina d'un œil sympathique. Au fond, Muller avait une âme de gosse, comme tous les savants. Fatigué de ses calculs et de ses analyses, il allait en Autriche pour danser, pour s'aérer, flirter avec de jolies filles et oublier un moment qu'il était père de famille. Il était tellement assoiffé de nouveauté qu'il en perdait de vue sa sécurité personnelle. La superbombe, il s'en fichait, ce qu'il voulait, c'était la bride sur le cou...

Francis n'eut pas le cœur d'insister, de noircir ces beaux espoirs par un pessimisme réfrigérant.

- Bon, dit-il. Si c'est comme ça, prenez le paquebot. Maintenant, je vais vous dire le fond de ma pensée : si vous aviez choisi l'avion, nous disposions d'un délai supplémentaire pour mener l'enquête et pour coffrer les membres de la bande qui sont en territoire français. Et vous pouviez partir l'esprit libre, sans être empoisonné par la perspective d'être attaqué d'un moment à l'autre. Ceci dit, je vous répète que toutes les mesures voulues seront prises pour votre sécurité : vous êtes un homme précieux, mon cher Muller.

Muller se détendit subitement, touché par l'accent de camaraderie dont Coplan avait teinté ses paroles. Son visage s'illumina, reprit une expression de potache turbulent.

- Je vais finir par croire que vous êtes un type bien, plaisanta-t-il. Au fait, je ne vous ai même pas encore remercié pour...

- N'y pensez plus, coupa Francis, ça fait partie de mes attributions.

En son for intérieur, Coplan était tenté de considérer Muller comme un jeune frère. Ingénieur lui-même, il s'intéressait à ces savants de la nouvelle école, efficients, réalistes, à l'allure sportive, et non dénués d'un brin de fantaisie. Ces hommes-là, avec leur bonne foi ingénue et leur intelligence brillante, préparaient sans sourciller l'anéantissement de notre bonne vieille planète. Et c'est pour ça qu'on se les arrachait ! Singulière époque...

- Si nous sortions ensemble, ce soir ? proposa le physicien. Ce serait l'occasion de voir si les Suissesses sont aussi sérieuses qu'on le prétend...

- Et Lucie Rimaud ? Déjà oubliée ?

Muller ne jugea pas la remarque intempestive. Son index oscilla de gauche à droite en un signe négatif.

- Je la reverrai plus tard, en France, confia-t-il à mi-voix. Cette fille délicieuse vaut son pesant d'uranium.

- Vous me l'avez déjà dit, fit remarquer Coplan. Si vous rompez avec elle, faites-moi signe... En attendant, d'accord pour une balade, mais écrivez votre courrier avant. C'est plus sûr.

Le timbre du téléphone intérieur résonna.

Les deux hommes haussèrent les sourcils, puis Coplan alla vers l'appareil.

- Allô ?

Une voix grave, aux inflexions pesantes, celle du réceptionniste, se fit entendre.

- Un monsieur voudrait parler à Mr Francis Coplan.

Ici ? A Bâle, où personne ne savait qu'il était descendu ? Coplan plissa le front, perplexe.

- Bon, qu'il m'attende dans le hall, j'arrive.

Il raccrocha, puis dit à Muller :

- Une visite... pour le moins imprévue ! Fermez la porte à clé derrière moi et ne quittez la chambre sous aucun prétexte. Si le téléphone sonne, ne répondez pas.

Les yeux ronds, le savant demanda :

- Mais... qui est-ce ?

- Je n'en sais strictement rien, avoua Francis.

Il n'ajouta plus un mot, marcha vers la porte et sortit. Le couloir était vide. Il descendit par l'escalier, effleurant à peine les marches, et aboutit dans le hall. Dans un profond fauteuil club, un homme aux cheveux gris lisait un magazine. Coplan le reconnut tout de suite : c'était Moray. Soulagé, il marcha vers lui.

- Dis donc, tu me flanques de ces émotions, toi!...

Moray déposa la publication, sourit en tendant la main.

- Bonjour, collègue...

Il pointa le pouce vers l'étage et demanda :

- Il est là-haut, ton oiseau rare ?

- Oui, confirma Coplan, intrigué. Pourquoi ?

- J'ai une bonne nouvelle pour lui : on a cambriolé son appartement hier soir. Son bureau personnel, pour être précis.
Coplan sifflota, admiratif.
- Les opérations sont bien synchronisées, reconnut-il. Et c'est pour me dire ça que tu est venu à Bâle ?
Moray secoua sa tête grisonnante.
- Non. C'est pour demander à Muller si ce qu'on a volé chez lui est vraiment important ou non, et téléphoner illico sa réponse à Paris.

CHAPITRE IV

Coplan se carra dans un fauteuil voisin de celui de Moray. Il étendit les jambes, tapota l'accoudoir du bout des doigts. On n'aurait pu dire si la nouvelle le surprenait ou si elle répondait à ses prévisions.
Que son collègue l'eût trouvé dans cet hôtel ne l'étonnait guère ; il connaissait assez les méthodes du service pour reconstituer le mécanisme : le matin, à la première heure, le Vieux avait téléphoné à Zell. Apprenant que Coplan et Muller étaient partis dans le courant de la nuit, il en avait déduit que son agent rentrait par le train de nuit. Instructions télégraphiées au contrôle de frontière franco-suisse, mais la Sûreté n'avait pas vu Coplan dans le train. Donc c'est qu'il était descendu avant et que, pour un motif quelconque, il s'attardait en route, avec Muller. Moray avait sauté dans l'avion pour Bâle, où les voyageurs avaient plus de raisons de faire escale qu'en aucun autre endroit. Et Moray avait évidemment commencé ses recherches par les hôtels à proximité de la gare.
Songeur, Coplan s'informa :
- Effraction banale ou travail soigné ?
- Raffiné ! Personne n'a rien entendu, pas d'empreintes digitales, serrures intactes. Un chef-d’œuvre. Si tu appelais ton bonhomme ?
- Nous allons monter... Mais ton histoire m'embête : je n'avais pas l'intention de le laisser retourner chez lui. Maintenant, il le faudra bien.

- Il est vraiment visé ?
Coplan fit une grimace approbative qui pinça ses lèvres et abaissa les coins de sa bouche.
- Plutôt. Et les réactions de l'ennemi sont d'une rapidité déconcertante. Après avoir reçu une invitation d'Amérique, le courrier suivant lui apporte l'interdiction de l'accepter. Trois jours après, il annonce son départ alors qu'il séjourne en Autriche. Hier soir, on tente de le kidnapper et, en même temps, on cambriole son bureau à Paris. Comme le coup rate une première fois, on récidive la nuit dernière, au moment où nous allions monter dans le train. Il y a des tas de choses qui ne me plaisent pas dans cette affaire... Elle est trop bien montée.
- Pourquoi va-t-il en Amérique ?
- Travaux ultra-secrets pour le perfectionnement d'une bombe nucléaire.
Les sourcils de Moray se haussèrent. Puis il eut une mimique dégoûtée.
- Dans ce cas, laisse-le mourir.
Coplan sourit, se leva et dit :
- Le plus fort, c'est que le gars est sympathique. Tu vas voir...
Ils prirent l'ascenseur, suivirent le couloir et s'arrêtèrent devant la porte. Francis frappa, se fit reconnaître ; le battant s'ouvrit.
Muller les accueillit, un peu éberlué par la présence d'un tiers. Coplan fit les présentations. Les trois hommes s'assirent en silence. De l'oeil, Moray invita son collègue à révéler au savant le motif de la visite.
- Les documents que vous conservez dans votre bureau, à votre domicile de Paris, présentent-ils un intérêt capital ? demanda Francis d'une voix neutre.
Muller se crispa tout entier, appréhendant une catastrophe.
- Qu'est-il arrivé ?
- C'est votre réponse qui nous dira si c'est grave ou non. On a volé vos dossiers hier soir.
Le visage de Muller blêmit et ses mains s'agitèrent nerveusement.
- Ma femme et mes enfants ?

- Tout va bien de ce côté, intervint Moray. Ils ne se sont même pas aperçus d'une entrée clandestine dans l'appartement... Ce n'est que ce matin que votre femme a constaté qu'on avait fouillé vos tiroirs et que les papiers avaient disparu. Elle nous a prévenus séance tenante.

Muller parut soulagé.

- Mes dossiers renferment des notes très importantes, expliqua-t-il, notamment sur la durée de l'explosion nucléaire de l'hydrure de lithium. Mais je crois que nul autre que moi ne pourrait les déchiffrer : j'utilise des symboles personnels qui facilitent l'écriture et qui n'ont aucun sens pour qui en ignore la clé. Le plupart des physiciens procèdent d'ailleurs de cette façon quand ils abordent des problèmes dangereux : simple mesure de prudence.

Coplan se rasséréna. Moray exhala un soupir. L'atmosphère se détendit subitement.

- En d'autres termes, conclut Francis, ces documents ne peuvent avoir d'utilité que pour vous ? Vous seul pouvez les interpréter ?

- Exactement. Néanmoins, leur disparition est extrêmement ennuyeuse pour moi. Je vais devoir me taper une série interminable de formules et de calculs pour les reconstituer avant mon départ pour les États-Unis.

- Ça vous distraira pendant votre retraite forcée, émit Coplan d'un ton léger. Dépêchez-vous d'écrire votre lettre, ensuite nous irons prendre l'air.

- Je vais passer un coup de fil, annonça Moray en se levant. Vous allez vous balader tous les deux ?

- Viens avec nous, suggéra Coplan. Rendez-vous au bar dans une demi-heure. D'accord ?

Moray hocha la tête en signe d'assentiment et quitta la chambre. Tandis que Coplan se postait devant la fenêtre pour observer le trafic sur la place, Muller se mit à écrire.

Le lendemain, les trois hommes regagnèrent Paris ensemble. Ils sortirent de la gare de l'Est sur le coup de sept heures, s'enfournèrent dans un taxi et filèrent en droite ligne au domicile de

Coplan. Ce dernier offrit à boire, montra les aménagements à son hôte involontaire et l'invita à se mettre à l'aise.

- Je vais passer chez vous ce soir-même, dit-il finalement à Muller. Je m'informerai si on vous a encore expédié de la correspondance en Autriche. Dois-je vous rapporter quelque chose ?

Le savant réfléchit.

- Pourquoi ne me laisseriez-vous pas téléphoner ? questionna-t-il en désignant l'appareil posé sur une table basse. Un brin de conversation avec ma femme la rassurerait davantage que votre visite...

Coplan l’interrompit avec vivacité :

- Personne ne doit savoir que vous êtes à Paris. D'autre part, j'aimerais jeter un coup d’œil dans votre bureau.

Il se détourna, interpella Moray :

- Qui a fait les premières constatations ? La P. J. ou la D. S. T. ?

- La D. S. T. A propos, l'immeuble est sous surveillance depuis que Mr Muller a informé la Défense nationale de la réception d'une lettre de menace.

Interloqué, Coplan le dévisagea.

- Et les gars de faction n'ont rien relevé d'anormal au cours de la nuit ?

- Non. Mais ça ne veut rien dire : ils n'ont pas demandé leur identité à tous les gens qui sont entrés ou sortis. Ils affirment qu'entre minuit et six heures du matin, ce sont uniquement des locataires de la maison qui ont franchi le seuil dans un sens ou dans l'autre.

- Bon. L'adresse ?

- 177, boulevard Montparnasse, indiqua Muller.

- Qu'est-ce que tu fais, toi ? demanda Francis à Moray. Tu m'attends, tu m'accompagnes ou tu rentres chez toi ?

- Je vais casser la croûte... Et puis, mes pantoufles et ma pipe!

- Tu vieillis. Enfin, vide ton verre et en route.

Coplan gratifia encore Muller de quelques recommandations, avant de refermer la porte de son appartement. Dans la rue, et tout en cherchant des yeux un taxi, il confia à son collègue :

- Une belle sinécure, le rôle de garde-du-corps... J'espère que le Vieux a autre chose pour moi. J'irai lui dire bonjour demain.

Moray lui décocha un regard en coin, une lueur d'amusement dans les prunelles.

- Et pourtant, railla-t-il, ce soir tu fais des heures supplémentaires... Qu'est-ce que tu comptes découvrir au boulevard Montparnasse alors qu'on s'occupe de l'enquête ? Il suffisait que tu fasses ton rapport demain... D'autant plus que tu ramènes ton client sain et sauf.

Coplan se gratta rapidement le cuir chevelu, fixa son interlocuteur d'un air perplexe.

- C'est vrai, avoua-t-il. Mais, d'ordinaire, nous jouons la partie avec des gens qui trempent tous dans des combines plutôt louches et qui acceptent les risques du métier. Ici, les principaux intéressés tombent de la lune ; ils ont mené une vie sage - trop, peut-être - et subitement leur petit bonheur est pris dans la tempête : un couple avec trois gosses, je te demande un peu.

Le sourire de Moray s'élargit.

- Et tu voudrais punir les méchants, jouer à l'archange sauveur. C'est bien, ça, mon petit vieux.

Coplan lui lança une bourrade amicale en levant le bras en direction d'un taxi en maraude.

- Bon appétit ! jeta-t-il encore avant de s'embarquer.

Puis il claqua la portière et donna l'adresse au chauffeur.

Au terme d'une course d'un quart d'heure dans le Paris désert des grandes vacances, et alors que le crépuscule tombait en parant le dôme du Panthéon d'une couleur bleutée, Coplan arriva sur le boulevard Montparnasse au domicile de la famille Muller. Un immeuble pareil à des centaines d'autres, qui remontaient sans doute au Second Empire : entrée cochère, concierge à droite, l'ascenseur un peu plus loin.

Coplan l'emprunta, car c'était au troisième. En haut, il dut actionner la minuterie pour déchiffrer les noms sur les cartes de visite qui désignaient les locataires. Il pressa un bouton de sonnerie.

La porte s'ouvrit ; dans l'entrebâillement apparut une jeune fille en pantalon noir, au pull de même couleur, sans manches. Ses cheveux noirs étaient noués en queue de cheval. Des yeux de poétesse, le teint blafard, une bouche très belle même sans maquillage.

- Vous désirez, monsieur ?
La voix très douce, un peu timide, ne correspondait pas à l'allure émancipée. Coplan arbora son air aimable.
- Je voudrais dire deux mots à Mme Muller.
La jeune fille eut une brève hésitation, puis elle questionna :
- C'est à quel sujet ? Maman est occupée pour l'instant...
- J'arrive d'Autriche : je lui apporte un message de son mari.
- Ah! Entrez donc...
Elle l'introduisit dans un petit salon de style ancien, assez désordonné, bas de plafond, éclairé par, une lampe trop faible dont l'abat-jour absorbait en outre une bonne partie de lumière.
D'un geste gracieux, elle le pria de s'asseoir et sortit par une autre porte. Jolie fille. Coplan ne s'était pas douté que Muller pût avoir une enfant de cet âge... Après tout, si elle avait 17 ou 18 ans, ce n'était pas si extraordinaire, puisque le papa en avait quarante, même s'il ne les paraissait pas.
Moins d'une minute après, la porte se rouvrit. Une dame au visage assez doux, plein de bonté mais dénué de caractère, vêtue d'une robe sans élégance et chaussée de pantoufles, vint vers lui, l'air un peu étonné.
« Trente-huit ans au moins, jugea Francis en la détaillant d'un coup d'œil. Je comprends pourquoi l'ami Muller éprouve le besoin de batifoler...» Toute sa personne avait l'air las, aucune étincelle ne brillait dans son regard : l'image d'une petite bourgeoise consciencieuse, résignée, sans horizons ni fantaisie.
- Monsieur ?...
- Coplan, madame. Ravi de vous connaître... Je dois tout d'abord vous remettre un mot de votre mari.
Il tendit l'enveloppe, qu'elle prit sans curiosité particulière. Elle vint sous la lampe pour lire le texte : son étonnement s'accrut à mesure qu'elle parcourait les lignes. Muller l'avait-il seulement mise au courant de l'existence de la lettre de menace ? Probablement non.
Quand elle eut terminé, elle replia pensivement le feuille, puis demanda :
- Pourquoi tout ce mystère ? S'il a quitté l'Autriche, pourquoi ne revient-il pas ?

- C'est précisément l'objet de ma visite... Votre mari, pour des raisons de sécurité, doit provisoirement se tenir à l'abri. Les recherches auxquelles il se livre depuis plusieurs années l'ont désigné à l'attention de... de certains groupes qui lui extorqueraient volontiers des renseignements scientifiques.

Elle s'anima légèrement.

- Court-il un véritable danger ? Coplan eut un geste évasif.

- Quelques indices le font supposer. N'a-t-on pas cambriolé son bureau l'avant-dernière nuit ?

- Si. Comment le savez-vous ?

La méfiance perçait soudain dans ses paroles, et elle contempla le visiteur avec un début d'inquiétude.

- J'appartiens aux services de police, madame, la rassura Coplan en exhibant une carte officielle. Serait-ce abuser que de vous demander de me montrer le bureau de votre mari ?

- C'est que... j'ai des gens chez moi et...

- Peu importe. Ne révélez mes fonctions à personne de votre entourage. Présentez-moi simplement comme un ancien collègue de votre mari de passage à Paris par hasard. Agissez comme si c'était vous qui aviez pris l'initiative de me raconter le vol dont vous avez été victime. Mais, auparavant, si vous désirez transmettre un message à votre mari, vous pouvez me le confier, verbalement ou par écrit, de même que le courrier qui est arrivé ces jours-ci.

Mme Muller fit un vague signe de dénégation. Prise de court, elle ne voyait rien de spécial à dire.

- Non... Il faudrait que j'y songe... Quand reviendrez-vous ?

- Très bientôt, je suppose. Je vous suis ?

Dans la pièce d'à côté, il y eut un coup sourd, suivi de rires enfantins et de mots prononcés par une voix adulte.

- Excusez le désordre, dit Mme Muller avec embarras, mais les enfants...

Elle fit passer son visiteur dans une salle à manger où plusieurs convives étaient rassemblés. Un garçonnet d'une dizaine d'années à la mine friponne, une gamine à peine plus âgée qui ressemblait à sa mère ; un homme aux traits mous, chauve et bedonnant, qui portait le nom d'Adolphe Lefaur et qui était le frère de Mme Muller ; l'épouse de ce Lefaur, assez accorte et même un peu mauvais genre avec

ses paupières trop luisantes ; un autre homme, râblé, maigre de figure, au front intelligent mais doté d'une physionomie peu avenante, et qui s'appelait Ronsin : le voisin du dessous. La jeune fille qui avait ouvert à Coplan ne se trouvait pas dans la pièce, mais elle y entra avant que les présentations fussent terminées.

« La famille Duraton... » songea Francis, qui comprenait Muller de mieux en mieux. Par contre, il trouvait inimaginable que dans cet intérieur petit bourgeois, exigu et mal aéré, vivait un savant dont les travaux intéressaient les chercheurs des deux nations les plus puissantes du monde.

Mme Muller, avec ce talent pour le mensonge que possède la femme la moins douée, débita sans sourciller le petit laïus que lui avait suggéré Coplan. Ensuite il put visiter le bureau, où tout le monde l'accompagna.

C'était un cabinet de travail très ordinaire, avec une grande table placée en travers. De gros traités, debout sur la tranche, occupaient le bord de la table. Cendrier, téléphone, règle à calcul, crayons à bille de couleurs différentes. Une bibliothèque formée de simples planches en étagère couvrait une partie du mur. Sur une commode en chêne traînaient des échantillons de minéraux, entre une balance de précision sous globe et un microscope à tourelle.

- Où votre... (il allait dire : votre mari rangeait-il ses documents ? mais il se reprit à temps) voleur a-t-il pris les documents ?

- Quelques-uns sur la table, un dossier qui se trouvait sur le coin de la cheminée, et d'autres, enfermés sous clé dans la commode.

- Comment vous êtes-vous aperçue du vol ?

- C'est ma fille aînée, qui prépare son bachot et qui se sert du bureau de son père quand il est absent, qui s'en est avisée ce matin, en venant prendre ses livres.

- La police sait-elle comment le voleur s'est introduit dans la place ?

Ce fut la jeune fille qui répondit :

- Il n'a pu le faire que d'une seule façon, sans quoi nous l'aurions entendu : la porte que vous voyez là donne sur le palier. En principe, elle ne sert pas, mais papa n'a jamais voulu qu'on la condamne.

Évidemment, pour des professionnels, l'opération ne présentait aucune difficulté. Un simple rossignol suffisait...

Elle n'était pas mal, cette fille. Son pull moulait de jolis seins bien ronds. Pourquoi diable dissimulait-elle la couleur naturelle de ses joues sous une couche de fard ?

- Eh bien, dit Coplan pour prendre congé, j'espère que la police mettra la main sur le coupable. Henri sera bien embêté quand il apprendra qu'on lui a dérobé ses notes de travail... N'en a-t-on pas volé des vôtres aussi, mademoiselle ?

Le sourire qui soulignait la question la transformait en boutade. L'étudiante ne s'y méprit pas.

- Non, dit-elle. Ce que j'écris, moi, c'est lisible.

- Évidemment, la confusion n'était pas possible, admit Coplan.

Le nommé Ronsin crut bon d'ajouter son grain de sel. D'une voix hâchée, définitive, il déclara :

- Ces gens n'étaient pas des amateurs, ils savaient ce qu'ils voulaient. Ils n'ont même pas emporté le portefeuille de Fabienne, alors qu'il contenait quelques billets de mille et qu'il se trouvait sur le bureau.

Apparemment frappé par la pertinence de cette remarque, Coplan hocha la tête avec gravité.

- Très juste, dit-il. Mais ce qui me surprend davantage, c'est qu'ils aient su que la porte palière ouvrait directement sur le bureau.

Laissant à chacun le soin de méditer sur cette singulière constatation, il serra des mains à la ronde et s'en alla. Mme Muller le raccompagna jusqu'au petit salon. Elle lui souffla au creux de l'oreille :

- Dites à mon mari que je prierai pour lui.

- Comptez sur moi, dit Coplan, imperturbable.

Il descendit les trois étages en se tenant négligemment à la rampe. Il ne savait pas encore si cette visite lui avait appris quelque chose ou non. Pour l'instant, il en était réduit aux hypothèses. Son cerveau avait certes emmagasiné plusieurs détails, mais avaient-ils une signification quelconque ?

Ce Ronsin, par exemple... Une tête caractéristique, celui-là. Volontaire et emmerdeur. Quant à Adolphe, il avait tout du bœuf. La Fabienne, un beau fruit vert qui devait discuter de Sartre en buvant une menthe à l'eau. Mme Muller, une brave circonstance atténuante.

Coplan déboucha dans le vestibule, frappa chez la concierge. Celle-ci montra le bout d'un nez inquisiteur surmonté de lunettes à monture de fer.

- Police, dit-il d'un ton sec. La porte à côté de celle des Muller, au troisième, où donne-t-elle ?

- Hé bé... marmonna la vieille, interdite. Sur le bureau de Mr Muller...

- Quelqu'un d'autre vous a-t-il jamais posé cette question ?

Elle fit un effort de mémoire considérable, stimulée par la crainte d'avancer une affirmation susceptible d'être démentie. A la longue, elle déplaça négativement son nez mince et les verres qu'il supportait.

- Non, on ne me l'a sûrement jamais demandé. Je m'en souviendrais, pensez!

- Merci, dit Coplan. Cette disposition des pièces est-elle identique à tous les étages ?

- Oui. Chaque appartement possède deux portes d'entrée.

- Je vois. Bonne nuit, Madame.

Le claquement sec du verrou, actionné depuis la loge, libéra le ventail du porche. Coplan s'engagea sur le boulevard, vers la Rotonde. Un type sortit d'un immeuble voisin, se porta à la rencontre de Coplan et, lorsqu'il le croisa, lui lança un regard soupçonneux.

- Bonsoir, collègue, jeta Francis sans se retourner.

CHAPITRE V

Coplan regagna son domicile après un détour qui l'obligea à prendre métro et autobus. Il fit une halte chez un traiteur des environs de la gare Saint-Lazare, acheta quelques plats froids et une bouteille de vin, plus deux ou trois journaux. Nanti de ces acquisitions, il entra dans son appartement vers onze heures du soir.

Calé dans un fauteuil, Muller feuilletait un traité de criminologie qu'il avait pêché sur les rayons de la bibliothèque.

- C'est pas trop tôt, articula-t-il en lorgnant les paquets apportés par son hôte et en refermant le livre d'un coup sec. Comment vont-

ils, chez moi ?

- Ça va, dit Francis. Votre femme ne prend pas les choses trop au tragique. Elle ne m'a pas parue bouleversée par ce vol...

Tout en parlant, il déballait les victuailles, les disposait sur une table roulante.

- Elle ne prend jamais rien au tragique, dit le savant avec une sorte d'amertume. Sauf des cendres répandues sur le tapis...

C'était bien l'impression que Francis avait eue. Mme Muller devait vivre dans une sereine inconscience de tout ce qui échappait aux petites besognes quotidiennes. Se doutait-elle seulement des capacités extraordinaires de son mari ?

- Vous avez une grande fille, dit Coplan en prenant des couverts dans un tiroir. Elle vous ressemble, par certains côtés.

L'ombre d'un sourire, remplacée l'instant d'après par une expression sérieuse, modifièrent les traits du physicien.

- Une gosse indéchiffrable... Le meilleur et le pire dans une caboche fermée. Elle promet, mais je ne sais trop quoi...

- Recevez-vous beaucoup de gens ? questionna Francis, un tire-bouchon dans la main et les yeux fixés sur le goulot de la bouteille.

Muller tira sa bouche en coin d'une manière qui n'était guère flatteuse pour ceux qui venaient régulièrement chez lui.

- Très peu... De la famille... Un voisin. Des gens sinistres.

- Des collègues ?

- Jamais. Ils ont tous quinze ans de plus que moi...

Et pourtant, un gars qui était loin d'être un imbécile avait appris que la deuxième porte palière conduisait directement aux papiers les plus secrets de Muller.

- Ma femme ne vous a rien remis pour moi ? interrogea ce dernier, la fourchette en suspens au-dessus d'un plat.

- Non. Elle m'a dit qu'elle prierait pour vous.

- Dieu la bénisse...

Les deux hommes se mirent à manger. La bouche pleine, Muller demanda encore :

- A votre avis, y a-t-il des chances qu'on retrouve mon voleur ?

Coplan médita deux secondes avant de répondre :

- On le retrouvera certainement. Mais pas vos dossiers.

Le lendemain matin, après une excellente nuit passée sur le divan de son living-room, Francis se leva pour préparer du café dans son percolateur électrique. Un délicieux arôme se propagea dans l'appartement, mais il ne parvint pas à réveiller Muller.

L'ouverture des persiennes et l'allumage de la radio ne donnant pas un meilleur résultat, Coplan entreprit de secouer son invité.

- Ne vous pressez pas, mais moi, il faut que je m'en aille. J'espère vous ramener de bonnes nouvelles...

Les cheveux en désordre, les paupières lourdes, Muller le fixa d'un air concentré. Ses idées se remettaient difficilement en place car, la veille, il avait bu un peu trop d'alcool.

- Vous partez de nouveau ? fit-il, consterné.

- Pas pour longtemps. Vous me reverrez vers midi. Soyez sage.

Le physicien se laissa retomber sur l'oreiller, les yeux fermés. Il n'avait retenu qu'une chose de ce bref dialogue, c'est qu'il pouvait continuer de dormir.

Coplan s'en alla sur la pointe des pieds, referma soigneusement la porte derrière lui et descendit dans la rue.

En moins de vingt minutes, il arriva dans les locaux du Service ; un itinéraire compliqué, qui en disait long sur le dérangement cérébral de l'architecte qui avait construit le bâtiment, le conduisit finalement dans le bureau du Vieux.

Son chef plissa le front en le voyant entrer, comme s'il cherchait à se souvenir de la mission qu'il lui avait confiée, puis il leva le menton et s'enquit, sans vain préambule :

- Pourquoi êtes-vous revenu si précipitamment avec Muller ?

- Il faisait trop chaud en Autriche, dit Coplan. Moray ne vous l'a pas dit ?

- A mots couverts... Alors, cette lettre, c'était sérieux ?

- Terriblement. Mais ce n'est pas par elle que nous mettrons la main sur l'expéditeur.

Coplan déposa sur la table une enveloppe de papier brun qui contenant le document, puis il ajouta :

- Ni le papier, ni l'écriture, ni même d'éventuelles empreintes ne nous permettront de l'identifier. C'est l’œuvre d'un spécialiste en

lettres anonymes. Ce qui est plus intéressant, c'est l'enchaînement des faits depuis qu'elle a été remise au destinataire.

- Racontez-moi tout, dit le Vieux en regardant par la fenêtre.

Coplan lui fournit un rapport détaillé des tentatives d'enlèvement, puis il souligna la concomitance du vol des notes de travail avec les événements de Zell-am-See.

- Tout ceci, conclut-il, démontre que la lettre a été postée par un membre d'un réseau très étendu, bien organisé. Sans doute n'a-t-on pas cru que le physicien oserait la transmettre à la Défense nationale.

Le Vieux réfléchit un moment, les yeux toujours fixés ailleurs que sur la figure de son interlocuteur. Ses ongles battaient un pas de charge sur le bois de son bureau.

- Et votre client ne se dégonfle pas ? Il persiste dans son projet de départ ?

- Plus que jamais. C'est pourquoi je l'ai provisoirement retiré de la circulation. Il est chez moi, en attendant mieux.

Le Vieux cessa de tapoter. Il croisa les mains sur son estomac et se renversa dans son fauteuil.

- Savez-vous que vous étiez filé, hier soir ?

Coplan tomba des nues.

- Hein ? Quand ?

- Après votre visite facultative chez les Muller.

Il avait l'air de s'amuser, à présent. Ses petits yeux pétillaient, à demi clos, et sa bouche mince avait perdu le pli amer qui la déformait habituellement.

- Ne m'épargnez pas les détails, maugréa Coplan. Qu'est-ce qui s'est produit, en réalité ?

- Eh bien, mon cher, il se trouve que l'immeuble n'était pas uniquement surveillé par des agents de la D. S. T. Vous avez eu l'amabilité de saluer l'un d'eux au passage, mais celui-ci s'est avisé qu'un inconnu, sorti on ne sait d'où, vous avait emboîté le pas. Ce qui l'a incité à suivre votre suiveur.

Coplan éprouva une vague sensation de malaise à l'idée que Muller était seul dans l'appartement, et sans arme.

- Ensuite ?

- Est-ce votre sixième sens qui vous a guidé, ou est-ce une pure routine professionnelle ? Toujours est-il que vous avez semé votre bonhomme à proximité de Saint-Lazarre... Il a d'ailleurs montré les mêmes talents que vous, car il s'est débarrassé peu après de l'agent de la D. S. T.

- Diable ! dit Coplan. Avez-vous son signalement ?

- Oui. Un mètre soixante-dix, approximativement. La silhouette d'un poids moyen, cheveux bruns ou noirs, glabre mais avec d'assez longs favoris, nez droit, menton court et saillant. Oreilles légèrement décollées, plutôt grandes. Entre trente et trente-cinq ans.

Francis essaya mentalement de composer un visage à partir de ces indications ; visage mal dessiné, mais où figuraient cependant les particularités décrites. Les blancs se rempliraient d'eux-même si l'individu pénétrait un jour dans le champ de vision de Coplan.

- Bon, soupira-t-il. Tout ça ne nous avance guère... Une preuve de plus à l'appui de ce que je vous disais. Qu'attendez-vous de moi, à présent ?

Il n'était pas trop fier. A l'instar d'un mari volage, il avait trimbalé un suiveur sans s'en douter. Et s'il avait tiré deux fois Muller des griffes de ses adversaires, ceux-ci avaient l'initiative depuis le début, et ils la conservaient.

Le Vieux chassa de son souffle une cendre retombée sur le sous-main. Sa gaieté avait disparu ; elle avait fait place à une fausse indifférence qui masquait une intense réflexion.

- Les choses ne se présentent pas trop mal, déclara-t-il contre toute attente. Les ennemis de Muller possèdent votre signalement et le sien. En étant le garde du corps du savant, vous êtes un excellent appât, et je m'en voudrais de négliger un si bel atout. Je compte sur vous pour débusquer ces gens de leur tanière et, accessoirement, pour assurer la sécurité de Muller.

Encore une des mirifiques trouvailles du Vieux... Confier à un garde du corps le rôle de poteau indicateur pour les tueurs. Exquis.

- Vous ne voulez pas que j'organise une surprise-party chez moi, par hasard ? J'inviterais la fine fleur du Tout-Paris souterrain et...

- Muller ne doit pas rester chez vous, coupa le Vieux. Nous allons lui désigner une autre retraite jusqu'à son départ. Quand s'embarque-t-il, au fait ?

- Vers la fin du mois.
- Parfait.
Le Vieux s'anima enfin. Dans un classeur métallique, il préleva une chemise, l'ouvrit sur son bureau ; saisissant un stylo à bille, il entreprit de pointer une série de noms, tout en énumérant des instructions précises.
- Je préfère ne pas vous couvrir, conclut-il à la fin de son exposé. Si je vous entourais d'autres agents, je diminuerais vos chances d'exciter l'intérêt des amis d'en face.
- Vous êtes gentil.
- Ne me remerciez pas. Mais évitez qu'il arrive quelque chose de fâcheux à Muller, ou il vous en cuira. Ce garçon est une des lumières scientifiques de la France.
Il s'interrompit deux secondes, puis reprit d'un ton moins acerbe :
- C'est aussi une question de prestige... Je vais pressentir le ministre pour que vous puissiez accompagner le physicien jusqu'à destination, aux États-Unis. C'est plus sûr.
Cette phrase fit autant plaisir à Coplan qu'un coup de gourdin sur le crâne. Il n'avait pas fini de rigoler. Rien de ce qu'il pensait ne transparut sur son visage. Heureusement, sans quoi ses rapports avec son chef eussent encore refroidi de quelques degrés.
Avant de partir, et l'esprit déjà tendu vers les objectifs à atteindre, il suggéra :
- Vous pourriez faire cesser la surveillance de l'immeuble du boulevard Montparnasse...
- Très bonne idée, approuva le Vieux. Mais n'y allez pas trop souvent... La fille aînée de Muller est jolie, paraît-il.
- Erreur, dit Coplan. C'est la concierge qui me plaît.
Il s'en alla par les couloirs vétustes, où de nombreuses vitres auraient dû être remplacées. Le plancher, très vieux, gémissait sous ses pas. Et il aurait fallu des tonnes de Chanel pour chasser l'odeur de poussière qui flottait dans ce bâtiment.

Quand Francis rentra chez lui, Muller était encore en pyjama. Non rasé, il était en train de s'enlever un point noir sur l'aile du nez.

- Habillez-vous en vitesse ! Nous déménageons.

Le physicien ne parut pas exagérément enchanté.

- Je commençais à me plaire chez vous. Qu'avez-vous encore inventé ?

- Ordre supérieur. Désormais, et jusqu'à votre embarquement, vous êtes l'Homme au Masque de fer. Hélas, je suis chargé de veiller sur vous, ce qui est le plus navrant de l'histoire.

- Bravo! A tout prendre, votre compagnie vaut celle d'un moustachu à grosses chaussures... Et où allons-nous ?

- Pas bien loin : dans la banlieue, à Montmorency. Un coin charmant pour achever vos vacances. Et si tranquille...

Avec un soupir, le savant commença sa toilette. D'une pièce à l'autre, Coplan lui communiqua d'autres renseignements.

- Là-bas, vous passerez pour un certain Mr Lavigne, professeur dans un collège parisien. Vous pourrez vous promener, à condition de raser votre moustache, de porter des lunettes et un chapeau. En tout cas, montrez-vous le moins possible.

- Et vous ? clama Muller sous la douche. Me collerez-vous toujours aux talons ?

- La plupart du temps. Mais il m'arrivera de m'absenter.

Les deux hommes échangèrent encore quelques phrases qui, insensiblement, s'écartèrent de l'objet principal de leurs préoccupations. Lorsque Muller fut prêt, Coplan commanda une voiture de louage par téléphone.

Un quart d'heure plus tard, ils s'y installaient avec leurs bagages et le véhicule prit le chemin de la porte de la Chapelle pour sortir de Paris. Pendant le trajet, ils devisèrent à bâtons rompus. Après le lac d'Enghien, la voiture adopta une route qui grimpait assez fort, et qui était bordée de villas entourées d'arbres et de fleurs. Sur la gauche, une jolie église gothique à la tour agrémentée de clochetons se dressait sur un plateau, en plein ciel.

L'air se chargeait d'effluves végétaux où se mêlaient l'odeur des cèdres et l'arôme des fleurs.

Un soleil généreux baignait tout le flanc de la colline.

- C'est encore loin ? questionna le physicien auquel ce paysage vallonné rappelait l'Autriche.

- A deux pas...

Effectivement, la voiture avait quitté la grand-route pour emprunter une voie secondaire. Elle cahota pendant une cinquantaine de mètres, puis s'arrêta devant une propriété qui avait belle allure : grande grille ouvrant sur une noble pelouse et, au-delà, un immeuble blanc avec péristyle, un château en miniature. Des arbres tout autour, qui dissimulaient les villas voisines.

Coplan régla le montant de la course, chercha au fond de sa poche le trousseau de clés que le Vieux lui avait remis. Le serrure grinça horriblement, peu habituée sans doute à être aussi malmenée. Le battant de la grille dut être repoussé par une solide bourrade qui fit crier ses gonds.

Les deux hommes marchèrent dans une allée dont le gravier était envahi par les mauvaises herbes, et atteignirent le porche de la maison.

En dépit de son ancienneté - ou à cause d'elle - celle-ci donnait une impression de solidité, de densité. Murs épais, lourdes portes, persiennes d'acier.

- A qui appartient cette baraque ? questionna Muller, un peu ébahi de l'honneur qui lui était fait.

- Domaine de l'État, dit Coplan en le faisant entrer dans le vestibule. A l'occasion, résidence forcée pour personnalités turbulentes.

Promenant les yeux autour de lui, le physicien sifflota.

- Une belle piaule. Je l'habiterais bien définitivement.

- Vous aurez tout le temps d'en jouir. Allons toujours défaire nos valises, car il faut que je reparte.

Et, sans voir le regard étonné que Muller lui décochait, il monta le large escalier qui s'élevait en décrivant un angle droit, vers les deux chambres du premier étage qui leur avaient été assignées.

Coplan ouvrit fenêtres et persiennes pour aérer un peu ces pièces depuis longtemps inhabitées.

- C'est moins riant le soir, assura-t-il. Vous devrez vous accoutumer aux craquements insolites. Mais ne vous frappez pas, la nuit vous ne serez jamais seul.

Ça ne l'emballait qu'à demi, d'ailleurs, cette propriété un peu à l'écart qu'on mettait à la disposition de Muller pendant une quinzaine de jours. Pour sa part, Coplan estimait qu'on protège mieux

quelqu'un dans une grande ville ; il en avait fait personnellement l'expérience plusieurs fois.

Il montra les aîtres à son compagnon, lui enseigna le maniement des divers systèmes de fermeture dont étaient équipées les portes du rez-de-chaussée, puis il précisa un dernier point :

- Tous les jours, à une heure et à sept heures, on viendra nous apporter un repas. Le messager, qui appartient à l'administration, a toutes les clés nécessaires. Personne n'est donc censé sonner : si la cloche fonctionne, ne vous dérangez pas. Et dès que j'aurai le dos tourné, barricadez-vous. Compris ?

- Vous êtes sûr de ne rien oublier ? s'enquit Muller avec un mélange de sarcasme et d'accablement.

- Je l'espère pour vous.

Et, sans dire à Muller la raison pour laquelle il l'abandonnait dans la forteresse, ni surtout sans lui révéler l'endroit où il se rendait, Coplan dévala les escaliers du péristyle et longea la pelouse jusqu'à la grille.

Sa montre marquait quatre heures de l'après midi. Il savait qu'un arrêt d'autobus se trouvait à proximité et qu'en moins de trois quarts d'heure il serait à Paris.

Au boulevard Montparnasse, il passa une première fois devant la maison des Muller vers cinq heures et demie pour s'assurer que la surveillance avait cessé. D'une allure nonchalante de flâneur, il revint une heure plus tard, pénétra dans l'immeuble et gaspilla une vingtaine de minutes à monter les étages et à étudier le nom de tous les locataires, puis il ressortit et s'engagea sur le boulevard Saint-Michel. Après une balade dans le jardin du Luxembourg, il alla dîner rue Soufflot, dans un restaurant pour étudiants.

Alors que tombait le crépuscule, il s'en retourna une fois de plus au boulevard Montparnasse. Cette fois, il inspecta les environs avant d'entrer au 177. L'examen le satisfit probablement puisqu'il s'engouffra une fois de plus sous le porche. Si le Vieux avait pu l'observer, il se serait demandé si, en vérité, Coplan n'éprouvait pas un sérieux penchant pour la concierge, car son subordonné bavarda

longuement avec elle ou, plutôt, l'incita à lui raconter sa vie depuis sa tendre enfance.

A neuf heures et quelques minutes, Francis quitta définitivement la maison et s'en éloigna d'un pas pressé. Il n'était pas encore sûr que ses manœuvres allaient produire le résultat escompté, mais il avait bon espoir. D'ailleurs, il ne voyait pas d'autre moyen. Il partait à zéro. Ou presque...

Sans se soucier s'il était suivi ou non, il descendit dans le métro pour rallier la gare du Nord. Il se munit d'un billet de seconde pour Enghien, fut dépité en constatant qu'il devait encore attendre quarante minutes, se consola en buvant deux fines au café Terminus et rejoignit le train peu avant le départ.

A Enghien, voyant que la nuit était claire, il décida de monter à Montmorency à pied. En cours de route, il repensa toute l'affaire, depuis le début. Quelques liens possibles entre les événements qui s'étaient succédé depuis sa rencontre avec Muller lui surgirent à l'esprit. Hypothèses, sans doute, mais qu'il pourrait étayer ou écarter en étudiant de plus près les indices qu'il avait recueillis ces derniers jours.

Dans la côte, il marcha moins vite ; les mains dans les poches et perdu dans une rêverie intérieure, il parcourut quelques centaines de mètres et atteignit la partie droite de la route nationale.

Alors, sans que rien ne se modifiât dans son attitude ni dans son allure, ses sens s'aiguisèrent, son cerveau se vida pour ne devenir qu'un récepteur ultrasensible au perceptions les plus fugaces.

Il continua d'avancer et, soudain, il eut la certitude de ne pas avoir perdu sa soirée. Un singulier sourire passa sur son visage. Sa satisfaction provenait d'une chose qui, en d'autres occasions, lui mettait les nerfs en boule.

Il était suivi.

CHAPITRE VI

Coplan se trouvait encore à plus d'un quart d'heure de la villa où l'attendait Muller. C'était trop tôt pour entrer en action. En outre,

l'endroit ne s'y prêtait guère, car si aucun piéton n'était visible sur toute la perspective de la route, des autos ou des cyclistes passaient constamment.

Avant de s'engager dans le chemin de traverse, Francis alluma une cigarette. Son suiveur s'était rapproché, n'était plus qu'à une vingtaine de mètres.

Coplan tourna le coin et, dès qu'il fut hors de vue, se jeta derrière un buisson, écrasa sa cigarette sous sa semelle. Dans sa main droite, le canon de son pistolet avait remplacé son briquet.

L'inconnu déboucha de la grand-route, emprunta le chemin à grandes foulées silencieuses et dépassa l'endroit où Coplan était tapi.

Catapulté par une formidable détente des jarrets, Francis lui tomba sur le dos comme la foudre. La crosse de son arme décrivit une brève trajectoire et s'abattit dans le vide. Le type avait des réflexes. Et du muscle. Car, avant que Coplan ait réalisé qu'il avait manqué sa cible, il se retrouvait trois pas plus loin, assis dans la poussière. L'autre, jambes écartées, restait debout, mains ouvertes, prêt à accueillir un nouvel assaut.

En dépit de l'obscurité, Coplan vit que son adversaire avait de longs favoris noirs, et qu'il mesurait à peu près un mètre soixante-dix. Un sursaut de fureur le projeta en avant, comme s'il démarrait pour un cent mètres.

Son revolver avait regagné sa poche et c'est à mains nues qu'il lança son attaque. Saisissant le poignet droit de son adversaire dans une étreinte irrésistible, il pivota sur lui-même, se plia en deux et fit voler l'homme au-dessus de lui, l'aplatissant sur le sol avec un bruit sourd. La violence de l'atterrissage aurait sonné un bon catcheur, mais quand Coplan se précipita sur le corps allongé de son suiveur, il fut accueilli par deux pieds envoyés dans son estomac et expédié sur les fesses une seconde fois, malgré ses quatre-vingts kilos.

Il y avait longtemps qu'il n'avait plus rencontré un type de ce calibre. Et pourtant, il devait le réduire à l'impuissance sans un coup de feu...

Les deux hommes, debout à la même seconde, s'étudièrent avant de passer à la phase suivante. Leur visage n'exprimait rien, ne révélait ni colère ni haine : une sourde tension des nerfs et des

muscles, un souffle rapide. Es étaient tous les deux obligés de se ménager, car chacun comptait sur l'autre pour obtenir un renseignement irremplaçable. Un match amical, en somme.

Délaissant le judo au profit de la boxe, Coplan balança une droite percutante à la base du sternum de l'inconnu qui lâcha un « han» comme pour accuser réception de l'envoi, mais riposta d'un sec crochet du gauche. Le coup parvint à destination lui aussi, sur la mâchoire de Francis. Alors les bras de Coplan travaillèrent comme des bielles. Dans un forcing effréné où il bénéficiait d'une meilleure allonge, il martela l'autre au cœur, à l'estomac, dans la figure, au foie. Il était animé d'une telle volonté de vaincre qu'il ne sentait plus les coups qui ébranlaient sa face. Dents serrées, il cherchait à placer une droite définitive, tout en se rendant parfaitement compte que l'autre encaissait avec une aisance écœurante.

Ça devenait presque une question personnelle ! Coplan concentra son énergie dans un effroyable direct qui atteignit le menton de son adversaire.

Sous le choc, l'homme trébucha en arrière, s'affala lourdement sur les cailloux. Francis fit deux pas en avant et visa le même endroit, mais avec le bout de son soulier. La bouche ouverte se referma en claquant, et la tête du type alla heurter le sol.

Haletant, le visage en feu et les lèvres tuméfiées, Coplan fouilla rapidement les vêtements de l'homme : sous ses doigts, il sentit une forme dure ; celle d'un pistolet. Il parvint à extraire l'arme, la reconnut tout de suite. Un Lüger. Fabrication autrichienne.

L'inconnu avait le nez droit. Encore droit, malgré le traitement qu'il venait de subir. C'était bien le gars dont le Vieux avait fourni le signalement. Une prise intéressante.

Coplan entreprit de le réveiller en le giflant deux ou trois fois. L'homme rouvrit les yeux, s'ébroua, fixa son adversaire penché sur lui.

- Et alors ? ricana-t-il.

- Au lieu de me suivre, tu vas me précéder. Ta curiosité va être satisfaite... Debout, et en route !

En parlant, il avait reculé d'un pas tout en faisant sauter le Lüger dans sa paume. Le plus borné des types aurait saisi que le moment de faire le mariolle était passé.

L'homme prit appui sur ses mains, puis se releva péniblement, la poitrine soulevée par l'effort que ce mouvement lui coûtait.

- En avant, dit Francis. Et ne m'énerve pas ; la détente d'un Lüger, c'est très sensible.

Si l'autre méditait quelque chose, ce n'était certes pas de s'enfuir. Il voulait savoir où se cachait Muller, et on allait l'y conduire. Après, ce serait différent.

Les coudes à hauteur des épaules, alors même qu'on ne lui avait rien demandé, il se mit en marche dans l'obscurité. Coplan lui laissa prendre une avance d'un mètre, puis lui emboîta le pas.

Ils ne tardèrent pas à atteindre la grille. Sans perdre de vue son captif, Coplan fit jouer la clé, repoussa le battant.

- Entre...

Leurs pas s'enfoncèrent dans le gravier. L'inconnu regardait autour de lui, désireux de noter les plus infimes détails. La silhouette massive de la maison se dressait à l'arrière-plan, blanche sur un fond d'arbres noirs.

Coplan avait refermé à clé derrière lui ; il redoutait une traîtrise de son adversaire. Si celui-ci songeait à détaler, il le ferait avant d'arriver dans la demeure.

Mais l'homme, sans esquisser un seul geste suspect, obéit avec docilité aux injonctions qui lui étaient communiquées. Ce gaillard plutôt coriace témoignait soudain d'une souplesse pour le moins inattendue.

Ils pénétrèrent dans la maison, montèrent les escaliers recouverts de tapis.

- Ne t'excite pas, dit Coplan. La chambre d'amis est dans la cave, mais on ne va pas se coucher tout de suite.

Il le poussa dans la chambre de Muller. Le savant sauta sur ses pieds en voyant entrer l'inconnu, dont le visage en sang et les vêtements maculés n'étaient pas faits pour améliorer la prestance. Les traits familiers de Coplan, bien qu'un peu ravagés par la récente bagarre, conservaient une trace de bonne humeur qui rassura le physicien.

- Un invité, annonça Francis en jouant avec le Lüger. Ce monsieur désirait ardemment avoir de vos nouvelles, aussi l'ai-je amené.

Muller était ahuri. Où son garde du corps avait-il pêché cet individu ? Et pourquoi l'introduisait-il dans leur retraite ?
L'homme affichait un calme imperturbable. Depuis le moment où Coplan l'avait vaincu, il n'avait plus prononcé une parole. Son attitude ne trahissait aucune crainte.
- Assieds-toi, lui intima Coplan qui prit place sur le lit, en face de lui. C'est toi le spécialiste en lettres anonymes ?
L'autre allongea confortablement ses jambes, croisa les mains et répondit « Non » sans défi ni forfanterie. Il démentait une supposition inexacte, sans plus.
- Tu le connais ? insista Coplan.
- Non.
- Qu'est-ce qui te pousse à t'intéresser à la famille Muller ?
Silence. Le savant suivait l'interrogatoire avec une intense curiosité ; cette atmosphère tendue l'oppressait. Il redoutait d'être le témoin d'une scène de violence, et sentait qu'elle se produirait si l'homme se cantonnait dans le mutisme.
- Ne réfléchis pas trop, gronda Francis. Ce que je veux savoir, je le saurai. Ici, tu pourras brailler, les murs sont épais. Alors ?
L'inconnu prit son mouchoir pour s'essuyer la figure. Son visage refléta un certain ennui. Il grommela enfin :
- Vous ne m'arracheriez pas une syllabe contre mon gré. Mais le fait est que le jeu n'en vaudrait pas la chandelle ; si nos rapports n'avaient pas commencé d'une manière aussi... brutale, j'aurais peut-être eu le loisir de me présenter.
Le ton tranquille et l'attitude paisible de son interlocuteur provoquèrent chez Coplan un sentiment de perplexité. Tout se passait comme s'il avait pris un bon élan pour enfoncer une porte ouverte.
- Qui êtes-vous ?
L'homme croisa les jambes, prit une cigarette dans sa poche et craqua une allumette sur sa semelle.
- Ça m'embête un peu de vous le dire, mais j'espère que vous saurez tenir votre langue : J. D. Doyle, du Service de Sécurité de l'Ambassade des États-Unis.
Coplan se laissa tomber en arrière, appuya ses deux coudes et fixa sur l'Américain un regard déprimé. C'était bien la peine

d'échanger des horions dans un chemin de campagne !

- Quel rôle jouez-vous dans cette combine ? maugréa-t-il.

L'autre eut un sourire qui démasqua trois dents couronnées d'or.

- A peu près le même que le vôtre, je présume ? N'oubliez pas que Mr Muller a été invité par la Commission de l'Énergie atomique de mon pays. L'entourage et les fréquentations d'un savant associé aux travaux de physique nucléaire font toujours l'objet d'une enquête.

- D'accord. Mais pourquoi m'avez-vous pisté, moi ?

- Pour découvrir l'endroit où Mr Muller se cachait, et pour quel motif.

Coplan, quand il s'efforçait d'élucider un problème, aimait le faire à fond. Les réponses directes de l'Américain laissaient certaines choses dans l'ombre.

- Comment avez-vous su qu'il se cachait ? est censé être en Autriche...

J. D. Doyle approuva d'un hochement de tête.

- Nos services ont été informés qu'il avait repassé la frontière suisse. Sur un coup de téléphone de Salzbourg, je suis allé l'attendre à la gare de l'Est. Il n'est pas descendu du train... Il n'a pas reparu chez lui. Donc...

- Mais moi, insista Coplan, comment avez-vous deviné que je pouvais vous mener jusqu'à lui ?

L'Américain rigola, sans bruit.

- Je ne le savais pas. Mais vous êtes allé chez les Muller, et ça suffisait pour que je vous tienne à l'oeil, surtout que vous m'aviez déjà semé une fois. Je suis ravi que vous m'ayez conduit ici, ça m'épargne bien des recherches.

Francis était loin d'être aussi ravi que J. D. Doyle. Il avait cru tenir un fil, et ce début de piste s'évanouissait en fumée. Beau joueur, il acheva néanmoins de renseigner le détective :

- Vous vous demandiez pourquoi Muller avait subitement disparu de la circulation ?... Pour vous, je n'en ferai pas mystère : il a reçu des menaces de mort à la suite de l'invitation de votre gouvernement. Par deux fois, il a manqué de se faire enlever en Autriche. Nous estimons plus prudent de le tenir à l'abri jusqu'au jour de son départ.

Cette fois, J. D. Doyle ne riait plus. Au contraire, il avait l'air parfaitement consterné. Il ignorait totalement que le savant avait subi un chantage, et qu'il avait failli être emmené de l'autre côté du rideau de fer.

Il expulsa deux lents jets de fumée par les narines, jeta un regard pensif sur le physicien qui, depuis dix minutes, n'avait pas ouvert la bouche.

- Je suis désolé, Mr Muller... Tout ceci est vraiment désagréable pour vous.

- Désagréable ? marmonna le savant. Le mot est faible.

Il eut une grimace qui ressemblait à un sourire amer et ajouta, presque hargneux :

- Vous voyez, je suis bien protégé!... Mais si tout le monde s'occupe de moi, je vois ce que ça signifie. Je me fais l'effet d'un homme dont la tête a été mise à prix.

Un silence s'établit dans la pièce, chacun des trois hommes s'abandonnant à ses propres pensées. A la fin, Coplan rompit l'accalmie en disant à l'Américain :

- Les papiers volés chez Muller ne seront heureusement d'aucune utilité à ceux qui les détiennent. Mais ce cambriolage est le seul élément qui puisse nous mettre sur la trace de nos adversaires. J'avais espéré que vous étiez des leurs... Vous me décevez, Doyle.

Ce dernier, réaliste, ne s'intéressait qu'aux côtés positifs de la situation :

- Au fond, résuma-t-il, c'est nous qui avons la partie belle. Toutes les tentatives adverses se sont soldées par des échecs, et Mr Muller est hors d'atteinte. Nous sommes deux à veiller sur lui : il peut dormir sur ses deux oreilles.

— C'est ce que nous allons faire tous les trois, conclut Francis. Et je ne vous obligerai pas à descendre à la cave.

Après une vérification des fermetures du rez-de-chaussée, Muller et ses deux gardes du corps se préparèrent pour la nuit.

L'inconvénient majeur, dans cette propriété, c'est qu'on ne pouvait y trouver la moindre bouteille de spiritueux.

Le lendemain, dans la matinée, Doyle et Coplan regagnèrent Paris ensemble. Ils se quittèrent à la gare du Nord, non sans avoir pris quelques dispositions de commun accord.

Officiellement, l'Américain n'avait pas le droit d'exercer une surveillance sur un sujet français, mais Coplan fit mine de l'ignorer. Doyle pouvait se révéler un allié intéressant.

Coplan acheta un journal avant de prendre un taxi jusqu'au boulevard Montparnasse. Dans la voiture, il déplia la feuille et tomba en arrêt sur un article en première page : « *Un savant français disparaît. Qu'est devenu Henri Muller, l'un de nos plus brillants physiciens* ? »

Évidemment, la presse s'emparait de l'histoire...

Plutôt mécontent, Francis lut rapidement la demi-colonne qui était consacrée à ce sujet. En substance, le reporter racontait comment un banal fait divers, un vol en l'occurrence, lui avait fait découvrir un événement bien plus sensationnel : que la victime n'était autre qu'un éminent homme de science et que celui-ci, absent de son domicile et du lieu de villégiature où il passait ses vacances, n'avait pu être prévenu par sa famille.

En fait, personne ne savait où l'atteindre et la question était posée : où était passé Henri Muller ? Suivait un couplet patriotique sur la carrière du savant et sur l'objet essentiel de ses découvertes. Aucune allusion à son projet de départ pour les États-Unis.

Coplan haussa les épaules, un peu agacé à l'idée que des journalistes se mêlaient de l'affaire et que s'ils interviewaient Mme Muller, celle-ci se laisserait tirer les vers du nez.

Il replia la feuille, préférant regarder les rues de Paris. Un peu plus tard, il arriva au domicile du savant. Il salua la concierge au passage et prit l'ascenseur.

En haut, il trouva Mme Muller seule. Les gosses étaient à l'école, mais l'appartement n'était guère mieux ordonné.

La pauvre dame portait un peignoir en pilou, un vêtement qui devait lui avoir rendu de grands services alors qu'elle préparait des confitures, qu'elle renversait du vin ou manipulait un porte-plume.

Après l'avoir rassurée sur l'état de santé d'Henri, Coplan la pria de bien vouloir lui remettre deux ouvrages que ce dernier avait demandés, ainsi que le courrier délivré la veille.

Mme Muller s'empressa de lui donner le tout, c'est-à-dire les deux livres et une lettre émanant de l'Ambassade des États-Unis.

Coplan examina le pli, pour voir s'il n'avait pas été ouvert par quelqu'un d'autre que le destinataire, mais l'enveloppe ne portait pas d'éraflures suspectes ni de traces de colle surajoutée. Elle était nette, propre.

Songeant soudain à l'article du journal, Coplan crut bon de mettre la femme en garde :

- A propos dit-il alors qu'il lui tendait la main avant de partir, si des reporters venaient encore vous soutirer des confidences, flanquez-les à la porte. Mieux vaut ne pas faire trop de publicité autour de votre mari en ce moment.

Mme Muller lui affirma qu'elle en prenait bonne note, qu'elle se garderait bien de commettre un impair. Elle termina en disant :

- D'ailleurs, je n'en ai pas vu jusqu'ici, et je ne vois pas ce qu'ils pourraient me demander. Avec un pauvre sourire elle ajouta :

- Je ne connais rien aux choses dont s'occupe mon mari. C'est trop compliqué pour moi...

Coplan s'en doutait un peu, mais de l'entendre dire par l'intéressée la lui rendit plus sympathique. Dans un sens, c'était une chance qu'elle ne réalisât pas le moins du monde à quel point son savant de mari était devenu un personnage menacé.

Il eut un bon mouvement :

- J'essayerai de vous ménager une entrevue avec lui un de ces prochains jours, promit-il. Je vous préviendrai par téléphone.

- Merci, monsieur..., dit-elle avec une hésitation qui prouvait qu'elle avait déjà oublié son nom. Il ne jugea pas utile de le lui rappeler.

- A bientôt, madame.

Il dévala les escaliers, avec un léger regret de ne pas avoir vu Fabienne. Il se demanda si une conversation avec la jeune fille ne serait pas plus instructive que plusieurs entrevues avec la mère. Cette fille était intelligente, elle connaissait les habitués de la maison. Et son pull noir était si agréable à regarder...

Il poursuivit sa course jusqu'en bas, passa en coup de vent devant la loge.

Sur le boulevard, à cinquante mètres de l'immeuble, il croisa Ronsin, le locataire du dessous. Ce dernier le reconnut, prit une gazette dans sa poche et lui montra un titre :

- Vous avez vu ? On en parle dans les journaux...

- En effet, mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de disparition ? Henri est en Autriche, que je sache...

Coplan jouait son rôle d'ami, tout bonnement.

- Mais oui, dit Ronsin. C'est une invention destinée à faire mousser l'affaire du cambriolage.

C'est ainsi que Coplan amorça une série de déductions en chaîne qui aboutirent à une question bizarre.

Soucieux de creuser l'idée, il quitta Ronsin sur quelques mots sans importance et arpenta le trottoir vers Montparnasse-Bienvenüe.

Ronsin, comme les invités de l'autre soir, comme Fabienne et la concierge, ignoraient tous que Muller était rentré d'Autriche.

Seuls Mme Muller et Doyle le savaient ; la première n'avait pas reçu de journaliste, elle venait de l'affirmer avec une bonne foi complète. Et elle n'avait pas tenté de prévenir son mari du vol commis dans l'appartement puisque la police s'en était chargée.

Alors, où diable le rédacteur de l'article avait-il puisé ses informations ?

CHAPITRE VII

Coplan voulut en avoir le cœur net. Un coup de téléphone à la rédaction de Paris-Matin lui apprit que l'auteur de l'article s'appelait Marc Duquesne ; il obtint ce dernier au bout du fil, prétendit qu'il était un confrère d'Henri Muller et que, vivement ennuyé par l'information qu'il venait de lire, il désirait rencontrer le rédacteur. Ayant piqué la curiosité professionnelle du journaliste, celui-ci lui fixa immédiatement rendez-vous au boulevard des Italiens. Coplan donna de lui-même une description sommaire permettant de le reconnaître.

Une heure plus tard, Marc Duquesne entra au café indiqué, jeta un regard circulaire sur les consommateurs et repéra Coplan. C'était

un homme de vingt-cinq ans dont la maigreur atténuait la petite taille. Une pomme d'Adam saillante, un haut front bien dégagé et des lunettes lui donnaient l'air d'un brillant élève de Polytechnique.

- Jean Mercadier, se présenta Coplan. Je suis heureux de vous voir... Si ce que vous affirmez dans votre article est exact, c'est très grave.

Le journaliste s'assit auprès de lui, commanda un Cinzano et questionna :

- En tant qu'homme, vous connaissiez bien Muller ?

- Assez, je crois. Nous nous sommes rencontrés fréquemment et, opinions scientifiques mise à part, nos relations sont très amicales.

- Estimez-vous qu'il puisse avoir été enlevé en raison de ses travaux sur le lithium ?

Coplan n'était pas venu pour se faire interviewer. Cependant, s'il voulait extraire quelque chose de son interlocuteur, il devait d'abord le mettre en appétit.

- C'est bien ce que je crains, dit-il d'un air sombre. N'était-ce pas votre sentiment en écrivant cet article ?

- Si, admit Duquesne. Mais il existe une possibilité moins... dramatique : Muller n'aurait-il pas fait une fugue ? Je me suis laissé dire qu'il ne détestait pas les aventures sentimentales...

Il paraissait bien informé, ce chroniqueur. Son expression soucieuse, concentrée, montrait qu'il attachait une grande importance à son enquête.

- Cette hypothèse ne doit pas être écartée, convint Coplan. J'y aurais pensé moi-même s'il n'y avait pas eu l'autre aspect de la personnalité de Muller : son autorité dans certains domaines de la physique.

Il y eut un silence. Duquesne but une gorgée de Cinzano, déposa son verre sur la table. Ses yeux parcouraient constamment la salle, sautaient d'un visage à l'autre. Un observateur professionnel et plutôt perspicace, semblait-il.

- Comment avez-vous été amené à vous occuper de cette affaire ? demanda Coplan d'un air distrait. Aucun autre journal ne semble avoir été alerté.

Duquesne se tourna vers Francis. Derrière ses lunettes brilla un regard aigu.

- Je connais sa fille.
Coplan exhala un soupir. Duquesne était un ami de Fabienne... Pas étonnant qu'il eût obtenu des tuyaux de première main. Encore un espoir qui se dégonflait.
- Ah, vous voyez Fabienne! s'exclama Francis avec une sorte de joyeuse surprise. C'est d'elle que vous tenez vos renseignements ?
Le journaliste opina.
- Vous comprenez son inquiétude, ajouta-t-il. J'espère que les pouvoirs publics vont ouvrir une enquête à la suite de mon article.
- Ils n'y manqueront pas, affirma Coplan avec conviction.
Son attitude ne reflétait en rien l'obscur malaise qu'il éprouvait. Son esprit travaillait avec difficulté, rejetant l'une après l'autre les idées qui s'y formaient sans lien apparent. Il se heurtait à un mur d'ouate, ne parvenait pas à accrocher quelque chose de tangible.
Qu'avait-il donc espéré en contactant ce jeune chroniqueur qui, de toute évidence, prenait son métier très au sérieux ?
Duquesne continuait à interroger Coplan sur Muller, sur ses travaux, ses convictions politiques. Mentalement, Francis se demanda s'il ne pouvait se servir du jeune homme pour atteindre un de ses objectifs, puis il y renonça. Le mieux, c'était encore d'attendre les événements.
Prétextant un autre rendez-vous, il quitta Duquesne après avoir réglé les consommations et il reprit le chemin de Montmorency.
Il arriva à la propriété vers trois heures de l'après-midi. Le moral du physicien était en baisse.
La conversation qui avait succédé à l'entrée en scène de J. D. Doyle en était en partie responsable, mais l'ennui et un début de claustrophobie avaient contribué à l'assombrir. C'est à peine s'il se dégela quand il vit Coplan, chargé des deux livres qu'il avait réclamés.
- Cette comédie va-t-elle encore durer longtemps ? questionna-t-il d'un air maussade. Vous feriez mieux de coffrer l'auteur de la lettre anonyme, plutôt que de me garder prisonnier.
L'injustice de cette assertion n'améliora pas l'humeur de Francis.
- Vous auriez tort de croire que le rôle de nurse m'amuse beaucoup, rétorqua-t-il, acide.

Ce disant, il lançait à Muller la lettre de l'Ambassade qu'il avait extraite de sa poche. Le physicien s'empara du pli sans répondre, déchira le bord de l'enveloppe.

Ses yeux parcoururent rapidement les quelques lignes dactylographiées inscrites sur le feuillet, puis il lâcha une exclamation.

- Enfin! Ce n'est pas trop tôt...

- Quoi ?

- A la suite de mon acceptation, on me prie de passer à l'ambassade pour les formalités de visa et la remise des fonds destinés à couvrir mes frais de voyage.

A présent, il rayonnait ; il avait oublié tout le reste.

Et Coplan, qui l'instant d'avant rongeait son frein à l'idée de s'enterrer dans cette villa avec son protégé, se rasséréna en songeant qu'il devrait l'accompagner à Paris, ce qui serait toujours une diversion.

- Quelles sont les heures d'ouverture des bureaux ? s'inquiéta Muller.

- De neuf à midi et de deux à cinq.

- Nous avons encore le temps d'y aller ?

- Je vais commander une voiture, dit Coplan.

La ligne téléphonique de la villa n'était pas débranchée, bien que l'immeuble fût resté vide pendant des mois. Coplan se mit en rapport avec la Préfecture de la Seine, obtint l'envoi immédiat d'un véhicule.

Trois quarts d'heure plus tard, celui-ci stoppait devant la grille. Muller et Coplan grimpèrent à l'intérieur d'une Citroën noire, qui, conduite par un membre de la police, mit aussitôt le cap sur la place de la Concorde.

A quatre heures dix, les deux hommes pénétraient dans les locaux de l'Ambassade. Reçus par l'attaché culturel, ils révélèrent leur identité.

Muller dut remplir un interminable questionnaire dans lequel foisonnaient les questions les plus saugrenues. Son passeport fut examiné avec soin, on lui fit signer une déclaration attestant qu'il n'avait jamais appartenu au parti communiste, et on lui demanda finalement par quelles voies il comptait se rendre aux États-Unis.

Rose d'excitation, le savant déclara qu'il s'embarquait à bord du Liberté, le 26 août, et qu'il se rendrait ensuite à Los Alamos par chemin de fer avec, si possible, quelques escales intermédiaires, notamment à Chicago et à Denver.

L'attaché, très aimable, l'assura que rien ne s'y opposait, pour autant qu'il parvînt à Los Alamos à la date prévue pour le commencement des travaux de la Commission.

Sur ces entrefaites entra un personnage connu des deux Français : J. D. Doyle. Une croix de sparadrap sur la figure, l'Américain ne semblait nourrir aucune rancune à l'égard de Coplan.

- Je ne croyais pas vous revoir de sitôt, dit-il. On vient de me prévenir de votre présence dans la maison.

« Ils doivent avoir des radars, ici...» pensa Coplan avec une pointe d'ironie.

- Bonjour, J. D., dit-il avec une sincère cordialité. Je préfère vous rencontrer comme ceci...

Doyle approuva de la tête, soudain conscient du risque qu'ils avaient couru tous les deux la veille.

- On ne doit pas être trop nerveux, dans notre métier, souligna-t-il. Il s'en est fallu de peu, l'autre jour...

D'un geste, Coplan chassa ce fâcheux souvenir.

Pendant que Muller achevait de remplir les formalités administratives, Doyle et Coplan bavardèrent à mi-voix en l'attendant. Enfin, tout étant terminé, les deux Français quittèrent les locaux.

Ils montèrent dans la Citroën vers six heures et demie. La voiture se faufila dans le trafic. Une circulation particulièrement dense à cette heure entrava leur progression ; malgré la virtuosité du conducteur, ils mirent plus de vingt minutes avant d'atteindre la sortie de Paris.

Tout en contemplant les rives de la Seine, Muller donna libre cours à ses sentiments :

- Cette vieille Europe me barbe, proclama-t-il sans ambages. J'ai hâte de voir de nouveaux horizons et de respirer un autre air.

- Si vous continuez à vous énerver, vous serez mort d'épuisement avant la date du départ, prédit Coplan. Ne vous

échauffez pas trop : l'Amérique est à la fois meilleure et pire que sa réputation, et vous ne courez qu'un risque, c'est de vous y embêter.

- Vous y êtes déjà, allé ? s'enquit Muller.

Coplan fit un signe affirmatif.

- J'étais invité par un cerveau électronique, dit-il avec le plus grand sérieux. Je n'en ai pas gardé un tellement bon souvenir... (Voir Lignes de Force)

Le savant le bombarda de questions, auxquelles il répondit avec franchise lorsqu'elles ne concernaient pas sa véritable activité aux États-Unis.

La voiture, qui empruntait un itinéraire différent, contourna Saint-Denis pour rejoindre la colline sur laquelle s'élevait Montmorency. A un embranchement, elle vira sur la droite et grimpa une forte côte longeant le parc d'un château. Ayant rattrapé la route nationale, elle bifurqua bientôt dans le chemin de traverse conduisant à la propriété.

A peine avait-elle stoppé qu'une autre voiture se présenta, derrière elle, à l'entrée du chemin. Elle ne s'y engagea que de deux mètres à peine, puis s'immobilisa.

Coplan la vit au moment où il posait le pied par terre, alors qu'il tenait encore la poignée de la portière. En un éclair, il se douta qu'il n'assistait pas à la fausse manœuvre d'un automobiliste distrait, mais que la présence soudaine de ce véhicule était justifiée par autre chose.

Il fit tout à la fois : en plongeant vers le sol, il cria à ses deux compagnons :

- Planquez-vous !

Le tir saccadé d'une mitraillette couvrit le son de sa voix par une série de détonations sèches qui valaient tous les avertissements du monde. Des balles pulvérisèrent la vitre arrière de la Citroën, démolirent le pare-brise, découpèrent dans la carrosserie une série de petits trous ronds.

Collé au sol, Coplan sentit littéralement passer la rafale à moins d'un mètre au-dessus de lui.

Le silence s'abattit aussi brusquement qu'il avait été déchiqueté. Relevant la tête, Francis vit reculer le capot de la voiture des agresseurs qui faisait machine arrière pour reprendre la route

nationale. Ceux qui l'occupaient n'avaient pas le loisir de vérifier s'ils avaient réussi leur coup ; ils battaient en retraite avant l'arrivée de témoins attirés par la mitraillade.

S'appuyant sur le coude gauche, Coplan dégaina et visa les roues. A trente mètres, il n'avait guère de chance de faire éclater un pneu, mais c'était le seul moyen de ralentir la fuite des tueurs. Trois fois, il pressa la détente. Il ne voyait déjà plus que l'aile gauche de la voiture, à demi engagée sur la grand-route. Il n'avait même pas eu le temps de regarder la plaque.

Avec une rage qui fouettait son sentiment d'impuissance, il vit la voiture bondir en avant et filer vers la ville de Montmorency. Il sauta sur ses pieds, voulut courir vers le bout du chemin, mais une question fusa dans son esprit :

« Et Muller ?»

Sans songer à remettre son pistolet dans sa poche, il contourna la voiture. Le conducteur était toujours sur son siège, mais dans une pose qui ne laissait aucun doute sur son état. Le buste en avant, la tête couchée sur le volant et les bras ballants, il ne bougeait plus. Dans son dos, à hauteur des omoplates, trois taches sombres s'élargissaient sur son costume, autour d'accrocs à peine visibles. Mort. Trois balles de neuf millimètres dans la cage thoracique rendent une auscultation superflue.

Coplan, fasciné par ce spectacle, eut un sursaut en voyant apparaître le visage blafard de Muller à hauteur de la vitre, de l'autre côté de la voiture. Horrifié, le savant regardait avec fixité le cadavre du policier : encore trois secondes et il allait s'évanouir.

- Reculez, ordonna Coplan d'une voix autoritaire. Allez vous appuyer à la grille.

Il fit rapidement le tour de la voiture, empoigna le physicien par un bras et le força à se servir de ses jambes.

- Respirez un bon coup, conseilla-t-il. Ouvrez la grille, en vitesse... Les deux battants !

Des gens allaient apparaître d'un instant à l'autre, intrigués par la fusillade, et il n'avait nulle envie de leur fournir des explications, ni même de leur laisser deviner ce qui s'était produit.

Encore blême et flageolant, Muller prit la clé qu'on lui mettait dans la main, l'introduisit dans la serrure avec des gestes que

l'émotion rendait malhabiles.

Pendant ce temps, Coplan avait repoussé le corps du conducteur et s'était assis au volant. Il remit le moteur en marche, passa en première. Muller s'escrimait à repousser les deux grilles. Les efforts qu'il devait déployer ramenaient un peu de couleur à ses joues.

La voiture pénétra lentement dans la propriété, remonta une des allées de gravier pour s'arrêter enfin devant le perron.

Coplan débarqua et alla aider le savant à refermer les deux battants. Une femme qui passait s'informa :

- Vous avez entendu les coups de feu ?

- Oui, dit Coplan, ce n'était pas loin d'ici... Du côté de la route nationale.

- Vous n'êtes pas allé voir ?

Il haussa les épaules, indifférent.

- Nous étions en train de rentrer la voiture... Allez donc jeter un coup d'œil par là, à tout hasard.

La femme, offusquée par une telle absence de curiosité, poursuivit son chemin, pleine d'espoir. Quelle chance, si elle découvrait soudain un vrai fait divers !...

« Tordue », siffla Francis entre les dents. Le plaisir malsain qu'éprouvent les gens devant un accident ou une bataille engendrait chez lui, par réaction, le désir de les injurier.

Muller se remettait petit à petit. Tout en réalisant à quel point il avait frôlé la mort, il respirait en songeant que le danger était passé. C'était presque un miracle qu'il s'en fût tiré indemne. La présence de son garde du- corps semblait le doter d'une immunité presque surnaturelle.

Les deux hommes avaient longé la pelouse et faisaient halte sur le seuil de la maison.

- Qu'allez-vous faire pour ce pauvre chauffeur ? demanda Muller en réprimant un frisson. Il faudrait appeler un médecin.

Coplan secoua la tête.

- Il n'a plus besoin que d'un corbillard... Cette histoire-là va m'obliger à changer complètement mes batteries. Ils sont plus dangereux que je ne le craignais.

Et, devant l'appréhension qu'il lisait dans le regard de Muller, il expliqua :

- Puisque votre retraite est éventée, nous ne pouvons plus y rester. Non pas qu'une seconde tentative soit à redouter, mais il ne faut pas que nos adversaires sachent si nous sommes morts ou vivants. Leur incertitude est mon seul atout.

Moins d'une heure plus tard, une ambulance et une voiture de police-secours arrivèrent sur place, à grand renfort de trompe et de sonneries, de quoi jeter l'alarme dans un rayon de cinq kilomètres. Elles pénétrèrent dans la propriété, et quand les deux voitures officielles repartirent, les badauds qui s'étaient rassemblés devant la grille ne surent pas si elles emportaient un blessé ou plusieurs cadavres.

Plus tard dans la soirée, Coplan eut une conversation téléphonique avec le Vieux. Il lui relata les incidents qui avaient marqué les dernières vingt-quatre heures et conclut par une prière qui ressemblait presque à un ultimatum :

- Je ne peux pas m'occuper à la fois de Muller et de ceux qui veulent sa peau. Dispensez-moi provisoirement de le couver, afin que j'aie les coudées franches. Si je ne déblaie pas le terrain, sa vie et la mienne vont devenir un cauchemar. Souvenez-vous qu'il ne s'embarque que le 26...

A l'autre bout du fil, le Vieux sembla peser le pour et le contre. Avant de se décider, il s'informa :

- Avez-vous l'impression que vous pourriez jeter un peu de clarté sur cette affaire ? Elle ne me paraît pas mûre...

- Je n'ai pas envie d'attendre qu'elle le soit. Combien de fois devrais-je encore servir de cible pour qu'elle atteigne une maturité

suffisante, à votre avis ?
- Ne vous fâchez pas, Coplan. Maintenant que votre silhouette est inséparablement liée à celle de Muller dans l'esprit de vos agresseurs, je peux très bien le boucler au secret et vous lâcher dans la nature : vous les attirerez aussi sûrement que les signes extérieurs de richesse hypnotisent le percepteur. Mais ne croyez-vous pas que ce démarrage soit un peu prématuré ?
Le mutisme de son correspondant se prolongea quelques secondes, ce qui tendait à prouver que l'objection avait du poids. Après réflexion, Coplan reprit sur un ton beaucoup plus posé :
- C'est possible, après tout. J'ai cependant l'impression qu'il y a quelque chose de pourri dans cette affaire. Je le sens depuis que nous sommes rentrés à Paris, et si je ne parviens pas à débrider la plaie, l'infection ne fera qu'augmenter.
- Méfiez-vous de vos intuitions et parlez-moi d'un raisonnement. Quel est le fond de votre pensée ?
Coplan hésita. Lui aussi, pour émettre une opinion, préférait une construction logique, appuyée sur des preuves irréfutables. Or franchement, il ne possédait rien de concret. Rien que des impondérables, des indices trop fluides. Mais c'était précisément pour les remplacer par des certitudes qu'il voulait avoir carte blanche.
- Le fond de ma pensée ? répéta-t-il. C'est que si je n'élucide pas un point, un point qui me tracasse beaucoup, Muller n'arrivera pas vivant à New York.
- Ah! fit simplement le Vieux. Puis, après un soupir, il ajouta :
- Je vais le mettre à l'ombre. Quant à vous, faites pour le mieux.

CHAPITRE VIII

Le lendemain, un ciel encombré de gros nuages gris coiffait Paris d'une chape de mélancolie. Une forte brise agitait les frondaisons du Luxembourg et ternissait le miroir des pièces d'eau où les feuillages se reflétaient.

Aux environs de midi, Coplan traversa les jardins pour aller à la rencontre de Fabienne. Il avait étudié l'itinéraire que devait emprunter la jeune fille pour rentrer chez elle. Des groupes d'étudiantes ne tardèrent pas à se montrer.

Coplan se posta non loin d'un coin où Fabienne devait passer ; mais, au lieu de rester immobile, il fit les cent pas en l'attendant. Il reconnut bientôt sa fine silhouette, sa chevelure noire tirée en arrière et retenue par un nœud rouge.

Il se porta au-devant d'elle, la salua. Elle eut d'abord un mouvement de recul, puis elle se souvint de lui et elle tendit sa main.

D'un geste amical, mais ferme, Francis la prit par le bras en disant :

- Accordez-moi cinq minutes... Je voudrais vous entretenir d'une question assez grave.

Fabienne leva vers lui de beaux yeux brun foncé qui contenaient une interrogation un peu inquiète. Son teint avait une pâleur artificielle qui rehaussait l'éclat de sa bouche, un peu trop maquillée cette fois, aux lèvres brillantes.

Elle ne fit rien pour se dégager de l'étreinte qui entourait son bras mince, dont la chair élastique était tiède sous le fin lainage.

Ils s'enfoncèrent dans une allée moins fréquentée. D'un regard oblique, Coplan admira la pureté de son front, son cou flexible et son buste juvénile. Elle ne disait rien, son visage était absolument dénué d'expression. Dans sa cervelle de collégienne, elle s'imaginait sans doute que son compagnon allait se mettre à débiter des compliments. Elle en avait l'habitude.

- Votre mère vous a-t-elle raconté la véritable raison de ma visite de l'autre soir ?

Fabienne s'écarta légèrement de lui, le fixa et répondit avec vivacité :

- Non. C'est vous-même qui me l'avez dite...

Pauvre gosse. Elle se fichait dedans depuis la première phrase. Coplan raffermit brusquement sa prise autour du bras de la jeune fille, puis il questionna d'une voix incisive :

- Alors où avez-vous cherché les informations que vous avez transmises à Marc Duquesne ?

Un flot de rougeur que le fond de teint ne parvenait pas à dissimuler couvrit la figure de l'adolestente. Ses lèvres esquissèrent un mot, mais pas un son ne sortit de sa bouche. Coplan continua :

- Pour vous, j'étais porteur d'une lettre de votre père, sans plus. D'où avez-vous déduit qu'il n'était plus en Autriche ?

La confusion de Fabienne se traduisait par un raidissement de tout son être. L'esprit en déroute, elle regardait droit devant elle, cherchait éperdument une réplique qui l'eût sauvée.

- Ne vous fatiguez pas, dit Coplan d'une voix plus dure. Après m'avoir introduit dans le salon, vous avez fait le tour par le bureau et vous êtes venue écouter à la porte du palier. C'est pourquoi vous n'étiez pas dans la salle à manger quand votre mère et moi y sommes entrés. Vous n'avez pas perdu un seul mot de ce que je lui ai dit en tête-à-tête.

Elle parut reprendre son sang-froid et elle eut la force de sourire.

- Eh bien, ce n'est pas un crime, murmura-t-elle.

Il la relâcha, avança d'un pas de manière à lui barrer la route :

- Non, mais c'est un début de complicité, articula-t-il avec froideur. Sachant qui j'étais, vous avez orienté mon attention sur la porte palière, afin que le vol devienne explicable. Et vous aviez une bonne raison d'agir ainsi, car l'auteur du vol, c'est vous !

Prévenue par une intuition toute féminine qu'elle allait entendre une accusation de ce genre, Fabienne réagit avec spontanéité.

- Ce n'est pas vrai! Vous inventez... C'est ridicule ! Pourquoi aurais-je volé des documents qui étaient chez moi, que je voyais tous les jours ?...

- ... et auxquels vous ne compreniez strictement rien ?

Il arborait une mine sarcastique qui prouvait assez qu'il n'accordait aucune importance à sa révolte. Les yeux braqués sur ceux de Fabienne, il poursuivit :

- Quel étranger aurait pu savoir que le bureau de votre père était accessible par la cage d'escalier ? Quel cambrioleur aurait résisté à la tentation de dérober votre portefeuille ouvert sur la table ? Quelle aurait dû être sa culture, ou son sang-froid, pour distinguer vos notes de cours des notes de votre père ?

Après un silence, il martela ses mots :

- Vous avez emporté les papiers le matin, en partant à l'école. A qui les avez-vous remis ?

Une lueur de défi passa dans le regard de Fabienne, et Coplan crut qu'il allait devoir la malmener ; mais elle changea subitement de figure. Ses lèvres se mirent à trembler en dépit de l'effort qu'elle s'imposait, sa bouche s'élargit vers le bas et elle éclata en sanglots.

Il accentua encore sa sévérité :

- Quel était votre mobile ? Pas de faux-fuyants, répondez-moi !

Elle était manifestement incapable d'articuler le moindre mot, mais Coplan voulait surtout détruire les facultés de résistance de la jeune fille et lui briser les nerfs avant qu'elle reprenne le contrôle d'elle-même.

- Espèce de petite sotte ! Vous pourriez encore jouer à la poupée, mais vous préférez les romans noirs, hein ? Vous allez savoir ce que c'est, faites-moi confiance !...

Il la secoua rudement, quitte à passer pour un butor aux yeux des promeneurs qui auraient pu les apercevoir.

- Vol de documents intéressant la Défense nationale, reprit-il. Intelligence avec une puissance étrangère, ça va chercher loin...

Les larmes de Fabienne avaient tracé des stries dans la couche de fard. L'adolescente n'offrait plus qu'un minois désespéré, lamentable. A l'aide d'un minuscule mouchoir, elle tentait d'étancher ses pleurs et se tamponnait convulsivement les paupières, les narines : des reniflements saccadés entrecoupaient l'opération et dégénérèrent bientôt en nouvelle crise de larmes.

Coplan ne la regardait plus. Quand il estima que la phase aiguë était dépassée, il poursuivit durement :

- Votre salut réside dans votre sincérité, ma petite. Sans rien vous promettre, je vous signale qu'une preuve de bonne volonté de votre part comptera dans l'appréciation des juges.

Elle le dévisagea d'un air abattu.

- Vous... vous allez m'arrêter ?

Il corrigea, glacial :

- Vous êtes arrêtée... Et je vais d'ailleurs vous flanquer d'autres inculpations sur le dos si vous ne vous dépêchez pas de me répondre. A qui avez-vous remis les dossiers ?

Elle aspira trois fois coup sur coup, puis exhala un énorme soupir. Les paupières baissées, le dos rond et plus frêle encore, elle ne songea plus qu'à se défendre, à minimiser la portée de son acte.

- ... A Marc Duquesne, avoua-t-elle.

Le jeune journaliste, en dépit de son allure de pion distingué, trempait bien dans l'affaire jusqu'au cou... Il avait reçu des instructions d'Autriche, il était l'instigateur du vol.

Francis entraîna Fabienne dans l'allée, espérant que quelques pas l'apaiseraient, l'inclineraient à se libérer la conscience.

- Sous quel prétexte vous a-t-il suggéré ce vol ?

Un éclair de fierté transfigura les traits tirés de la jeune fille.

- Pour des raisons purement humanitaires, dit-elle d'une voix raffermie. Papa s'apprêtait à partir en Amérique, à dévoiler là-bas des choses qui, si elles sont mises en pratique peuvent coûter la vie de millions d'hommes.

Ce n'était pas elle qui parlait, elle ne répétait que les paroles de Duquesne. Ce jeune intellectuel beau parleur devait l'avoir fascinée par une dialectique adroite, et d'ailleurs non dénuée de logique.

- Et vous avez jugé que le danger serait moins grand si deux nations du monde étaient informées plutôt qu'une ? dit Francis sur un ton neutre.

Parbleu! Cette thèse se défendait, moralement. Bien des savants et des hommes politiques s'y étaient ralliés. La supériorité trop écrasante d'un pays peut l'inciter à utiliser sa puissance, tandis qu'un équilibre des forces peut maintenir la paix. Cette gamine n'avait pas agi autrement que quelques personnalités célèbres du monde scientifique international.

Cette marque de compréhension enflamma la jeune fille.

- Oui, une découverte n'appartient pas à un seul homme, ni même à un seul pays. C'est un apport au patrimoine universel, une contribution au progrès de l'Humanité tout entière ! C'est un crime, que d'en faire don à une nation de préférence à une autre...

Coplan avait presque envie de sourire. Cette gosse, et c'était de son âge, marchait à fond dans les grandes idées, les nobles causes... Ça lui passerait. Si elle s'était doutée que son gamin de père n'y avait même jamais pensé, et que son seul but était de faire un peu la bringue sur un autre continent...

- Ne continuez pas, vous allez me faire pleurer, grimaça Francis avec un cynisme inattendu. Maintenant, assez de philosophie : mettons les choses au point. En fauchant les notes de votre père, vous jouiez le rôle de Bécassine au lieu de celui de Mata Hari, car votre ami Duquesne s'est bien gardé de vous dire qu'au même moment on tentait d'expédier votre papa de l'autre côté du rideau de fer. Ma visite vous a troublée, car elle vous apprenait trop tard qu'on lui en voulait personnellement. Alors vous êtes retournée chez Duquesne, qui a joué l'innocent et qui, pour se justifier à vos yeux, a pondu illico l'article qui m'est tombé dans les mains. Comprenez-vous maintenant ?

Fabienne eut un sursaut.

- Quoi ? Vous prétendez que Marc...

Coplan tourna vers elle un visage plein d'amertume.

- Désolé de piétiner vos illusions. Mais c'est encore plus grave que vous ne le supposez... Rentrez chez vous, pleurez pendant une semaine et inscrivez-vous dans un club de tennis.

Médusée, l'adolescente fixa sur lui un regard hésitant. Les yeux encore rouges, la figure chiffonnée, elle ouvrit une bouche ronde :

- Que... Comment ?

- Oui, j'ai dit : rentrez chez vous... Ne vous occupez plus jamais de politique.

Il fit demi-tour et lui lança d'un ton détaché :

- Quand on est jolie comme vous l'êtes...

A quoi bon la tancer davantage ? Il avait un autre compte à régler, et très vite. Plus tard, il reviendrait et il offrirait à Fabienne une glace au boulevard Saint-Michel. Peut-être alors lui dirait-il que, par sa faute, ils avaient failli se faire déchiqueter, son père et lui, par une rafale de mitraillette.

Il redescendit l'allée d'un bon pas, sans se retourner. Sa montre marquait midi et demi.

A deux heures moins cinq, il arpentait le trottoir en face du journal Paris-Matin, se demandant combien de kilomètres il devrait s'appuyer avant qu'apparaisse Duquesne. Les journalistes ne brillent pas par leur régularité, surtout quand ils ont des occupations accessoires plutôt... absorbantes.

Sa patience ne fut pas mise à trop rude épreuve, car l'ami de Fabienne arriva vingt-cinq minutes plus tard. Quand Duquesne reconnut son visiteur de la veille, il haussa ses sourcils derrière ses lunettes.

Coplan alla vers lui avec un sourire teinté de cordialité, la main tendue.

- Bonjour, mon cher... Non, ma présence n'est pas due au hasard. Mais je me suis souvenu d'un point capital qui pourrait expliquer la disparition de Muller...

Duquesne serra mollement la main de Francis qui s'aperçut que le journaliste transpirait.

- Euh... Vous me prenez un peu au dépourvu. Un travail très important, là-haut m'oblige à...

Des gens passaient à proximité, un gardien de la paix se promenait à cinquante mètres. Coplan ne voulait pas faire d'esclandre.

- Je vous accompagne, coupa-t-il d'un ton sans réplique.

Duquesne tergiversa une seconde, cherchant une meilleure solution. Visiblement, il ne souhaitait pas que l'entretien se déroulât dans son bureau.

- La rédaction se prête mal à une conversation confidentielle, émit-il. Et je ne vois pas où nous pourrions aller, j'ai si peu de temps.

- Peu importe, dit Coplan. Prenons un taxi, nous ferons un tour jusqu'aux rives de la Seine ; c'est plus qu'il n'en faut pour ce que j'ai à vous dire.

Duquesne, acceptant de mauvaise grâce, se laissa emmener jusqu'au plus proche stationnement, au boulevard des Italiens. Dès que la voiture se fut mise en route, Coplan mit la main dans sa poche, et, avec une prestesse extraordinaire, enserra le poignet du journaliste dans un bracelet d'acier qui se referma avec un claquement sec.

Le jeune homme eut un haut-le-corps, tandis que Coplan fixait à son propre poignet l'autre anneau des menottes.

- Précaution élémentaire, pour le cas où vous tenteriez une manœuvre désespérée, expliqua Francis, assez sec.

Puis, au chauffeur :

- A la Préfecture!

La figure du journaliste s'était décolorée. Il crispait les maxillaires comme s'il voulait se broyer les dents.

L'auto arrivait au carrefour de l'Opéra, quand Coplan ouvrit enfin la bouche, certain que les quelques secondes qui venaient de s'écouler avaient considérablement miné le moral de son prisonnier.

- Ou bien vous n'êtes pas curieux, ou bien vous êtes très intelligent. Je crois qu'il est superflu de vous faire un petit dessin ?

Duquesne se renferma dans un silence méprisant. Il savait que les jeux étaient faits, mais qu'il pouvait s'en sortir de deux manières. L'un de ses atouts était le manque de preuves : les dossiers étaient loin. Quant au reste...

- Vous avez bien fait de vous laisser coffrer sans histoires, dit Francis d'un air paterne. Ça vous a donné un petit choc de me revoir, hein ?

Le taxi dut stopper à un feu rouge, puis il reprit son élan vers le Palais-Royal. D'autres véhicules le dépassaient à droite et à gauche.

Duquesne, contracté, ne regardait même pas par la vitre. Ses yeux contemplaient la pointe de ses souliers. Sa main gauche reposait sur le coussin, retenue par le bracelet d'acier au contact froid.

- Vous commettez une erreur, murmura-t-il soudain d'une voix sourde. Une erreur qui vous coûtera cher.

Coplan s'écarta, pour mieux le dévisager.

- Franchement, je m'attendais à une formule plus originale. Vous qui séduisez les jeunes filles par votre esprit, vous auriez pu trouver mieux. Il est vrai que vous êtes moins malin avec les hommes...

Un coup de frein fit s'incliner les deux hommes en avant, puis l'accélération les rejeta en arrière. Coplan poursuivit :

- Ainsi, vous tablez à présent sur l'absence de preuves ? Vous avez tort. Une perquisition chez vous ne donnera rien, c'est entendu, mais ce n'est pas là-dessus que je compte pour vous coincer...

Il pêcha une cigarette dans sa poche, l'alluma à son briquet, tira une bouffée avec satisfaction.

- C'est pour meurtre. Un membre de la police a été tué à cause de vous. Je préfère vous envoyer à la guillotine que vous inculper de connivence avec l'étranger.

Le visage de Duquesne s'empourpra, devint écarlate. La gorge étranglée, il éructa :

- Ce n'est pas moi! Vous êtes un salaud !

Très calme, Coplan aspira une seconde bouffée alors que la voiture s'engageait sous une des arcades du Louvre. Le temps maussade ne parvenait pas à enlaidir le décor grandiose du jardin des Tuileries.

- Écoutez, mon petit, soyons logiques. Dès ma première visite, vous savez que je ne suis pas plus Jean Mercadier que le camérier du Pape. Fabienne vous a raconté que je suis venu chez elle, elle vous a fait de moi un portrait suffisant pour que vous me reconnaissiez, et vous ne vous y trompez pas. Loin de marcher dans les bobards que je vous raconte, vous comprenez que vous avez commis une gaffe en écrivant cet article. Seulement, je peux vous conduire à Muller et, dans ce sens, je vous suis utile. Par Fabienne, vous savez qu'une convocation de l'Ambassade des U. S. A. est arrivée chez Muller. Tôt ou tard, lui et moi devrons nous y rendre. Vous possédez mon signalement et le sien : il ne vous reste qu'à poster des tueurs dans une voiture, aux Champs-Élysées. Perdus dans la circulation, ils ne sont pas repérables et ils nous suivent jusqu'à Montmorency, où ils nous arrosent à la mitraillette... tuant le malheureux flic qui était au volant.

Duquesne avait pâli en quelques secondes. La reconstitution que venait d'opérer son interlocuteur ne lui laissait plus qu'une faible marge d'espoir. Enragée, la police n'aurait de cesse d'avoir retrouvé la voiture des agresseurs, dont Coplan pouvait sans doute fournir une description suffisante. Et lorsqu'ils seraient arrêtés, les types vendraient la mèche.

- Évidemment, ajouta Francis, quand vous avez su que les dossiers volés n'étaient d'aucune utilité, que le kidnapping de Zell-am-See avait échoué, il ne vous restait plus qu'à empêcher coûte que coûte Muller d'arriver aux États-Unis. C'était dans la ligne normale des choses...

Le taxi dépassa le Pont-Neuf, où des touristes prenaient des photos de la statue équestre.

C'est alors que Duquesne se mit à songer à son deuxième atout. Il tourna la tête vers la fenêtre, et ne put s'empêcher d'admirer la

Cité bien que son esprit fût en pleine ébullition. Son regard embrassa la façade noire de la Conciergerie, s'y attarda plusieurs secondes. De sa main libre, il se pinça le nez.

Lisant une fois de plus dans sa pensée, Coplan déclara :

- Les prisons modernes sont aussi sinistres que celle-là, vous verrez. Mais vous n'y resterez pas trop longtemps...

- Vous bluffez, dit soudain Duquesne. Primo, je suis extrêmement étonné par tout ce que vous me dites, et vraiment désolé que vous ayez subi une attaque nocturne. Secundo, vous aurez du mal à faire croire que j'aspirais à supprimer mon futur beau-père. Nous ne sommes plus à l'époque du Cid, mon cher.

Un sourire sans contrainte illumina les traits de Francis.

- Bravo! fit-il. Vous récupérez vite. Je vous préfère ainsi. Utilisez vos brillantes qualités...

- Vous permettez que je fume ?

- Comment donc ! Une Gitane ?

- Non, merci. Je suis habitué aux américaines...

Duquesne plongea la main dans la poche latérale de son veston, dut s'y reprendre à deux fois pour saisir du bout des doigts une cigarette. Pendant qu'il s'escrimait, Coplan sortit son briquet, fit jouer la molette : une petite flamme jaillit.

Le journaliste inséra la cigarette entre ses lèvres, décocha un regard où perçait une lueur de moquerie :

- La dernière du condamné, plaisanta-t-il.

Le taxi vira sur la droite, emprunta le pont au Change, vers le Palais et la Préfecture. Par la vitre, Coplan vit qu'ils arrivaient à destination.

Duquesne inspira largement, souffla la fumée vers le plafond. Puis il y eut un curieux bruit de verre brisé, broyé. Coplan fixa le jeune homme, sourcils froncés. L'autre arborait un mince sourire. Brusquement agité d'une secousse qui le tordit, il plongea la tête en avant vers le strapontin, se recroquevilla sur lui-même, puis demeura immobile.

Coplan n'eut pas besoin de le redresser pour savoir que Duquesne venait de se suicider.

La voiture passa sous une voûte et pénétra dans la cour.

CHAPITRE IX

Le Havre... Les gros câbles qui retenaient le paquebot Liberté contre le quai furent détachés un à un ; les amarres se tendirent, devinrent rigides comme des barres d'acier. L'énorme vaisseau se déplaça imperceptiblement, un intervalle de trois à quatre mètres se creusa entre lui et les gens qui assistaient au départ du transatlantique.

La sirène émit trois longs appels qui firent vibrer l'air, puis les remorqueurs se mirent de la partie en associant leurs petits coups de sifflet rageurs à la voix du géant.

Presque tous les passagers du paquebot, alignés le long des bastingages des nombreux ponts, assistaient à la manœuvre. Le temps était beau, ce qui promettait une agréable traversée.

Accoudés l'un près de l'autre. Muller et Coplan regardaient s'éloigner le quai, les hangars et le port. Ce spectacle, exceptionnel pour Muller, évocateur de souvenirs pour Francis, ne les incitait pas à parler. Tous deux savourèrent ces minutes rares qui marquent l'abandon d'un pays, d'un continent.

Le savant éprouvait une vertigineuse sensation de délivrance, après les trois semaines de claustration qui avaient suivi son retour d'Autriche. Sans y prendre garde, il n'arrêtait pas de regarder le ciel et la mer, comme s'il voulait se griser d'air, d'espace.

A côté de lui, Coplan se remémorait sa dernière rencontre avec Fabienne, dans les jardins du Luxembourg, et la mort dramatique du jeune Duquesne.

La police n'avait pas retrouvé la voiture, ni les agresseurs. Mais ces derniers n'étaient que des exécutants ; s'il n'avait pas détruit le réseau, Francis avait du moins marqué un point en annihilant la liaison Fabienne-Duquesne.

Soulagé d'un grand poids, il n'appréhendait plus les cinq jours de mer qui l'amèneraient à New York. Certes, sur la ville flottante qui constituait le Liberté, un attentat demeurait toujours possible, mais un adversaire éventuel devrait agir avec la plus grande

circonspection étant donné que nulle possibilité de fuite n'existerait avant l'atteinte de la côte américaine.

Les machines du paquebot entrèrent doucement en action, dotant le gigantesque vaisseau d'une vie propre, autonome, qui l'affranchissait des remorqueurs.

Le long de la coque, l'eau glissa plus vite. Au loin, les lignes s'estompaient : la silhouette squelettique des grues se fondit dans le panorama de la ville. Le souffle de la Manche gifla soudain les passagers, balayant tous les ponts de son humidité salée.

- Venez, dit Coplan. Allons défaire nos bagages... et prendre connaissance des lieux.

Il n'avait pas révélé au physicien le rôle joué par Fabienne. A quoi bon ? Muller en aurait conservé une méfiance qui aurait vicié ses sentiments à l'égard de sa fille.

Les deux hommes, se frayant un chemin entre les passagers qui arpentaient déjà le deck, pénétrèrent à l'intérieur du navire. Les vastes coursives, le bar, les salons, tout portait la marque d'un luxe raffiné, d'un confort ultra-moderne, Émerveillé, Muller se demandait comment son garde du corps parvenait à s'y retrouver dans l'architecture complexe de ce palace flottant.

Ils arrivèrent à leur cabine, dans le couloir F. Ils y étaient venus une première fois au moment de l'embarquement, sous la conduite d'un steward en gilet rouge et pantalon noir. Leurs malles étaient proprement alignées dans un des coins de la spacieuse cabine qu'éclairaient deux énormes hublots drapés de rideaux.

Sans mot dire, ils rangèrent leurs effets dans les placards et la commode, puis ils changèrent de costume. Une odeur très spéciale, mélange d'encaustique, de peinture et d'air marin, leur rappelait avec insistance qu'ils n'étaient pas dans un bel hôtel terrestre, mais dans une sorte de ville artificielle lancée sur l'Océan.

Muller savait que Coplan avait mis hors d'état de nuire l'individu dangereux qui avait monté l'attaque de Montmorency, et son optimisme naturel avait repris le dessus. Toute angoisse l'avait quitté, maintenant qu'il était en route pour l'Amérique et que la vie du bord promettait d'être pleine d'agréments. Au passage, il avait vu un écriteau qui détaillait les ressources offertes aux passagers, ainsi

qu'un programme de festivités tellement nourri que la traversée risquait de paraître trop courte.

Coplan suspendit ses cravates à un cintre, déposa sa cigarette allumée sur le bord d'un cendrier puis, les poings aux hanches, il dit à brûle-pourpoint :

- Je ne m'explique pas encore qu'on ait mis autant d'acharnement à vous pourchasser... Quel rapport y a-t-il entre un métal léger tel que le lithium et une bombe à fusion ?

Penché au-dessus d'une valise ouverte, Muller releva la tête avec ennui. Cette question le replongeait tout d'un coup dans un domaine qui, pour l'instant, était le cadet de ses soucis.

Il interrompit néanmoins sa besogne, estimant que son protecteur avait au moins le droit de savoir pourquoi tous deux avaient failli être victimes d'entreprises criminelles.

- Ce n'est pas compliqué, commença-t-il. Pourriez-vous enflammer un morceau de charbon avec une allumette ?

La réponse était si évidente qu'elle ne valait pas d'être donnée.

- Eh bien, vous ne pourriez pas davantage déclencher l'explosion nucléaire de l'hydrogène avec de l'uranium. Pourquoi ? Parce que la désintégration de l'uranium est trop rapide pour amorcer celle d'une masse d'hydrogène ou de ses isotopes. L'allumette s'éteint avant que le charbon ait atteint sa température de combustion. C'est ici qu'intervient le lithium. Il joue le rôle du papier et du bois qui servent à enflammer le charbon, en ce sens qu'il prolonge la durée de combustion de l'allumette. Grâce à lui, on peut construire une bombe H d'une puissance de centaines de mégatonnes.

Coplan médita quelques secondes. Il voyait fort bien comment Muller, avec ses formules, avait réussi non seulement à « améliorer » la construction d'un engin terrifiant, mais aussi à diminuer considérablement ses propres chances d'atteindre l'âge de la retraite !...

- Je vois dit-il. Et c'est vous qui avez découvert les réconfortantes propriétés incendiaires de ce métal ?

Muller eut une mimique visant à exprimer que c'était une pure coïncidence, un hasard.

- Des tas de confrères se cassaient la tête sur ce problème. Ils examinaient le comportement de nombreux corps simples à très

haute température. Moi, en étudiant les caractéristiques du lithium et de ses hydrures, j'ai constaté un jour que sa vitesse de désintégration était aussi lente que son amorçage était rapide : c'était le matériau rêvé, en quelque sorte.

Il ne voyait pas la réalité ; sa vision des choses restait sur un plan purement théorique. Il aurait fait sauter toute la planète, à titre d'expérience, simplement pour se rendre compte si la chose était possible. C'était ahurissant, candide et incroyable. Coplan reprit sa cigarette à demi-consumée, la glissa au coin de ses lèvres.

- Des matériaux pareils, grogna-t-il, on ne regretterait pas d'en être privés ! Encore une ou deux découvertes comme celle-là, et on n'aura plus besoin de rien, pas même de cimetières.

Muller lui rétorqua :

- Mon cher, on peut assassiner les gens avec un fer à repasser. Nous ne sommes pas responsables des sottises des politiciens.

- Non, dit Coplan, mais vous leur procurez des jouets dangereux dont ils ne demandent qu'à se servir. Autant distribuer des carabines à des simples d'esprit...

Il entraîna son compagnon hors de la cabine, dans l'intention d'aller inaugurer le bar.

Les côtes de France disparaissaient à l'horizon, des mouettes planaient autour des mâts. La plupart des passagers trouvaient que la vie était belle.

La première journée du voyage permit à Muller de visiter les aménagements du vaisseau, de distinguer quelques vedettes de cinéma, du monde des affaires ou de la politique qui effectuaient la traversée. De nombreuses jolies femmes arboraient des toilettes sorties des plus grands couturiers de Paris.

Le savant, de charmante humeur, n'arrêtait pas de se retourner sur leur passage. Coplan, qui ne quittait pas son compagnon d'une semelle, s'ingéniait surtout à déceler si personne n'attachait un intérêt spécial à la présence du physicien sur le navire. Inséparables, les deux hommes erraient de concert sur les ponts-

promenades, dans les fumoirs ou devant les vitrines des boutiques installées à bord.

En dépit de l'atmosphère de vacances qui régnait partout, Francis ne relâchait pas sa vigilance. Responsable de la sécurité du savant jusqu'à Los Alamos, il entendait ne rien négliger pour l'y conduire sain et sauf.

Muller insista pour aller au thé-dansant.

Autant passer deux heures là qu'ailleurs, songea Coplan. Ils prirent place à une petite table, commandèrent des consommations et promenèrent le regard sur l'assemblée. Les dames étaient en surnombre, semblait-il. Un orchestre de premier ordre jouait avec distinction des airs bien rythmés ; des garçons tirés à quatre épingles assuraient un service impeccable. La réputation de la « *French Line* » ne risquait pas de perdre son éclat !...

Le savant trépignait. Ayant repéré une jolie brune qu'il avait hâte d'inviter, aux premières mesures de la danse suivante, il fila comme un projectile tandis que Coplan restait rivé sur sa chaise.

Les couples ne s'entassaient pas trop sur la piste. Ils pouvaient évoluer avec une certaine aisance et donner la mesure de leur talent.

Francis contemplait le spectacle d'un œil vague.

Il se sentait parfaitement détendu, en excellente condition physique et morale.

Muller revint, assez excité par ses ébats chorégraphiques. A peine assis, il but deux ou trois gorgées de son citron pressé, puis, sans reprendre haleine, il raconta :

- ...Une fille charmante. Vous l'avez vue ? Eh bien, figurez-vous qu'elle est cultivée, en plus. Vingt-huit ans... C'est la première fois qu'elle va en Amérique.

Coplan opina. Muller poursuivit :

- Elle voyage avec une amie... Vous pouvez la voir d'ici : cette blonde aux yeux pâles, avec une robe à fleurs en acétocellulose...

Les hommes de science ont une curieuse façon d'admirer les toilettes.

- Oui, dit Francis après examen. Où voulez-vous en venir ?

Le teint de Muller s'échauffa encore un peu.

- Ben... J'avais pensé que... si nous les invitions à notre table, nous serions moins... Enfin, vous voyez ce que je veux dire...

- Admirablement.

- Vous croyez que quelque chose s'oppose à ?... Ça ne vous ennuierait pas ?

- Pas le moins du monde.

Muller respira plus à l'aise. Avec Coplan, il ne savait jamais très bien à quoi s'en tenir. Or ce dernier estimait tout bonnement qu'il valait mieux canaliser les élans du physicien plutôt que de les interdire. Et si Muller s'amourachait d'une jeune femme, la surveillance s'en trouverait facilitée, ou du moins, limitée.

A la fin de la danse suivante, le savant ne revint pas immédiatement à sa table. Il alla bavarder avec les deux aimables personnes qui, après un refus que démentaient leurs sourires, et avec une confusion de pure forme, finirent par capituler.

Juliette Moreau et son amie Geneviève appartenaient à ce genre de femmes qu'on espère toujours rencontrer quand on sort seul. Pareillement élégantes, elles étaient très dissemblables dans leur personnalité.

La première, une brune au corps nerveux et potelé, était aussi vive dans ses réparties que prompte à sourire ; elle prenait l'existence du bon côté et appréciait la camaraderie masculine.

L'autre, plus secrète, préférait se cantonner dans une réserve qui n'était froide qu'en apparence. Son buste flexible, sa taille souple et ses longues jambes s'assortissaient bien à l'expression un peu énigmatique du visage. Les yeux clairs et la bouche assez mince devaient perpétuellement intriguer les hommes.

Coplan se félicita in petto de l'initiative de Muller. Après tout, ce voyage serait peut-être moins fastidieux qu'il ne l'avait craint.

La glace fut rapidement rompue. Lorsque le thé-dansant se termina, les deux hommes se séparèrent à regret de leurs compagnes, non sans leur avoir fixé un rendez-vous après le dîner.

Un sujet de conversation tout neuf, qu'ils n'épuisèrent pas au cours des heures suivantes, resserra encore les rapports amicaux qui s'étaient établis entre le savant et son garde du corps.

Le soir, vers neuf heures et demie, ils retrouvèrent les jeunes femmes sur le pont-promenade et, quasi automatiquement, deux

couples se formèrent. De commun accord, ils décidèrent de marcher un peu. Muller et Juliette Moreau passèrent devant, laissant Francis et Geneviève à quelques pas d'intervalle.

Coplan déplorait d'avoir toujours son automatique dans la poche intérieure de son veston. Le poids de l'arme déformait ses vêtements et lui rappelait, d'une façon plutôt inopportune, qu'il était en service commandé.

Familièrement, il avait passé le bras sous celui de Geneviève, et ce contact le reporta soudain à son entrevue avec Fabienne.

- Vous allez à New York pour affaires ? questionna la séduisante jeune femme.

- Oui, affirma-t-il en regardant la houle.

Les lampes qui éclairaient le pont rendaient par contraste le ciel tout noir. A l'abri du vent, la température était douce comme celle d'un matin d'été.

- Vous y séjournerez longtemps ? insista-t-elle.

- Non. Vingt-quatre heures au plus. C'est à l'intérieur du pays que je vais entamer des pourparlers.

Il ne parvenait pas à se mettre dans l'ambiance. Pourtant, Geneviève semblait lui témoigner autre chose qu'un intérêt poli. Et, de son côté, il la trouvait intéressante. Mais il n'était pas en train. Il n'avait nulle envie d'entamer un duel oratoire qui, bien conduit, devait inévitablement se clore par un long baiser dans un recoin sombre.

Or, loin de décevoir Geneviève, sa réticence à peine dissimulée ne faisait qu'augmenter le désir qu'elle avait de l'aguicher. Elle s'appuya davantage contre lui, prétextant une frilosité passagère.

Une vingtaine de mètres en avant, Muller et Juliette semblaient s'amuser comme de jeunes collégiens en plein flirt de vacances.. Le physicien, très en verve, racontait des tas de choses avec de larges gestes du bras gauche.

Bien des gens déambulaient sur le pont. Certains échangeaient même des saluts, prononçaient quelques mots ou se joignaient à un groupe. Des bribes de conversation saisies en passant indiquaient tantôt des Anglais, tantôt des Français, des Espagnols ou des Allemands.

Non, décidément, ce soir Coplan n'était pas d'humeur à entreprendre une offensive amoureuse... Il fut reconnaissant à sa compagne de respecter son silence, de ne pas l'interpréter comme une marque d'indifférence. Conscient de son peu d'entrain, il corrigea ce que son attitude pouvait avoir de désobligeant en passant son bras autour des épaules de la jeune femme, dans un geste à la fois amical et confiant.

- Je suis ravi d'être avec vous en ce moment, murmura-t-il. Votre présence silencieuse m'est d'un grand secours.

Elle leva ses yeux clairs vers ceux de Coplan.

- Vous avez des ennuis ?

- Disons... des soucis. Rien de grave, au fond.

Le timbre chaud de sa voix la toucha comme une caresse.

- C'est curieux, émit-elle d'un air rêveur. Vous donnez l'impression d'être un homme que les obstacles n'effraient pas. Je doute qu'une chose sans importance puisse vous créer des soucis.

Il fut légèrement étonné de la pertinence de cette remarque. Elle ne manquait pas de psychologie, cette fille. Quel âge pouvait-elle avoir ?

Il l'entraîna vers le bastingage, évalua la vitesse du navire d'après le déferlement de l'eau le long de la coque, puis repartit du même pas tranquille en disant :

- Ce n'est jamais la réalité qui m'influence... Lorsque je suis dans cet état d'esprit, c'est toujours un événement futur qui s'annonce à moi de cette manière. Et j'ai appris à tenir compte de ces messages...

- Vous croyez aux pressentiments ?

- Non, mais j'agis comme si j'y croyais.

Et, brusquement, une sensation d'angoisse l'empoigna. Où était passé Muller ? Depuis quelques minutes, le savant était sorti de son champ de vision.

- Accélérons, dit-il. Nos amis ont disparu...

Geneviève fut surprise et un peu offusquée pat la hâte avec laquelle il l'emmenait.

- Is ne se perdront pas, que je sache ! protesta-t-elle. Nous pouvons bien nous passer d'eux. Mais Coplan poursuivait sa marche

rapide. Bien que son appréhension lui semblât ridicule, rien ne l'aurait retenu de filer à la recherche de Muller.

A une allure qui contraignait presque la jeune femme à courir, ils arrivèrent à l'extrémité du deck tribord et virèrent à angle droit. Ne voyant ni le physicien ni Juliette, Francis comprit qu'ils n'étaient plus sur le pont. En un temps aussi bref, ils n'avaient pu prendre une telle avance.

- Mais pourquoi courez-vous ainsi ? interrogea la jeune femme, intriguée par cet incroyable changement d'attitude.

- Je vais vous confier un secret, dit Francis en la faisant pénétrer dans une coursive. N'en dites rien à personne, et surtout pas à votre amie : mon ami est épileptique, une crise peut le surprendre d'un moment à l'autre.

Ils descendirent un large escalier qui menait au fumoir. Des haut-parleurs distribuaient une musique très douce aux quelques personnes qui lisaient ou qui écrivaient leur courrier. Muller n'était pas là.

Du fumoir, ils partirent au bar, traversèrent des salons, entrèrent au dancing. En vain.

Francis sentait s'accroître son énervement. Muller avait probablement voulu se soustraire à la surveillance de son mentor pour faire à sa jeune amie une cour un peu plus pressante.

Effarée, Geneviève ne disait mot. Ils montèrent au pont des canots, refuge classique des amoureux. Bien des couples s'étaient placés à l'abri des embarcations, dans une ombre relative qui ne les dissimulait pas complètement. Les dimensions énormes du vaisseau rendaient les recherches pénibles. Au sur-plus, il aurait fallu trois cents hommes pour visiter le navire de haut en bas, et les démarches de Coplan se révélaient illusoires.

Une idée lui vint à l'esprit.

- Rejoignons votre cabine ou la mienne. Peut-être se sont-ils cachés là...

Ils se dépêchèrent vers la cabine de Muller, dont Francis avait la clé. Il ouvrit, alluma. Personne.

Geneviève était entrée derrière lui, machinalement.

- Quel est le numéro de cabine de votre amie ? demanda-t-il.

En parlant, il avait décroché le téléphone ; il répéta au standardiste le numéro que lui donna Geneviève, puis attendit.
Il perçut un déclic, puis un second.
- Personne ne répond, articula le standardiste.

CHAPITRE X

Coplan fixa Geneviève sans la voir, puis, s'avisant qu'elle était devant lui et qu'elle l'examinait curieusement, il maugréa :
- J'espère que mes craintes ne sont pas fondées, mais la présence de Juliette aux côtés de mon ami l'expose, elle aussi, à un danger.
Geneviève se laissa tomber dans un fauteuil, les bras pendants, encore essoufflée.
- Ce serait vraiment un hasard extraordinaire s'il attrapait une crise au moment où vous n'êtes pas auprès de lui...
- Ce sont toujours ces hasards-là qui se produisent... Soyez gentille : attendez-moi ici. S'il revenait en mon absence, empêchez-le de repartir. Je reviendrai le plus vite possible.
Sans autre explication, il quitta la cabine pour mettre une idée à exécution. Ayant débouché sur le pont, il chercha des yeux une inscription indiquant la route à suivre pour se rendre à la télégraphie sans fil. Il dut parcourir une cinquantaine de mètres avant de trouver un écriteau.
Cinq minutes lui furent nécessaires pour arriver au poste, à la partie supérieure du navire, non loin de la grosse cheminée d'avant.
Un opérateur préposé à la réception s'informa de ses désirs.
- Je voudrais que vous lanciez un appel sur les haut-parleurs du bord, dit Coplan. Voudriez-vous prier Mr Henri Muller de monter ici de toute urgence.
Une telle requête n'avait rien d'insolite, sur un paquebot des dimensions du Liberté, où l'on risque de perdre des heures en essayant de joindre quelqu'un. Où qu'il fût, Muller entendrait l'appel, à moins que son corps ne flottât déjà entre deux eaux, à quelques milles derrière le vaisseau.

L'opérateur alla s'asseoir devant une table métallique, poussa deux manettes et saisit le micro. D'une voix distincte, il diffusa le message demandé. Partout, dans les coursives, dans les cabines, sur les ponts, dans les fumoirs, les bars et les restaurants des trois classes, les haut-parleurs résonnèrent. Partout, membres du personnel ou passagers redressèrent la tête un instant, puis reprirent le fil de leur occupation interrompue.

Coplan s'affala dans un des clubs du salon d'attente, alluma une cigarette. Geneviève aussi, devait avoir entendu. Si Muller était revenu entre-temps, elle aurait bien l'idée de passer un coup de fil à la station de T. S. F.

Coplan était exaspéré. Il suspectait le physicien de lui avoir joué un tour, de s'être amusé à le semer, exprès. Mais il aurait voulu en avoir la certitude.

Il se jura que ça ne se produirait plus, même s'il devait coucher dans le lit où Muller présenterait ses hommages à sa nouvelle conquête. Son index tapota plusieurs fois le bout de sa cigarette, bien que la cendre fût beaucoup trop courte pour tomber. Devant lui, une horloge égrenait les secondes.

Si Muller était réellement tombé dans un traquenard, ça ferait du joli !

Il y avait déjà dix minutes que le message avait été lancé. « Encore quatre, s'accorda Francis, puis je m'en vais...»

Pour aller où ? Faire quoi ?

D'un geste résolu, il écrasa le bout de sa cigarette dans un cendrier et se leva. Si Juliette Moreau avait été supprimée en même temps que Muller, ce serait le bouquet...

Saluant l'opérateur d'un signe de la main, il marcha vers la porte qui donnait sur le pont et l'ouvrit. Une bouffée de vent le bouscula ; il dut se pencher en arrière pour résister à la pression que la brise faisait peser sur ses omoplates.

Coplan traversa le pont désert et gagna l'un des escaliers descendants. Alors qu'il posait la main sur la rampe, il vit au bas un couple qui s'apprêtait à monter. Muller et son amie escaladaient les marches en devisant ; ils se rendaient, tout à leur aise, à la station de radio!

A la fois soulagé et furibond, Francis descendit à leur rencontre.

- Surtout ne vous pressez pas! dit-il, sarcastique, quand il fut à deux mètres d'eux.

- Évidemment, ça ne pouvait être que vous! rétorqua Muller avec aigreur. C'était bien la peine de nous déranger !

La présence de Juliette empêcha Coplan de répliquer comme il en avait envie. Il improvisa une explication :

- Geneviève et moi avions l'intention de terminer la soirée au bal, avec vous, et nous n'avons pu vous retrouver...

En parlant, il continuait à descendre et les forçait à rebrousser chemin. Ils furent bientôt sur le pont des embarcations et longèrent la cheminée.

Muller ne décolérait pas. Le message diffusé l'avait surpris à un moment pathétique, alors que sa main s'était égarée dans le corsage de Juliette, sur un banc de la, plage arrière. Il n'était pas près de pardonner à son garde du corps d'avoir coupé court, par un stratagème aussi vil, à ses entreprises.

- Ce que vous pouvez être collant ! jeta-t-il à Francis. Vous ne pouviez pas aller à ce bal sans nous ?

Il y eut un bruit de soie déchirée. Quelque chose passa entre Coplan et le physicien, alla se planter dans la coque d'un canot. Juliette poussa un cri et ouvrit des yeux exorbités. Le savant sauta en arrière comme s'il était piqué par un insecte venimeux. Francis fit un pas en avant, le regard centré sur le manche d'un stylet qui vibrait encore, puis il se retourna tout d'une pièce et se mit à courir.

L'assaillant ne pouvait être loin. On ne lance pas un fin poignard à plus de six ou sept mètres... En trois bonds, Coplan contourna la cheminée, fonça vers l'escalier bâbord, ne vit personne. Il revint sur ses pas, scruta l'ombre projetée par les radeaux et les canots. Rien.

Le souffle court, il rejoignit le couple qui n'avait pas bougé d'une ligne. Muller avança la main vers le stylet fiché dans le bois, et dont la lame émettait un reflet bleuâtre.

- Bas les pattes! grogna Coplan.

Bousculant le savant, il extirpa un mouchoir de sa poche, en enveloppa sa main droite et détacha l'arme en la prenant par le milieu. Enfoncée d'au moins deux centimètres, elle avait dû être lancée avec une force peu ordinaire.

- Je collectionne ce genre de souvenirs, bougonna Francis en empochant le stylet. Une chance que le type n'ait pas osé se servir d'un pistolet, nous y passions tous les trois !...

Juliette Moreau était blême. Muller, subitement dégrisé, se sentait envahi par un tremblement incoercible. Dix secondes auparavant, il s'estimait à l'abri de tout danger et considérait l'éventualité d'une attaque comme une parfaite ineptie.

- Vous voyez, reprit Francis. Il est préférable que vous ne vous baladiez pas sans moi. Si je n'avais pas été près de vous, je parie qu'on vous aurait enfoncé ce couteau jusqu'à la garde.

- Que... qu'allez-vous faire ? bégaya Muller.

- Vous reconduire à notre cabine.

Coplan entraîna le couple sur le pont inférieur, le fit pénétrer dans la première coursive venue, puis se mit en devoir de retrouver le couloir F.

- Nous devons porter plainte chez le capitaine, décida Juliette Moreau alors qu'ils approchaient de la cabine. S'il y a un fou à bord, il doit être repéré avant qu'il ne fasse des victimes.

- Nous allons d'abord boire quelque chose pour nous remettre, dit Coplan. Ensuite, nous aviserons...

Il ouvrit la porte de la cabine et s'effaça pour faire entrer Muller et sa compagne. Juliette franchit l'encadrement, avança d'un pas et recula soudain, marchant sur les pieds du physicien. Par réflexe, ce dernier la saisit aux épaules pour la retenir, mais le mouvement de la jeune femme était si accentué qu'il fut lui-même projeté contre Coplan. Brusquement, les jambes de Juliette plièrent sous elle ; si elle n'avait été retenue par Muller, elle se serait effondrée sur place.

- Mais... qu'est-ce que... balbutia Muller en poussant la jeune femme vers l'intérieur.

Aussitôt qu'il eut mis le pied dans la cabine, il comprit. Il fut tellement abasourdi qu'il lâcha son amie, qui s'affala sur le tapis. Coplan, interdit, pencha le buste et parcourut la cabine des yeux.

Geneviève, renversée sur une des couchettes, avait un teint de cire et les paupières closes. Bras et jambes écartés, les cheveux en désordre, elle reposait sur le dos comme une poupée de salon. Sa jupe relevée dévoilait ses longues jambes et le bas d'un jupon de nylon rose à volants. Autour d'elle, tout était sens dessus-dessous ;

les tiroirs avaient été vidés par terre, le placard était ouvert, la commode fracturée.

Coplan referma la porte derrière lui, se précipita vers Geneviève, épia les battements de son cœur en collant l'oreille contre sa poitrine. Il n'avait remarqué aucune trace de blessure, pas d'écoulement de sang.

Geneviève n'était qu'évanouie. Selon toute vraisemblance, elle avait été assommée à l'aide d'une matraque de caoutchouc.

Il alla vers le lavabo, mouilla une serviette et revint près d'elle pour la ranimer. Muet, le physicien restait cloué sur place, complètement désemparé.

- Qu'est-ce que vous attendez pour soigner Juliette ? lui dit Coplan, très sec, sans même le regarder.

Muller se passa une main sur la figure, contempla le corps mollement étendu sur le tapis comme s'il trouvait indécent qu'on se couche par terre. Trois plis se creusèrent dans son front, puis il réalisa qu'il devait bouger, faire quelque chose.

Ses nerfs le lâchèrent : il se prit la tête à deux mains et hurla :

- J'en ai assez ! Assez !

On n'aurait pu dire s'il allait éclater en sanglots ou se mettre à trépigner, mais une gifle magistrale rejeta sa tête en arrière avant qu'il ait eu le temps de respirer.

- Bouclez-la, gronda Francis, l’œil mauvais. Un peu de tenue... N'aggravez pas encore la situation, ou moi je vous expédie dans les fleurs..

Muller se calma aussi vite qu'il s'était affolé. Son expression hagarde s'estompa, ses narines se dilatèrent. Un peu de sang remonta à ses joues.

Sans mot dire, il se pencha sur Juliette, toujours inconsciente. Alors une peur puérile le tenailla, l'enfiévra. Il prit la jeune femme par les épaules, la redressa, l'éventa du plat de la main, et se mit à parler d'une façon décousue.

Coplan s'affairait autour de Geneviève. De ce côté, il n'éprouvait aucune crainte ; dans quelques minutes, elle reviendrait à elle. Tout en prodiguant ses soins, il maudit pour la seconde fois la fâcheuse impulsion qu'il avait eue de faire appeler Muller par les haut-parleurs. Les autres avaient sauté sur l'occasion : ils avaient tout de suite saisi

le sens de ce message et avaient voulu faire d'une pierre deux coups, dérober les documents que le savant emportait aux U. S. A. et l'évincer définitivement. La présence de Geneviève dans la cabine les avait pris au dépourvu. Ils s'étaient contentés de l'assommer avant la perquisition.

Ils n'avaient pas songé que les notes de Muller pouvaient avoir été déposées dans le coffre-fort du commandant, une heure avant le départ. L'inutilité de leurs efforts finirait peut-être par les écœurer.

Au bout d'une dizaine de minutes, les deux jeunes femmes furent à peu près rétablies. Coplan servit quatre doubles scotches, question de réveiller les énergies et de rehausser le moral de chacun.

Juliette avait beau avoir un excellent caractère et beaucoup de sympathie pour Muller, son premier mouvement fut d'exiger d'aller séance tenante chez le capitaine pour l'informer de ce qui se passait à bord.

Francis attendit qu'elle eût donné libre cours à son indignation, puis il questionna Geneviève qui, plus calme, fixait sur lui un regard pensif, inquisiteur.

- Avez-vous eu le temps de voir votre agresseur ?

Elle secoua ses boucles blondes, croisa les jambes et expliqua :

- Je l'ai à peine entrevu... Je n'avais strictement rien entendu. C'est par hasard que je l'ai aperçu en détournant la tête au moment où il brandissait une matraque au-dessus de moi. Je me demande comment il a pu entrer sans faire le moindre bruit. J'ai cru que mon front éclatait... C'est tout ce dont je me souviens...

Coplan distribua des cigarettes, repoussa du pied des objets qui jonchaient le sol et vint s'asseoir sur l'accoudoir du club occupé par Geneviève.

- Vous devez pourtant savoir s'il était grand ou petit, gros ou maigre ; vous n'avez pas conservé la moindre image, si vague soit-elle ?

Juliette intervint :

- Mais à quoi rime cet interrogatoire ? On a cambriolé votre cabine : informez-en le commissaire de bord et confiez-lui le soin de faire l'enquête.

Coplan se gratta derrière l'oreille. Qu'il le voulût ou non, les deux femmes ne manqueraient pas de trouver suspect que Muller ou lui s'abstienne d'aviser les autorités. Au reste, elles étaient parfaitement en droit de porter plainte contre inconnu pour coups et blessures.

Muller se taisait, indécis, ne sachant quelle attitude adopter. La vérité lui venait sur le bout des lèvres mais il n'osait prendre l'initiative de révéler le fond des choses à ces deux compatriotes. D'autre part, il était tourmenté par la responsabilité involontaire qu'il avait assumée en les invitant l'après-midi.

Le regard qu'il adressa à Coplan équivalait à un appel au secours.

Francis versa une seconde rasade de whisky dans tous les verres et s'en envoya une lampée dans le fond de la gorge.

- Ne nous faisons pas d'illusions, déclara-t-il. Le seul résultat positif, si nous déposions une plainte en règle, c'est que nous serions empoisonnés jusqu'à New York, où la police américaine poursuivrait l'enquête. Or, nous ne pouvons fournir aucun renseignement précis ; nous ne possédons aucun signalement, aucun témoignage utile. Et si j'en juge par le rapide inventaire que je viens de faire, on ne nous a rien volé. C'est couru d'avance : aucune chance de mettre la main au collet de nos agresseurs.

- Et le stylet ? objecta Juliette. Il doit porter des empreintes... Elles désignent le coupable ! Et ce dernier est forcément sur le navire en ce moment...

Coplan le savait fichtre bien ! Mais son seul but était d'inciter les deux femmes à lâcher prise. Il secoua la tête.

- Il n'y en a pas, mentit-il froidement. Celui qui a lancé l'arme a pris la précaution d'enfiler des gants.

En prononçant la phrase, il réalisa qu'en fin de compte, et sans le vouloir, il venait sans doute d'énoncer une vérité : un stylet utilisé en arme de jet ne porte pas d'empreintes parce que le lanceur le tient par la pointe.

- Enfin ! C'est tout de même malheureux ! s'exclama Juliette. On essaie de vous assassiner, on casse la tête à une de vos invitées, on bouleverse votre cabine de fond en comble et vous ne jugez pas nécessaire de faire quelque chose !

Visiblement, Muller n'acceptait pas de gaieté de cœur de passer pour un imbécile aux yeux de son amie. En outre, il n'imaginait pas les mobiles qui guidaient Francis.

- Elle a raison, décréta-t-il. Si vous ne jugez pas indispensable d'intervenir, moi je vais le faire.

Il se leva, bien résolu à courir en droite ligne chez le commandant. Coplan posa sur lui un regard ironique et dit :

- Bonne idée. Ne perdez pas une seconde : demain tous les journaux de Paris porteront des manchettes comme ça, et l'article intéressera très fort les lecteurs du boulevard Montparnasse.

L'élan du physicien fut brisé net. Il n'avait pas du tout songé à la publicité plutôt compromettante qui résulterait de la divulgation des événements de la soirée. A New York, une nuée de photographes attendrait le navire, prendrait des dizaines de clichés des quatre victimes du drame du Liberté.

Goguenard, Coplan le fixait droit dans les yeux. Muller se rassit lourdement.

- Oui, convint-il, nous devons aussi penser à la réputation de ces demoiselles...

Ces dernières, qui n'avaient pas envisagé la chose sous cet angle, réfléchirent soudain aux conséquences lointaines de leur innocent flirt d'un soir.

- N'en parlons plus, dit Geneviève avec un étrange sourire. Vos scrupules vous honorent. Cela dit, je voudrais me retirer car j'ai une migraine atroce.

La question était enterrée. Coplan respira.

- Je m'en voudrai toute ma vie de vous avoir laissée seule ici, avoua-t-il en aidant son interlocutrice à se lever. J'espère que vous me donnerez l'occasion de réparer...

Elle n'avait pas l'air de lui vouer rancune. Elle déclara :

- Nous nous reverrons demain, au déjeuner. Je ne vous permettrai pas de me quitter d'une semelle.

Muller échangeait avec Juliette un regard malheureux. Il ne savait trop quelle contenance prendre, d'autant plus que son amie ne semblait pas avoir digéré ses émotions. Ils se serrèrent la main, puis Juliette se tourna vers Coplan tandis que Muller saluait Geneviève.

Celle-ci le dévisagea, puis elle dit d'une voix où perçait une pointe de malice :

- Ne seriez-vous pas Henri Muller, ce savant dont les journaux ont signalé la disparition, il y a trois semaines ?

Coplan plissa les yeux comme si un immeuble s'effondrait sur ses épaules. Bientôt tout le navire saurait qu'ils se rendaient à Los Alamos pour améliorer la bombe H !

Suffoqué, le physicien demeurait la bouche ouverte et oubliait de lâcher la main qu'il serrait.

- Attendez, articula Coplan. Vous n'allez pas vous coucher tout de suite. Puisque vous avez percé son incognito, il m'appartient de vous mettre en garde.

Le son de sa voix s'était modifié. Il ne s'exprimait plus comme un hôte, mais comme un représentant de l'autorité nationale. En même temps, il s'était interposé entre le groupe et la porte, pour empêcher les jeunes filles de sortir.

CHAPITRE XI

Juliette et Geneviève, immobiles, sentirent leur cœur se crisper. Elles prirent soudain conscience qu'involontairement elles venaient de franchir la frontière d'un autre monde, un monde souterrain hostile, dangereux. Et qu'elles ne pouvaient plus reculer.

Coplan dardait sur elles ses yeux aux reflets d'acier. Toute trace d'affabilité avait déserté ses traits.

— Oui, reconnut-il. Henri Muller est bien le savant auquel vous faites allusion. Sa présence sur le Liberté n'est pas ignorée des polices françaises et américaines, mais nous espérions qu'elle passerait inaperçue parmi les passagers. Les incidents de la soirée démontrent qu'il n'en est rien. J'ai des raisons sérieuses pour ne pas vouloir que l'affaire s'ébruite. Si vous répétiez à quiconque ce que vous avez vu ou entendu ce soir, vous seriez passibles de poursuites. Est-ce clair ?

Les deux passagères approuvèrent en silence.

Elles auraient donné gros pour être ailleurs, pour n'avoir jamais rencontré ces deux étranges cavaliers.

Geneviève se mordait la lèvre inférieure, regrettant l'imprudente remarque qu'elle avait formulée en prenant congé. Mais Coplan lui paraissait encore plus digne d'intérêt qu'auparavant. Qui était exactement cet homme ?

- Question judiciaire mise à part, je vous recommande la discrétion la plus absolue, pour votre sécurité personnelle. Aucune menace réelle ne pèsera sur vous tant que vous serez censées ne pas savoir qui nous sommes... et que nos relations auront l'air de ce qu'elles sont en réalité : purement amicales, et dénuées de complicité. D'accord ?

- D'accord, dit Geneviève avec conviction, appuyée par un signe de tête de Juliette.

Coplan fit un pas de côté pour leur laisser le passage libre. Son visage était devenu moins sévère.

- Je vous souhaite une bonne nuit quand même, ajouta-t-il avec indulgence.

Les deux jeunes femmes quittèrent la cabine.

Muller poussa un soupir à fendre l'âme. Il se faisait l'impression d'être un pestiféré, un malade contagieux qui semait le désordre sur son passage. La joie qu'il avait connue deux heures auparavant s'était complètement évaporée.

- Que ce cauchemar finisse vivement, gémit-il. Je ne serai plus jamais tranquille.

- Je vous avais prévenu, dit Coplan en ôtant sa veste et en la jetant sur le lit. Un boulot comme le vôtre n'est pas une sinécure... Les choses iront mieux quand nous serons aux États-Unis.

Il n'en croyait pas un mot. Elles risquaient d'empirer, au contraire, mais sa pitié pour Muller reprenait le dessus, malgré le tour que le savant lui avait joué.

On frappa à la porte.

Les deux hommes suspendirent leur geste, s'interrogèrent du regard. Une voix de femme leur parvint à travers le battant :

- C'est Geneviève...

- Ah! Entrez donc, dit Coplan en tournant la tête.

La porte s'ouvrit, son amie parut dans l'encadrement, aussitôt suivie de Juliette... et de deux inconnus qui leur appuyaient un automatique dans le dos.

Avant que Coplan ou Muller eussent esquissé le plus petit mouvement, l'un des arrivants articula d'une voix grasseyante teintée d'accent américain :

- Vous permettez ? Ne faites rien qui pourrait m'énerver l'index...

Il était en smoking, comme son compagnon. Ils n'avaient pas des têtes de gangsters. On les aurait pris pour de riches touristes bien nourris, débordants de banknotes et de whisky.

Les deux femmes étaient livides ; Muller, vissé dans son fauteuil, sentit une sueur froide lui couler dans le dos. Coplan décocha un vif coup d'œil à son veston, sur le lit. Son pistolet était dans la poche intérieure à deux mètres de lui.

Celui des deux intrus qui avait parlé ferma la porte à clé. Il glissa ostensiblement cette clé dans sa poche. Puis, en même temps que son acolyte, il manœuvra de manière à placer Geneviève et Juliette devant Coplan et Muller. En cas de nécessité, ils pouvaient tirer à travers elles pour atteindre les deux hommes. Un silencieux garnissait le canon des deux pistolets, des 6,35 plats.

- On ne gagne jamais à tous les coups, reprit l'inconnu avec une fausse commisération. La veine la plus insolente finit toujours par s'épuiser...

La situation n'était pas brillante. Un silence pesant régna.

- Déshabillez-vous ! ordonna celui qui semblait être le porte-parole de l'équipe.

Il s'était adressé en particulier aux deux femmes. Bien que celles-ci ne pussent le voir, elles devinaient qu'il leur parlait spécialement. Toutes deux regardèrent Coplan, qui leur faisait face. La figure de ce dernier était figée, impénétrable.

- Vite ! enjoignit le type avec une intonation sinistre. C'est votre seule chance d'en sortir vivantes.

Si elles n'avaient pas vidé deux verres d'alcool cinq minutes plus tôt, elles se seraient de nouveau évanouies. Un silence écrasant rendait la scène presque irréelle. Les six protagonistes étaient aussi raides que des figures de cire.

La nuque moite, Juliette se décida la première. De ses doigts tremblants, elle défit les boutons de son corsage, puis elle dégrafa la fermeture éclair sur sa hanche gauche. Ensuite elle empoigna sa jupe à deux mains pour faire passer sa robe par-dessus sa tête. Sa combinaison transparente, bleu ciel, révéla ses jambes bien faites et un porte-jarretelles étroit qui retenait des bas de nylon couleur chair à parements roux.

Les regards des quatre hommes convergèrent, d'une façon purement instinctive.

Les yeux de Coplan se relevèrent les premiers. Au-dessus de l'épaule de Juliette, ils fixèrent le type qui tenait la jeune femme en joue.

- Enlevez tout ! Et vous aussi... exigea encore celui qui dirigeait les opérations, en donnant du bout des doigts une secousse à Geneviève.

La mort dans l'âme, celle-ci entreprit d'enlever sa robe, tandis que Juliette se dépouillait de sa combinaison.

Coplan comprenait où les autres voulaient en venir. Ils voulaient déguiser leur crime, faire croire qu'une orgie s'était déroulée dans la cabine et que, pour finir, l'un des participants avait piqué une crise de folie homicide. Ils colleraient un de leurs pistolets dans la main d'un des cadavres, ou bien ils flanqueraient Muller par le hublot, avec l'arme... On ne découvrirait jamais ce qui s'était réellement passé. Seul, le Vieux s'en douterait. Peut-être.

Geneviève ôtait à son tour sa combinaison. Et le pire, c'est que les filles se dépêchaient, comme si leur salut résidait dans la rapidité de leur obéissance ! Personne au monde n'aurait été capable de regarder ailleurs quand elles apparurent entièrement nues. Le plus entraîné des tueurs n'aurait pu loger sans hésitation une balle dans cette admirable chair blanche. Une demi-seconde, les deux inconnus subirent le charme. Coplan n'en demandait pas davantage. Avec une soudaineté terrifiante, tandis que sa main droite enserrait le goulot de la bouteille de whisky, il poussa brutalement Geneviève dans les bras de l'homme en smoking et abattit son arme improvisée sur le crâne du type.

Simultanément, Francis bouscula Juliette vers l'autre tueur. Celui-ci écarta les bras par réflexe et reçut un millième de seconde plus

tard, en plein front, ce qui restait de la bouteille.

Avec une précision mécanique, Coplan écarta les deux jeunes femmes. Avant que ses adversaires titubants ne se fussent effondrés, il leur appliqua sur les poignets un coup du plat de la main : les deux revolvers tombèrent comme des fruits mûrs qui se détachent de l'arbre.

- Ramassez-les ! jeta-t-il à Muller sans tourner la tête.

Son poing droit cueillit le menton d'un des inconnus alors que celui-ci s'écroulait en spirale. Sa chute, un instant suspendue par ce choc ascensionnel, s'acheva lourdement aussitôt après.

L'autre type n'eut pas lieu de se féliciter de la brève rémission qui lui était accordée. Il encaissa dans le ventre un shoot à envoyer un ballon de plomb dans les filets. Sa figure refléta une atroce souffrance, ses lèvres s'ouvrirent en un hideux rictus, mais pas un son ne s'échappa de sa bouche. Il se plia en deux, brusquement, et plongea la tête en avant en émettant un horrible hoquet.

- C'est fini, dit Coplan en aspirant une gorgée d'air.

Recroquevillées dans un coin de la cabine, Juliette et Geneviève claquaient des dents, les mains croisées sur leur nudité. Muller, toujours dans son fauteuil, semblait pétrifié.

- Eh bien quoi ? maugréa Francis. Vous êtes paralysé ?

Il ramassa lui-même les deux pistolets, alla ouvrir le hublot et les flanqua dans la mer.

Sa voix était un peu rauque.

- Qu'est-ce que vous attendez pour vous rhabiller ? jeta-t-il aux deux femmes, comme s'il les soupçonnait d'exhibitionnisme.

Et, sans plus s'occuper de personne, il se versa un verre entier de cognac. Il le vida d'un trait, revint se planter devant les corps étendus des deux hommes en tenue de soirée.

Il commença par vider leurs poches et lança systématiquement ce qu'il en retirait sur un des lits. Portefeuille, agenda, papiers d'identité, monnaie, cigarettes, clés, bijoux, tout fut entassé ; même leur mouchoir et leur peigne allèrent rejoindre le reste du butin.

Coplan découvrit entre autre un fourreau de cuir mince qui avait dû servir d'étui au stylet. Il arracha les étiquettes et les marques distinctives des vêtements des agresseurs, examina les chaussures...

Il espéra ne pas les avoir tués tous les deux. Se penchant sur eux, il épia des signes de vie.

Le premier portait une vilaine blessure à la tête ; la chair avait littéralement éclaté sous le choc. Du sang coulait le long de la tempe. Par les paupières entrouvertes apparaissait le blanc de la cornée. Le teint était blafard, le thorax ne se soulevait qu'imperceptiblement.

Quant au second, il était sonné, mais beaucoup moins. Il commençait d'ailleurs à remuer.

Méditatif, Coplan les étudia ; un coup d'œil aux passeports lui apprit qu'ils voyageaient sous le nom de E. K. Moore et D. D. Reeves.

Le plus âgé était Moore. Leur visa français était vieux d'un mois, ce qui remontait à peu près à l'époque où Muller avait accepté l'invitation de la Commission de l'Énergie atomique.

- Que... que devons-nous faire ? s'enquit une voix mal assurée derrière lui.

C'était Geneviève. Elle était rhabillée. Francis le regretta.

Auprès d'elle se tenait Muller, qui était parvenu à s'extraire de son fauteuil au prix d'un effort surhumain. Juliette se servait un verre de fine. Elle aussi avait réenfilé sa robe.

- Regagnez votre cabine et dormez en paix, dit Coplan. Tout danger est écarté à présent ; mais ce que je vous ai dit tout à l'heure demeure valable. Quant à ces deux-là...

Du pied, il toucha le corps des types inconscients.

- Vous ne les avez jamais vus. Compris ?

Elles acquiescèrent, encore vibrantes d'émotion. Dans cette cabine, elles avaient vécu l'épisode le plus dramatique de leur vie et elles n'étaient pas près de l'oublier.

- Bonsoir, dit encore Coplan lorsqu'elles passèrent dans la coursive, après qu'il leur eût lancé la clé.

Lorsque la porte se fut refermée sur elles, Muller récupéra l'usage de la parole.

- J'ai eu chaud, avoua-t-il alors qu'il semblait mort de froid. Cette fois, j'ai bien cru que notre dernière heure avait sonné.

- Moi aussi, dit Coplan. On aurait tort de prétendre que vous m'avez donné un fameux coup de main...

Muller avala une hypothétique salive. Sa pomme d'Adam reflua vers le col de sa chemise, revint en place.

- Qu'aurais-je pu faire ? plaida-t-il d'un air misérable.

Son interlocuteur haussa les épaules avec indulgence. Son visage se détendit.

- En effet, il valait mieux que vous ne bougiez pas... Un geste malheureux et nous étions tous flambés. Nous devons une fière chandelle au petit sacrifice de nos amies.

Le nommé Reeves s'agitait de plus en plus. Il se contorsionnait sur le sol, essayait de prendre appui sur les mains.

- Refermez à clé, dit Coplan au physicien.

Celui-ci s'acquitta de cette tâche avec le sentiment d'être enfin utile à quelque chose.

E. K. Moore conservait une immobilité rigide.

Sans conteste, c'était lui qui avait le plus besoin de soins. A l'aide de la serviette qui lui avait déjà servi à ranimer Geneviève, Coplan essuya le sang qui avait dégouliné de la plaie. Ensuite, il posa le linge humide sur le front du blessé, comme une compresse, et il fit couler un peu de cognac entre les dents de l'Américain.

Reeves émit un gémissement sourd. Coplan le fixa d'un œil critique tout en allumant une Gitane. Au fait, quelle heure était-il ? Minuit un quart.

Reeves parvint à s'asseoir sur le tapis, mais ce mouvement lui arracha un second cri. Il porta les deux mains à son ventre.

- Comment ça va ? questionna Francis. Elle vous a plu, cette séance de strip-tease ?

L'autre proféra une injure sans relever la tête.

Un profond soupir s'échappa de la gorge de Moore, ce qui attira les regards vers lui. Le blessé luttait pour sortir de l'inconscience. Ses paupières battaient, il inspira fortement, puis il tenta de se redresser.

- Ne bougez pas, vous êtes encore trop fragile, lui dit Coplan avec une sorte de sollicitude qui n'était pas exempte de menace. Reposez-vous pendant que je bavarde avec votre petit copain.

Moore tâta son front, arracha la compresse et reprit d'un coup la notion de la réalité.

- You bloody damned...

- ... son of a gun, compléta Francis. Trève de courtoisie ! Bouclez-la jusqu'à ce que je vous interroge ou je vous rabote le crâne avec mon talon.

Il se laissa tomber dans un des clubs, appuya les coudes sur ses genoux et dit à Reeves :

- C'est Duquesne qui vous a tuyauté sur nous ? L'autre, le front bas, ne daigna pas répondre. Coplan lui tapota la jambe.

- Soyez compréhensif : vous êtes dans un fichu pétrin, mais les choses vont encore salement s'aggraver si vous faites le sourd. Qui vous a donné des ordres ?

Reeves coula un regard vers son acolyte ; Moore, les mâchoires contractées, remua négativement la tête.

- Bon, dit Francis. C'est sur vous que j'ai trouvé le fourreau du stylet qui a failli tuer mon ami... Je n'ai pas tellement envie d'être patient. Vous parlez, oui ou non ?

Buté, Reeves ne lui accorda qu'un grognement indistinct.

- Vous avez laissé passer votre chance, murmura Coplan en émergeant de son fauteuil. Maintenant, vous ne parlerez plus jamais.

Quelque chose dans le son de sa voix fit passer un frémissement dans la nuque de Muller. Les deux Américains, subitement alertés, esquissèrent un mouvement de recul.

Coplan avança d'un pas, souleva rudement Reeves par les revers de soie de son smoking et le maintint debout de force. Il ne relâcha sa prise que pour envoyer un direct fulgurant en pleine face de son adversaire, dont les genoux plièrent une seconde fois. Knock-out, Reeves retomba comme une loque.

Appuyé sur un coude, Moore ne pensa même pas à intervenir quand il vit Coplan traîner son collègue vers le hublot en le tenant par le col de la veste.

- Je présume que vous aviez pris toutes vos précautions pour que personne ne sache que vous étiez ici, dit Francis à Moore on hissant le corps inanimé de Reeves jusqu'au cercle de cuivre.

Il réussit à le maintenir contre la cloison, les pieds à trente centimètres du sol. Puis, ayant bien dégagé l'ouverture, il y introduisit le buste de l'Américain, lui souleva les jambes et le fit basculer à l'extérieur d'une poussée rapide.

La dernière chose que virent de lui les occupants de la cabine, c'étaient ses chaussettes à rayures jaunes et noires, ses pieds chaussés d'escarpins vernis. Puis, ce fut tout : il avait dû dégringoler le long de la coque et tournoyer sur lui-même avant de s'enfoncer dans les flots au milieu d'un cercle d'écume.

Coplan se frotta négligemment les paumes l'une contre l'autre, sans se préoccuper de l'expression atterrée de Muller.

- Vous voyez, dit-il à Moore, il est préférable de ne pas faire la sourde oreille quand je vous adresse la parole. Si vous ne me répondez pas, vous passez par le même chemin sans que je vous assomme. Vous connaissiez Duquesne ?

L'Américain eut un réflexe de bête traquée. Il leva son coude devant sa figure, comme pour éviter des gifles. Ses lèvres blanchirent.

- Non, haleta-t-il. Je ne connais personne de ce nom...

- Et Marc, ça vous dit quelque chose ?

- Oui, oui... Un type qui était journaliste...

- Nous y sommes. C'est lui qui a organisé la fusillade de Montmorency ?

De sa vie, Moore n'avait jamais autant désiré être sincère.

- Oui, c'est lui... Il nous avait communiqué votre signalement et...

- Je connais la suite. Qui vous a envoyés en France ?

Le blessé inspira trois fois coup sur coup. Ce qu'on lui demandait à présent était plus grave... Dénoncer un mort, ça n'a pas d'importance. Mais aiguiller un agent de contre-espionnage sur un réseau, c'est une autre affaire.

- Remarquez que votre choix est limité, souligna Coplan. Vous êtes bon pour la poêle à frire ou pour la guillotine, selon qu'on vous jugera d'un côté de l'Atlantique ou de l'autre. Si vous me refilez un tuyau intéressant, je peux vous sauver la mise. Alors ?

Moore se taisait. Il savait que son destin se jouait dans cette cabine, mais il n'était pas disposé à vendre ses complices.

Coplan lisait en lui comme dans un livre ouvert.

- N'essayez surtout pas de me rouler, prévint-il. Ne divulguez pas un faux nom et une fausse adresse : j'aurai le temps de vérifier pendant que vous moisirez en cabane.

L'espion sentit ses espoirs l'abandonner. C'était le premier échec de sa carrière, mais c'était aussi le dernier. Il était tombé sur un gars plus dur que lui.

La vie lui parut soudain un bien inestimable, dont aucune cause ne valait le sacrifice.

- Walter Lopis, 312, Atlantic Avenue, Brooklyn... articula-t-il péniblement.

- Merci. Signalement ?

Un portrait s'improvise moins aisément qu'une adresse.

- C'est un brun, brun de teint et de cheveux. Sa bouche n'est jamais tout à fait fermée. Une figure rectangulaire. Fume le cigare. Un peu moins grand que vous.

- Moustache ? Cicatrice ?

Moore secoua négativement la tête.

- Habituellement armé ?

Signe d'assentiment.

- Quelqu'un viendra-t-il vous attendre à quai à New York ?

Autre marque d'approbation.

- Qui ?

- Un gars de Lopis. Je ne sais pas lequel.

- Pourrait-il nous reconnaître ?

Moore eut un rictus amer.

- Non... Vous êtes censés avoir été liquidés pendant la traversée.

- Magnifique, dit Coplan, très satisfait. Et son poing partit comme un boulet de canon.

CHAPITRE XII

Moore s'abattit d'un bloc en arrière, sa tête heurta le tapis. Les bras en croix et les yeux fermés, il ne se réveillerait pas de sitôt.

Sidéré, Muller regarda Coplan. Il n'y était plus du tout. Ce direct en pleine face, alors que Moore venait de répondre docilement à tout ce qu'on lui avait demandé, lui apparaissait comme un acte de brutalité injustifié.

- Pourquoi faites-vous ça ! questionna-t-il. Il suffisait de le remettre aux autorités...

- Vous croyez ? dit Coplan qui avait l'air de réfléchir.

- Puisqu'il vous avait tout dit...

Francis affichait une expression morose. Les mains dans les poches, il contemplait le corps étendu.

- Ce type ne nous aurait laissé aucune chance de nous en tirer, dit-il comme s'il se parlait à lui-même. Œil pour œil, dent pour dent. Ce qu'il avait manigancé se retourne contre lui. Je ne peux pas le faire arrêter.

Le physicien, pâle et défait, prit la bouteille de cognac et but à même le goulot. Après deux gorgées, il respira, déposa le flacon. Il sentait que d'autres émotions se préparaient. Jamais il n'avait vu tuer quelqu'un de sang-froid.

- Qu'allez-vous faire ? demanda-t-il, alors qu'il devinait fort bien les intentions de son garde du corps.

Coplan reprit son soliloque :

- Si ce type est remis entre les mains du commandant, nous devrons l'inculper, ce qui sera embêtant. D'autant plus que Reeves est déjà pardessus bord. A New York, le nommé Lopis apprendra par les journaux que ses délégués ont essuyé un échec : il disparaîtra aussitôt, mais sans renoncer à avoir notre peau, au contraire. Il aurait une raison de plus... Mieux vaut qu'il ne comprenne rien à ce qui s'est passé, qu'il se débatte dans une incertitude compacte...

Sa décision était prise. Elle était inéluctable.

- Éteignez la lumière, dit-il à Muller.

Le savant ne bougea pas. Il était incapable de mouvoir un doigt. L'alcool n'avait pas eu le temps de faire de l'effet.

Coplan ne répéta pas. Il alla lui-même relever l'interrupteur. Une obscurité totale, dans laquelle le hublot découpait un rond gris sombre, remplaça la douce lumière des appliques. A l'extérieur, le ciel était chargé de nuages. La mer avait dû grossir au cours de la soirée, car le plancher de la cabine avait perdu sa stabilité. Des vagues puissantes venaient se briser contre la coque du paquebot.

Dans le noir, Francis agrippa l'Américain, l'assit, puis le prit sous les aisselles. Il le remorqua jusque contre la cloison ; d'un ultime

effort, il introduisit les épaules de Moore dans l'ouverture et, avec un « han » final, le précipita dans la mer.

Submergé d'horreur, Muller s'était effondré dans un des clubs. Il n'en pouvait plus... Le col de sa chemise l'étranglait, son front était serré dans un étau, un tremblement nerveux agitait ses joues creuses.

Coplan passa la tête par le hublot, regarda rapidement de part et d'autre. Sur le flanc du vaisseau, on n'apercevait plus que de rares échappées de lumière ; presque tous les passagers étaient couchés. Même si des gens étaient encore appuyés aux rambardes des ponts supérieurs, ils ne pouvaient soupçonner la chute à pic d'un corps dans la mer. Et l'avance du navire avait absorbé dans son vaste bruissement le plongeon des deux tueurs.

Calme et ordonné, Coplan referma le hublot, le masqua en rapprochant les rideaux. Puis il chercha le commutateur, ralluma.

- Maintenant, dit-il, j'espère que nous aurons trois jours de tranquillité... C'est plus qu'il n'en faut pour dédommager nos charmantes amies, n'est-ce pas votre avis ?

Muller avait autant envie de penser aux femmes qu'à se balader pieds nus sur de la glace. Il imaginait les deux cadavres roulés par les flots de l'Atlantique, et qui sombraient lentement vers de terrifiants abîmes. Il ne répondit rien.

La disparition de deux passagers de première classe ne tarda pas à être remarquée par le personnel. Avisé, le commissaire de bord se livra d'abord à une enquête discrète mais, n'obtenant aucun résultat, il fut contraint de rendre l'affaire publique.

Les gens qui avaient été en rapport avec les citoyens américains Moore et Reeves, ou qui les avaient aperçus après le dîner de la veille, étaient instamment priés de se faire connaître. Les cabines des deux disparus furent fouillées, mais on n'y trouva rien qui pût expliquer un double suicide.

Pendant vingt-quatre heures, on ne parla que de ça dans les salons et sur les ponts. Puis, faute de renseignements, l'enquête prit fin sur un constat établissant que deux personnes, apparemment

saines d'esprit, avaient dû tomber à la mer, soit qu'elles s'y fussent précipitées volontairement, soit qu'une imprudence les y eût jetées.

Leurs bagages furent mis sous scellés et les cabines laissées dans l'état où elles se trouvaient lorsque les deux Américains les avaient quittées.

Ni Geneviève ni Juliette ne pipèrent mot. Elles avaient encaissé la nouvelle comme un choc, et deviné sur-le-champ ce qui s'était passé après leur départ. Quand elles rencontrèrent Coplan et Muller, elles ne surent si elles devaient les fuir ou, au contraire, agir avec naturel et faire semblant d'avoir tout oublié.

Coplan ne leur laissa pas l'occasion de tergiverser beaucoup. Il se porta au-devant d'elles avec un sourire amical qui les réconforta.

- Temps splendide, n'est-ce pas? fit-il en montrant un ciel sans nuées. Je croyais pourtant qu'il allait se gâter et que nous subirions un coup de tabac...

Il avait bien dormi. Le teint frais, l'œil ironique et la conscience en paix, il était l'image même du voyageur satisfait pour qui une traversée est l'occasion de fuir les tracas de la vie quotidienne.

A côté de lui, le savant faisait grise mine. Son visage portait les traces d'une impitoyable insomnie. C'est à peine s'il grimaça un sourire courtois en saluant les deux jeunes femmes. Une petite poussée de chaleur lui monta aux tempes lorsqu'il serra la main de Juliette. Il se sentait gêné de l'avoir vue la veille dans le plus simple appareil.

Après un banal échange de considérations météorologiques, et sans que la moindre allusion aux événements récents fût faite, le groupe se scinda en deux couples, comme si tout repartait à zéro.

Geneviève s'accrocha au bras de Coplan, attendit que son amie et le physicien eussent pris une légère avance, puis glissa dans l'oreille de son compagnon :

- Je présume que votre protégé est guéri de son épilepsie ?

Les yeux ailleurs, Coplan répliqua sans broncher :

- Radicalement. Ma surveillance n'est plus du tout indispensable. Que diriez-vous d'un sérieux échange de vue sur les influences biologiques de la peur ?

- C'est probablement un sujet passionnant, dit-elle. Je suis sûre que vous pourriez m'en apprendre long là-dessus...

Ils se promenaient, évitant parfois un fauteuil transatlantique, parfois un couple venant en sens inverse. Le Liberté fendait l'océan à plus de quarante kilomètres à l'heure. Le vent sifflait dans ses superstructures.

- Je ne demande qu'à vous instruire, dit Coplan sans nuance particulière dans la voix. Au fait, êtes-vous satisfaite de l'emplacement de votre cabine ?

Geneviève répondit, non moins évasive.

- Très... Je suis d'ailleurs impardonnable de ne pas encore vous l'avoir montrée.

Coplan s'arrêta, lui prit le bras et dit en fronçant les sourcils :

- C'est une obligation que vous ne pouvez plus retarder, à présent.

Leurs regards se croisèrent un bref instant.

- Venez, dit Geneviève.

Le reste de la traversée fut un enchantement. Avec la capacité d'oubli dont témoignent les femmes pour tout ce qui est désagréable, Juliette se réconcilia très vite avec le physicien. En un sens, la personnalité de ce dernier avait grandi à ses yeux, en dépit du rôle plutôt passif qu'il avait joué en des circonstances critiques. Elle le rangeait dans une catégorie à part, celle des individus supérieurs et un peu farfelus auxquels il faut tout pardonner. Le seul fait qu'il fût placé sous la protection de Coplan le parait d'un étrange prestige.

Lorsque le Liberté mit en panne dans la baie de New York, à l'endroit de la quarantaine, les deux couples étaient accoudés au bastingage comme des centaines d'autres ; une vague d'étonnement parcourut la masse des passagers. Juliette s'en fit l'écho :

- On ne voit pas la statue de la Liberté ! s'exclama-t-elle avec déception.

Et, en effet, si la côte de Brooklyn et celle de Staten Island étaient bien visibles, avec leurs installations portuaires, leurs usines à chewing-gum et leurs plages, la fameuse statue échappait aux regards, tout comme les gratte-ciel de Manhattan d'ailleurs.

Une légère brume, rendue plus dense par les fumées de la fantastique agglomération, dissimulait encore les célèbres buildings.

- Attendez, conseilla Francis. Dès que nous aurons contourné le promontoire de Brooklyn, vous aurez le panorama classique de New York, avec la statue.

Des vedettes de la douane et de la police d'immigration accostèrent le paquebot et retinrent l'attention générale.

Coplan et Muller prirent congé de leurs compagnes de voyage.

Maussades, les deux hommes allèrent s'enfermer dans leur cabine alors que le paquebot quittait la quarantaine pour remonter l'Hudson jusqu'au quai de la French Line, à hauteur de la 480 Rue.

Pour eux, les formalités de débarquement furent promptement expédiées. Les officiers d'immigration firent montre de beaucoup d'égards, et ils réduisirent les questions au minimum. L'invitation de la Commission de l'Énergie atomique était un laissez-passer aux vertus magiques.

Aucune corrélation ne fut établie entre ces personnalités de marque et les deux Américains qui avaient disparu en cours de route. Si un agent du F. B. I. avait été suffisamment perspicace pour tenter d'établir un rapprochement, rien n'aurait étayé sa supposition.

- Qu'attendons-nous ? s'enquit finalement Muller, assis sur ses valises et très désireux de passer à terre.

- Que la plupart des passagers aient quitté le bord, dit Coplan. Je ne me fie pas énormément aux aveux de Moore. Le type qui devait les attendre à quai doit être là, et il connaît peut-être notre signalement.

Le savant émit un soupir à fendre l'âme. Les histoires allaient recommencer... Au cours des trois derniers jours, il avait été délivré d'un poids. Et maintenant il se sentait à nouveau entouré de ténèbres. Son arrivée à New York était gâchée.

Ils patientèrent encore une heure, n'échangeant que des monosyllabes et grillant de nombreuses cigarettes.

Quand ils passèrent dans la coursive il n'y avait plus un seul passager à bord. Par contre, le personnel, heureux d'être débarrassé de cette engeance, s'affairait vivement à remettre le vaisseau en état. Des stewards leur lancèrent un regard étonné

lorsqu'ils se dirigèrent vers la passerelle, avec l'air de dire : « *Ils ne sont pas pressés, ces deux-là*... »

Sur le débarcadère, l'effervescence qui avait succédé à l'accostage était en voie d'extinction. On roulait des monceaux de bagages sur des trucks, des porteurs nègres envoyés par de grands hôtels cherchaient fébrilement les valises de leurs clients. Des cops en uniforme bleu foncé, les mains accrochées par les pouces à un ceinturon où pendait une énorme gaine de revolver, promenaient sur ce spectacle un regard blasé.

Une chambre ayant été retenue au Ritz Tower, - hôtel très confortable mais non fastueux, situé à l'angle de Park Avenue et la 57e Rue - Coplan et Muller s'engouffrèrent dans un taxi pour s'y rendre.

Pendant le trajet, Muller regarda avidement par les fenêtres. Un peu écrasé par cette ville géante où l'on ne voyait la partie supérieure des immeubles qu'en se tordant le cou, par ces rues à circulation intense dans lesquelles se baladaient des gens surprenants, le physicien ne voulait pas perdre une seule des impressions qui assaillent l'Européen entrant aux États-Unis. Les trois jours qui lui étaient accordés pour l'escale de New York lui paraissaient dérisoires pour un contact avec cette métropole qui ressemblait à un décor de cinéma.

Le parcours ne fut pas long ; en moins d'un quart d'heure, les deux Français arrivèrent à l'hôtel où ils étaient attendus. Après les écritures d'usage, ils montèrent dans leur chambre, au septième étage. Elle était plus spacieuse que leur cabine du paquebot, et aussi attrayante bien que moins luxueuse.

- Vous n'allez pas m'obliger à passer la soirée ici ? émit Muller d'un air agressif.

Coplan le couva d'un regard presque attendri. Depuis deux heures, il avait pensé à mille choses et avait quasiment perdu de vue que son compagnon de voyage s'enfiévrait à l'idée qu'il foulait le sol des États-Unis.

- J'y songeais sérieusement, plaisanta-t-il. Vous ne voulez pas vous reposer ?

- Me reposer ! glapit Muller, outré. Je ne fais que ça depuis cinq semaines !

- Et vous vous faites tuer à tous les coins de rue, souligna Francis.

Puis, sans transition, et comme s'il se lavait les mains de ce qui pouvait encore advenir au savant, il ajouta :

- Entendu... Si vous y tenez, nous irons faire un tour à Times Square et à Broadway.

Rasséréné par ce programme prometteur, Muller se mit à siffloter en nouant sa cravate.

- Vous comprenez, dit-il sur un ton d'excuse, une fois que je serai à Los Alamos, ce sera exactement comme dans une prison : horaire de travail très strict, divertissements presque nuls, surveillance constante... Vous voyez le genre...

Coplan opina : il connaissait le régime des villes secrètes où s'élaborent les armes atomiques. Il n'avait pas oublié son séjour à Adélaïde ni les mois pénibles passés dans les laboratoires de la Gawler Steel. (Voir Eclair en Z...) Et il n'enviait pas Muller... Fallait-il que celui-ci eût été conduit par un besoin irrésistible de voir du pays pour avoir accepté tous les risques et les ennuis d'un tel voyage ? Pauvre vieux... Il avait bien droit à de petites compensations...

Ils furent bientôt prêts. Alors qu'ils s'apprêtaient à quitter la chambre, le timbre du téléphone résonna. Muller, la main sur le bec de cane, lança un regard désespéré vers Francis.

Ce dernier marcha vers l'appareil, souleva le combiné.

- Yes ?

Le front barré d'une ride, il écouta ce que débitait la voix nasillarde du correspondant. Le cœur de Muller battait à tout rompre, appréhendant une catastrophe.

- Thanks, dit enfin Francis en raccrochant. Il revint vers la porte et dit :

- Un visiteur pour vous... Un personnage officiel qui vient vous souhaiter la bienvenue, ne vous ayant pas vu au débarcadère.

Muller soupira. Ce n'était que ça...

Ils descendirent par l'ascenseur, débouchèrent dans le hall.

L'employé de la réception, très empressé, vint à leur rencontre en pilotant un homme au visage énergique, de belle stature et vêtu avec une sobre élégance.

- S. B. Peterson, conseiller scientifique aux installations d'Oak-Ridge, se présenta le visiteur en un français quelque peu torturé. Mr Muller, je suis heureux de vous souhaiter la bienvenue aux U. S. A.

Et il serra la main de Coplan, qui rectifia aussitôt son erreur et lui montra le savant. Les traits de Peterson révélèrent une grande confusion, puis il se ressaisit et serra chaleureusement, à deux mains, la main que Muller avait tendue dans le vide.

Soucieux de réparer sa bévue, l'Américain enchaîna, sans laisser à ses interlocuteurs le temps de placer un mot :

- Je suis chargé de vous inviter à dîner ce soir, et de faire en sorte que votre soirée soit agréable... J'espère toutefois que je ne dérange pas vos projets ?

Déconcerté, Muller consulta Coplan du regard avant de répondre. Francis réfléchit.

C'était une occasion inespérée. Peterson ne pouvait être qu'un personnage officiel, puisqu'il savait que les deux Français devaient descendre au Ritz Tower, chose qui n'était connue que des autorités. Tout en lui indiquait l'homme de science américain, mais ce qui en était la plus sûre garantie, c'était le type assis sur un divan, à quatre mètres d'eux, et qui les avait regardés sous le bord de son chapeau lorsqu'ils étaient sortis de l'ascenseur. Un gars du F. B. I. chargé de couvrir Peterson. En leur compagnie, Muller ne risquait rien.

- Mr Muller accepte votre invitation avec joie, assura Coplan. Malheureusement, je ne pourrai être des vôtres, tout au moins au début de la soirée. Dites-moi où je pourrai vous retrouver entre onze heures et minuit.

Peterson examina le problème, tandis que Muller, surpris par la brusque décision de son garde du corps, se demandait ce que signifiait cet abandon.

- Venez au Morocco, dans la 43e Rue, dit finalement le délégué américain. C'est un établissement agréable, nous y passerons une heure ou deux...

- Okay! répliqua Francis en lui tapant sur l'épaule. A bientôt.

Et il s'en alla de son pas souple et tranquille, vers un rendez-vous qu'on ne lui avait pas donné.

CHAPITRE XIII

En sortant de l'hôtel, Coplan se rendit à pied à la station du subway, au croisement de la 59e Rue et de Park Avenue. Il descendit sur le quai pour la direction« Downtown» (Downtown» indique le bas de la ville, vers la pointe de la presqu'île de Manhattan) et pénétra dans l'enceinte après avoir inséré un jeton dans le tourniquet automatique. Une rame arriva bientôt à toute vitesse.

Un coup d’œil à son bracelet-montre renseigna Francis : pas encore six heures du soir.

En une grosse demi-heure, et même en tenant compte de la correspondance à City-Hall, il pouvait être sur place avant la tombée du jour.

Le métro fonça dans le tunnel et brûla deux stations successives pour ne stopper qu'à la troisième. Sans y prendre garde, Coplan avait pris un express, c'est-à-dire une rame qui ne s'arrêtait qu'aux nœuds de communication.

Son regard erra sur la publicité qui ornait les vitres et sur les visages tendus de ses voisins. Une fois de plus, il fut frappé par l'expression un peu traquée des habitants de New York. Ces gens devaient tous avoir le système nerveux surmené ; ils semblaient être incapables de sourire.

Était-ce l'ambiance ou ses pensées personnelles ? Le fait est que Coplan n'avait pas envie de sourire non plus. Sa manie de la vérification donnait souvent d'excellents résultats, mais en l'occurrence elle pouvait lui valoir de graves désagréments. Et pourtant, il voulait se rendre compte.

A City Hall, il changea de train. Bousculé, emporté par une invraisemblable cohue, il parvint à rejoindre l'autre ligne en jouant des coudes avec vigueur. Les usagers utilisaient sans réserve ni restriction leurs ressources musculaires pour se frayer passage ; coups d'épaules ou de talon faisaient partie du jeu, sans d'ailleurs susciter de protestations.

Le métro dépassa successivement Fulton Street, puis Wall Street, et s'enfonça ensuite davantage dans le sol pour passer sous

le lit de l'East River.

Lorsque Coplan vit la plaque « Borough Hall », il marcha sur les pieds de ses voisins pour sortir de la voiture. En émergeant à la surface, sur une place publique dont un des côtés était occupé par l'édifice municipal de Brooklyn, il jeta un coup d'œil circulaire pour s'orienter. L'endroit lui était familier ; quelques mois auparavant, il était venu là pour une autre affaire, qui l'avait aussi mené bien plus loin qu'il ne l'avait cru au départ.

Il repéra Court Street et s'y engagea. Il n'avait que trois blocks à dépasser pour atteindre Atlantic Avenue. Alerte, une main dans la poche, il respira L'air très spécial de Brooklyn, un air lourd de mille senteurs indéfinissables et qui pourtant, au total, était très caractéristique.

Le 312 de l'avenue était sur la gauche. Si Moore n'avait pas raconté de balivernes, c'est là que gîtait un certain Walter Lopis, l'individu qui avait donné la consigne de supprimer Muller et son garde du corps au cours de la traversée.

C'était une maison de commerce ; un magasin à deux vitrines occupait le rez-de-chaussée : articles de sport, instruments de musique et vêtements de pluie. Quoique la clarté du jour fût encore suffisante, les vitrines étaient brillamment éclairées.

Une entrée privée, réservée aux locataires des étages, s'ouvrait à côté du magasin. Parmi les noms inscrits sur les boîtes aux lettres, celui de Lopis ne figurait pas. Ce qui ne voulait rien dire.

Coplan n'avait guère envie de faire le pied de grue. Il dépassa la maison et s'arrêta vingt mètres plus loin pour acheter une chemise, qu'il fit soigneusement emballer. Puis il retourna au magasin de sport, en franchit le seuil.

La bouche en croissant, le juif polonais qui tenait la boutique vint au devant de lui en se caressant les mains. Coplan détruisit tout de suite ses illusions. - N'est-ce pas ici qu'habite un type dont la bouche reste ouverte même quand il oublie de fourrer un cigare dedans ? questionna-t-il.

Et, sans laisser au commerçant le temps de répondre, il ajouta en montrant son paquet.

- Il a perdu ce paquet au drugstore do Borough Hall... J'ai cavalé après lui. De loin, il m'a semblé que c'était ici qu'il entrait.

Le marchand au nez busqué échangea un coup d'œil avec la plantureuse caissière outrageusement fardée qui devait être sa femme. Ils arborèrent tous deux une mine perplexe, puis ils demandèrent en même temps :

- Comment dites-vous ?

- Un type brun, un peu plus petit que moi, précisa Coplan. Il fume le cigare et il a toujours l'air de rigoler.

Nouvelle consultation muette entre les époux... Enfin, le mari déclara, avec conviction mais en craignant cependant d'être démenti par sa femme :

- Ce doit être Coppard, le type du troisième...

Coplan fixa la caissière ; elle avait l'air d'être d'accord, et de regretter de n'y avoir pas pensé la première.

- Merci dit-il. Je vais le lui porter.

Il quitta le magasin, mais se garda bien de monter au troisième. Que Walter Lopis fût connu sous le nom de Coppard n'avait qu'une importance relative. L'essentiel, c'est qu'il existait, et qu'il habitait bien au 312 Atlantic Avenue.

Coplan glissa le paquet sous son bras, hésitant à demeurer dans les parages. Une réelle certitude, il ne l'aurait que s'il voyait Lopis de ses propres yeux. Ayant encore plus de trois heures devant lui, il décida de rester.

Vers huit heures du soir, Lopis sortit de l'immeuble.

En dépit de tout ce qu'il avait vu de prodigieux à New York au cours des trois derniers jours, Muller fut quand même estomaqué lorsqu'il pénétra avec Coplan dans le hall de la gare de Grand Central. Cela défiait l'imagination ; plus grande qu'une place publique, la salle avait deux cents mètres de long sur plus de cent de large, et son plafond voûté se promenait à quarante mètres au-dessus des dalles de marbre. Des fenêtres immenses éclairaient le hall, et des gens passaient dedans, par des couloirs taillés dans leur épaisseur !

Une foule considérable se pressait dans la gare, se répartissait vers les quelque soixante voies souterraines qui canalisent le trafic

vers l'intérieur du continent.

Le savant était enthousiaste. Sa soirée avec Peterson lui avait laissé un souvenir impérissable, et quand Coplan était venu les rejoindre au Morocco, Muller avait eu quelque peine à le reconnaître tant il était saoul.

Depuis, son excitation n'avait pas diminué. Constamment en route, couché tard et levé tôt, il avait sillonné Manhattan de Battery Place au Bronx, avec diverses étapes à Harlem, à Greenwich Village. Une semaine de ce régime et il aurait oublié comment on extrait une racine carrée.

Coplan s'arrêta deux secondes à un kiosque à journaux, fit une ample provision de magazines en vue du long parcours qu'ils allaient effectuer.

Ensuite, il alla glisser dans une boîte postale un paquet de cartes-vue que lui avait remis Muller.

Avant de les insérer dans la fente, il parcourut rapidement les noms et adresses. Incorrigible, son compagnon avait envoyé un petit mot à toutes ses conquêtes, dont Lucie Rimaud et Juliette Moreau.

Francis retint un soupir, puis lança le tout dans la boîte. Il était revenu à la charge pour inciter le physicien à prendre l'avion, mais ses arguments étaient tombés dans le vide : l'autre voulait absolument traverser l'Amérique au sol et ne pas quitter des yeux la fenêtre du train.

Les deux hommes, accompagnés d'un porteur nègre, passèrent sur les quais. Lorsqu'ils arrivèrent devant le wagon où leurs places étaient retenues, ils eurent l'agréable surprise de revoir Peterson qui les attendait.

L'aimable fonctionnaire les congratula, leur souhaita bon voyage et leur colla dans le coin de la bouche d'énormes cigares, longs de vingt-cinq centimètres. Dans son français laborieux, il les chargea de transmettre ses amitiés à des collègues de Los Alamos dont il inscrivit le nom sur un papier. Après un dernier shake-hand, il s'éloigna, se perdit dans la foule.

- Montez toujours, dit Coplan au physicien. Je vous rejoins tout de suite...

Et tandis que le porteur noir précédait le physicien, Francis se posta en retrait, s'appuyant à l'une des colonnes.

En réalité, s'il avait hâte de quitter New York, il savait pourquoi. Depuis trois jours, Lopis avait eu le temps de se retourner. Il avait dû apprendre l'inexplicable disparition de ses deux tueurs, et personne d'autre que lui ne pouvait suspecter la réalité.

Un homme dans la situation de Lopis ne pouvait tolérer un tel échec.

Coplan promena un regard aigu sur les gens qui prenaient place dans le train. Il nota un petit fait qui le fit sourire intérieurement. Quand Peterson, dont la haute stature était visible de loin dans la foule, était reparti vers le hall d'entrée, un homme vêtu avec discrétion et coiffé d'un feutre à bord rabattu lui avait emboîté le pas à trente mètres d'intervalle.

Ce suiveur avait fait halte une demi-seconde, juste le temps de donner du feu à un voyageur porteur d'une seule valise et d'un souple manteau en poil de chameau, mais tête nue, qui venait en sens inverse. Sa cigarette allumée, ce dernier s'était remis en marche le long du train.

Coplan paria avec lui-même que ce type allait monter dans le wagon où était Muller. Il gagna. Le F. B. I. faisait bien les choses et voulait ignorer la présence de l'agent français qui assurait la protection du savant.

« Deux précautions valent mieux qu'une... » se dit Coplan, pas vexé du tout de ce renfort discret. Puis il se rembrunit. Dans le fond, il pouvait se tromper... Ce type n'appartenait peut-être pas au F. B. I.

De toute manière, rien ne surviendrait dans la gare. Il y avait beaucoup trop de monde pour qu'un agresseur éventuel, si audacieux fût-il, tentât quelque chose. C'est dans le courant de la nuit, alors que le train roulerait à pleine allure avant d'arriver à Chicago, qu'un attentat pouvait avoir quelque chance de réussite.

Coplan continua de surveiller les allées et venues, autant par habitude que dans l'espoir de noter une anomalie quelconque. Il ne voulait rien négliger.

Le signal annonçant le départ imminent du train tinta. Sur le quai, le bruit gagna en intensité ; le son des voix des gens qui se disaient adieu était couvert par le roulement des trucks amenant les bagages retardataires. Aux fenêtres, des couples accoudés échangeaient

d'ultimes paroles avec des parents qui parlaient en même temps qu'eux.

Coplan se décida à monter, ou plutôt à entrer, car le plancher du wagon était de plain-pied avec le quai. Les longues voitures métalliques scintillaient. Avec une majestueuse lenteur, sans un grincement, le convoi glissa sur les rails.

Francis fendit les groupes pour se rendre à l'endroit où Muller devait s'être installé. Il l'aperçut de loin, bien carré sur les coussins, à côté de la fenêtre.

Et, juste en face de lui, était assis Walter Lopis.

Le train roulait depuis trois heures, fonçant à travers la Pennsylvanie. Un pays fertile, légèrement vallonné, aux larges horizons, défilait à une vitesse vertigineuse que la stabilité des wagons ne permettait pas d'évaluer.

Muller s'était endormi, malgré ses bonnes résolutions. En face de Coplan, Lopis fumait un gros cigare. Sa cravate aux tons criards et son teint chaud dénonçaient l'homme des États du sud. On lui aurait donné quarante-cinq ans. Ses lèvres perpétuellement entrouvertes, ainsi que l'atonie de ses yeux, lui donnaient une expression presque bête à force d'être neutre.

Il était solidement bâti : un torse puissant, un léger embonpoint que contenait difficilement la ceinture. Lopis ne regardait rien, ni personne ; il était perdu dans une rêverie insondable.

Coplan feuilletait un numéro du New Yorker, distraitement. Mais son cerveau était plus alerte que ne le laissait supposer son attitude nonchalante.

Ce Lopis était un gars culotté; il avait décidé d'agir en personne, après les multiples échecs qui avaient jalonné le voyage de Muller...

Ce que Coplan n'appréciait pas, c'était de devoir attendre. Or il ne pouvait pas prendre l'initiative. Son rôle était d'intervenir en cas d'attaque, et non de déclencher la bagarre.

Aussi longtemps que Lopis ne bougeait pas, il était tabou. Mais quand il agirait, ce serait peut-être trop tard pour intervenir... Ce type

là devait avoir un plan, une idée bien nette de la manière dont il allait frapper.

Les autres voyageurs fumaient, discutaient, grignotaient des peanuts. Le confort de ces voitures était remarquable ; il n'était pas nécessaire d'élever la voix pour se faire entendre, on pouvait converser à voix normale.

Coplan se leva, histoire de se dégourdir les jambes. Il se rendit aux toilettes afin d'ôter la sûreté de son pistolet et de placer la crosse de telle manière qu'il pût la saisir sans coup férir, en cas de besoin.

L'heure avançait. Le soleil commençait à décliner sur l'horizon. Après huit heures, on ne verrait plus rien au travers des vitres.

Coplan retourna à sa place. Au passage, il vit que l'homme qu'il soupçonnait d'appartenir au F. B. I. était assis non loin d'eux et pouvait les observer sans être remarqué.

Ce qui était plutôt amusant, c'est que cet agent du service secret américain était probablement loin de se douter que le fumeur de cigare en face de Muller était un espion chargé d'abattre le savant. Et réciproquement.

C'est à la suite de ce rapprochement que Francis envisagea soudain de modifier ses plans. Il médita quelques secondes, puis il opta en faveur de la simplification.

En se rasseyant, il se laissa lourdement tomber à côté de Muller. Le savant se réveilla, écarquilla les yeux, fronça les sourcils.

- Quelle heure est-il ? demanda-t-il en français.

- Sept heures moins dix... Nous irons bientôt dîner...

Muller s'étira, heurta involontairement le pied de Lopis.

- Pardon, s'excusa-t-il.

L'Américain baissa simplement les paupières en guise de réponse et sombra de nouveau dans l'indifférence. Le train traversa une gare à toute allure ; les wagons oscillèrent légèrement en passant au-dessus des aiguillages.

Un contrôleur à cheveux blancs entra dans la voiture après avoir franchi le soufflet. Il prit les billets un à un, les poinçonna. Arrivé devant les sièges occupés par les deux Français, il prit d'abord le ticket que lui tendait Lopis.

Coplan avait les billets. Il en exhiba un. Le contrôleur poinçonna, attendit l'autre.

Muller poussa Coplan du coude.

- Eh bien! Donnez-lui l'autre...

Francis se tourna vers l'employé, et, en anglais, déclara :

- Le type à côté de moi n'a pas de billet.

Le contrôleur prit son stylo-bille et un carnet à couverture cartonnée, puis il s'enquit en plongeant son regard clair dans les yeux de Muller :

- Juqu'où allez-vous ?

Ébahi, le savant fixa son compagnon. Sur le point de se fâcher, il maugréa :

- Eh bien quoi, qu'est-ce qu'il veut ?

Placide, Francis traduisit à l'intention du contrôleur :

- Il dit qu'il refuse de payer.

La bouche du brave homme s'arrondit de stupéfaction. Ce client dépassait les bornes. Avec une patience souveraine, le contrôleur expliqua à Muller :

- Si vous êtes monté sans billet, il faut payer.

Le physicien, qui ne comprenait pas un mot, sentit la colère lui monter au front. Avec une certaine véhémence cette fois, il prit Francis à partie :

- Mais qu'est-ce que vous attendez pour lui donner mon billet ?

Très vite, Coplan marmonna en français :

- Laissez-moi faire.

Puis, à l'employé qui examinait Muller avec une suspicion grandissante, il affirma avec une nuance de regret dans la voix :

- Il dit qu'il vous emmerde.

Plusieurs voyageurs avaient dressé l'oreille dès le début de l'affaire. Constatant qu'elle prenait une vilaine tournure, ils ne dissimulaient plus leur intérêt.

Lopis, notamment, avait centré son attention sur les trois hommes. Une sorte de flair le prévenait qu'il assistait à une manœuvre mais il ne devinait pas laquelle.

Le contrôleur avait pâli. D'un coup sec, il referma son carnet.

- Je vous ordonne de me suivre, déclara-t-il, décidé à user de toutes ses prérogatives de garde-convoi.

Coplan joua le rôle de traducteur et ajouta :
- Obéissez, suivez-le.
- Mais... mais.., protesta Muller, pris de court par l'incident. Pourquoi me faites-vous avoir des ennuis alors que...
- Filez, siffla Francis.
Le physicien se leva de mauvaise grâce sous les yeux des autres voyageurs, tandis que le contrôleur, très digne, les invitait à se rasseoir et à le laisser passer. Il emmena le récalcitrant rouge comme un coq pendant que des commentaires s'élevaient en divers points du wagon.
L'homme du F. B. I. s'était dressé. Il n'attendit pas que la porte du fond se fût refermée pour s'en aller aussi, comme par hasard. Coplan respira. Pour la cantonade, mais en s'adressant à Lopis en particulier, il allégua :
- Il est un peu dérangé... Et il ne connaît pas un mot d'anglais. Je vais lui servir d'interprète, sinon il va se faire boucler.
Lopis mordilla son cigare. Si Muller était détenu jusqu'à la prochaine station, la combine était flanquée par terre. L'Américain avait la sensation d'être possédé, mais il ne voyait pas comment parer le coup.
Il ne broncha pas, fit un rapide calcul : si c'était une manœuvre, sa future victime devrait descendre à Pittsburg. Si ce n'en était pas une, elle reviendrait dans le compartiment.
Quand Coplan partit à son tour, Lopis ne, bougea pas. Il s'approcha simplement de la fenêtre.
A peine sorti du wagon, Francis accéléra l'allure. Il n'avait pas trouvé d'autre moyen pour contacter l'homme du F. B. I. en dehors de la présence de Lopis et sans laisser Muller en tête à tête avec ce dernier.
Maintenant, le contact était rompu entre le savant et le tueur. Et pour passer d'un bout du train à l'autre, Lopis devrait infailliblement emprunter un chemin sur lequel se trouvaient Coplan et le détective. Mais ce n'était pas suffisant.
Coplan vit l'homme du F. B. I. sortir par l'autre extrémité d'un wagon. Il allongea encore ses enjambées et parvint à le rattraper au milieu de la voiture suivante. Toutefois, il attendit jusqu'à ce que le

détective eût atteint la plate-forme de communication et là, il lui colla le canon de son pistolet dans les reins.

L'autre sursauta en sentant le museau d'acier s'enfoncer sous ses côtes. Sa tête fit un quart de tour en arrière.

- Ne vous énervez pas, conseilla Coplan à voix basse. Vous me connaissez, mais moi je ne suis pas sûr en ce qui vous concerne : montrez-moi votre plaque officielle.

Les mâchoires serrées de l'Américain se séparèrent et un sourire discret remplaça son rictus d'homme prêt à la bagarre.

Sa main plongea dans sa poche gauche, en extirpa une médaille en or portant une inscription gravée.

- Vous êtes prudent, vous, grimaça-t-il en la montrant par-dessus son épaule.

- C'est le métier, dit Coplan en rangeant son arme et en prenant avec familiarité le G. Man par le bras. Ne courez pas plus loin : ce qui se passe en queue du train avec Muller, c'est du bidon. Mais j'ai des choses plus sérieuses à vous dire.

CHAPITRE XIV

Dès que la seconde porte de communication se fut refermée sur eux, Coplan demanda :

- Comment vous appelez-vous, et quel est votre grade ?

- Agent spécial Dick Hatfield, du District de New York.

- Enchanté. Maintenant, si vous voulez réussir le plus beau coup de votre carrière et gagner vos galons d'Assistant, écoutez-moi aussi attentivement que si j'étais le Directeur Edgar Hoover en personne.

Hatfield considéra Coplan avec un rien de scepticisme. Il savait que son interlocuteur avait été désigné par le gouvernement français pour assurer la protection de Muller ; il savait que c'était un agent du 2ème Bureau et qu'il devait être à la page puisqu'on lui avait confié cette mission. Mais il se méfiait du tempérament français, enclin aux emballements injustifiés.

- Allez-y, dit-il sans enthousiasme.

- De ce train, pouvez-vous passer un coup de téléphone ?

Le détective fit un signe d'assentiment.
Coplan se creusait fébrilement la cervelle pour être convaincant en un minimum de mots. Si Hatfield ne le croyait pas, c'était la catastrophe. Et tout devait être liquidé avant Pittsburg.
- Prévenez votre Q. G. de New York : qu'il envoie des instructions télégraphiques en code à l'Ambassadeur américain à Paris, afin qu'on coffre immédiatement l'agent de sécurité attaché à l'Ambassade, le nommé J. D. Doyle, sous l'inculpation d'espionnage.
Hatfield ne put réprimer un haut-le-corps, ouvrit la bouche mais ne répondit pas.
- J'ai des preuves suffisantes, reprit Coplan. Je vous les fournirai après et je suis disposé à déposer comme témoin. Mais ce n'est pas tout : priez aussi la section du F. B. I de Pittsburg d'envoyer deux hommes à la gare pour arrêter un type qui se trouve dans ce train, et qui s'est juré d'avoir la peau de Muller. C'est celui qui est assis juste en face de nous : je ne sais sous quelle identité il voyage, si c'est sous le nom de Coppard ou de Walter Lopis. Attention, il est dangereux...
- Hé! Minute! De quels délits voulez-vous qu'on l'accuse... ?
- Détournement d'informations de la Commission de l'Énergie atomique, complicité de meurtre, complot contre la sécurité des États-Unis. Ça suffit, non ?
Hatfield haussa les sourcils, incrédule.
- Ouais, grommela-t-il. Mais les preuves ?
Des preuves, il en existait des tonnes, mais Coplan ne pouvait les fournir sur-le-champ sans raconter toute l'affaire de A à Z. Une inspiration subite lui vint. Il prit dans sa poche intérieure gauche les passeports de Moore et de Reeves, les tendit au détective.
- Ces deux types ont disparu pendant la traversée du Liberté. Ils étaient en relation avec Lopis. Priez simplement celui-ci de vous accompagner pour témoignage, puisqu'une enquête est en cours à New York.
- Hm, toussota Hatfleld en acceptant les documents. Et comment se fait-il que vous ayez ceci sur vous ?
Coplan commençait à s'énerver :
- Je les ai trouvés sur le pont du navire, affirma-t-il avec une grimace cynique. Mais, dépêchez-vous, bon sang ! Qu'on ramène en

avion Doyle aux U. S. A. pour le confronter avec Lopis et avec moi : je me charge de les coincer jusqu'à la gauche. Coffrez-moi aussi, si ça vous chante, mais après que Muller aura franchi les grilles de Los Alamos.

Une telle conviction se dégageait de ses paroles que Hatfield se sentit presque contraint d'obéir. Toutefois, il voulait encore peser ses responsabilités avant de passer aux actes. Coplan lui imprima un dernier élan :

- Chaque seconde que vous perdez compromet la supériorité occidentale en matière de bombes nucléaires. Si vous ne suivez pas mes instructions, vous faites le jeu des Russes, et ça aussi je me charge de l'établir. Alors, c'est oui ou non ?

Hatfield sentit un frisson lui parcourir l'échine. Entre la perspective d'une promotion et celle d'une révocation possible, le choix était simple.

- C'est bon, accepta Hatfield. Je vais téléphoner... Mais gare à vous si votre histoire tourne mal : c'est vous qui trinquerez.

- D'accord! dit Coplan en lui administrant une claque dans le dos. Grouillez-vous, pendant que je tiens Lopis à l'oeil.

Les deux hommes s'en allèrent dans des directions opposées. Le crépuscule touchait à sa fin.

A l'intérieur des wagons, les appliques s'étaient allumées. Le train filait comme un obus à travers la campagne.

Dans la dernière voiture, Muller se démenait comme un diable en face de deux inspecteurs de police qui étaient de plus en plus certains d'avoir affaire à un cinglé.

Coplan et Muller revinrent à leur place lorsque l'incident eût été aplani. Lopis eut un tressaillement de satisfaction en revoyant les deux hommes. Son plan redevenait valable, le minutage des opérations ne risquait plus d'être altéré. Dans le courant de la nuit, peu avant Chicago, il mettrait le point final à son entreprise, et il montrerait à tous ces imbéciles qui avaient tant de fois raté le savant comment on mène à bonne fin un boulot de ce genre.

Coplan se replongea dans son magazine, Muller renonça à regarder par la fenêtre. Ils n'étaient pas assis depuis plus de dix minutes que le train se mit à ralentir.

« Pittsburg...» songea Coplan, subitement étreint par une vague anxiété. Hatfield était-il parvenu à mobiliser à temps les G-Men de cette ville ? Le détective n'était pas revenu dans le wagon.

De hauts lampadaires et des lumières de banlieue annoncèrent la proximité de la gare. La nuit était complètement tombée à présent.

- Décidément, dit Muller, vous avez de singuliers procédés. Quelle idée saugrenue vous a pris tout à l'heure? Je vous jure que la plaisanterie manquait de sel.

Coplan concéda :

- J'avoue qu'elle ne valait pas mieux que la vôtre, le soir où vous m'avez semé pour flirter avec Juliette, sur la plage arrière du Liberté.

- Au moins, j'avais une raison valable, rétorqua le physicien non sans mauvaise foi.

- Qui sait si je n'en avais pas une aussi ? émit Coplan en se penchant pour mieux voir le quai le long duquel glissait le convoi.

Les bâtiments de la gare entrèrent dans le champ de vision, ralentirent peu à peu et finirent par s'immobiliser. Un brouhaha succéda à l'arrêt du train. Des voyageurs se rendirent vers les deux plates-formes, avec leurs valises, pour descendre. Sur le quai, d'autres personnes s'apprêtaient à monter.

Coplan détacha la bandelette de cellophane d'un paquet de Camels, fit sauter une cigarette en claquant l'ongle du pouce contre le dessous de l'emballage. De méchante humeur, Muller refusa la cigarette offerte et concentra son attention sur le spectacle extérieur.

Lopis affichait une bizarre expression d'insécurité. Une sorte d'intuition le rendait mal à l'aise. Sous ses paupières mi-closes, ses yeux furetaient. Il tirait des bouffées plus rapides de son cigare. Pourtant, il n'enregistrait rien d'anormal.

Les mots échangés en un jargon incompréhensible par les deux Français semblaient indiquer qu'ils étaient en froid, mais rien dans leur attitude ne trahissait la moindre méfiance à son égard. Alors ?

Deux jeunes femmes passèrent en bavardant dans le couloir central. La vulgarité de leur voix contrastait désagréablement avec l'élégance de leur mise et le chic de leurs bagages. Puis un homme assez âgé leur succéda.

Coplan apercevait sur le quai les gens qui montaient dans le wagon et ceux qui leur faisaient leurs adieux. Un léger frémissement

lui rafraîchit la nuque quand il vit deux individus bâtis en force, au visage inexpressif, qui enjambaient le seuil de la plate-forme d'entrée. Il s'enfonça un peu plus profondément dans son fauteuil et attendit, les sens en éveil.

Lopis décroisa les jambes. Il ne parvenait pas à détacher ses yeux de Coplan, comme s'il décelait en lui une menace latente, des effluves hostiles.

Il faillit hurler lorsqu'il vit soudain à dix centimètres de sa figure le veston clair d'un colosse qui lui parlait d'une voix neutre :

- Mr Coppard, voulez-vous avoir l'obligeance de nous suivre, je vous prie ?

Barrant le passage, un second costaud faisait peser sur Lopis un regard inerte. Il avait les mains dans les poches, des poches distendues par quelque chose de volumineux.

Coplan dardait à présent sur son vis-à-vis un regard qui n'avait rien d'indifférent. Lui aussi avait introduit la main dans sa poche intérieure.

Lopis serra les dents. Rien à faire : ils étaient trois autour de lui, ils représentaient cinq pistolets prêts à le trouer comme un écumoire.

Un voile de sueur couvrit sa face. Il parvint à se dominer, songea aux grands personnages qu'il mettrait dans le bain si ceux-ci ne le tiraient pas des griffes du F. B. I.

- Je suis à votre disposition, articula-t-il du coin de la bouche.

Il se dressa avec effort. Il n'était pas encore debout qu'un des G-Men lui avait subtilisé son Mauser.

- Venez, enjoignit le premier. Nous n'avons qu'un petit renseignement à vous demander...

Ils s'en allèrent tous les trois, discrètement, sans même avoir éveillé l'attention des autres voyageurs. Muller haussa les sourcils, intrigué. Il avait oublié sa dispute.

- Qu'est-ce que c'était que ce type ? questionna-t-il. La main de Coplan esquissa un geste évasif.

- Une crapule quelconque, sans doute... Il en pleut un peu partout.

La gare et le quai bougèrent silencieusement, se retirèrent de la vitre. De faibles secousses marquèrent le passage sur des

caniveaux, le train prit lentement de la vitesse.

Quelques minutes plus tard, Hatfield, qui était resté sur le quai pendant l'opération, rejoignit sa place. Coplan se retourna pour lui lancer un simple battement de paupières. L'Américain répondit par un clin d’œil qui lui tordit la moitié de la figure.

Le savant ne sut jamais pourquoi, au cours des jours qui suivirent, son garde du corps devint le plus charmant des compagnons, le moins encombrant des amis. Chicago, Omaha, Denver et Trinidad furent autant d'escales divertissantes qui rompirent la monotonie de la traversée du continent, sur le chemin de Los Alamos.

Et quand ils arrivèrent au Nouveau-Mexique, quand Muller découvrit l'étrange panorama de la ville secrète bâtie au milieu d'un désert rocheux, sur un plateau découpé par des crevasses gigantesques, il fut étreint par un sentiment d'angoisse. Il contempla ce paysage un peu lunaire, en dehors du monde, où s'élaboraient des armes terrifiantes qui, un jour peut-être, engendreraient la destruction du globe tout entier.

Il se sentit petit, misérable, et il mesura soudain sa propre responsabilité dans la préparation des cataclysmes futurs. Si cela n'avait dépendu que de lui, il se serait enfui, il aurait chassé de son cerveau les formules qui lui avaient valu une dangereuse célébrité. Mais il était prisonnier, prisonnier de son propre savoir, de sa propre intelligence : c'est hors de lui-même qu'il aurait dû s'évader.

Au moment de quitter Coplan, alors que s'ouvraient les grilles du pont commandant l'accès à la cité atomique, il réalisa que la présence de son protecteur allait terriblement lui manquer : sans lui, il allait être perdu parmi ces étrangers, aimables certes, mais si différents, si envoûtés par leurs inquiétantes besognes.

- Au revoir, dit Coplan, la main tendue. J'espère que tout ira bien. Vous n'avez plus besoin de mes services.

Sa bonne humeur apparente déguisait une certaine mélancolie. Il savait que Muller vivrait désormais sous surveillance jusqu'à son dernier souffle, et que bien d'autres gardes du corps se

succéderaient dans son existence, que la vigilance dont il était entouré ne faiblirait plus jamais.

- Au revoir, répéta Muller avec un triste sourire.

La voiture roula lentement jusqu'au poste de contrôle. Les grilles se refermèrent, les gardiens armés de mitraillette reprirent leur cent pas.

Coplan regagna New York en avion, par Las Vegas, Albuquerque et Chicago. Hatfield, qui ne l'avait pas lâché d'une semelle tout au long de l'itinéraire, lui tint compagnie pendant les vols successifs qui les ramenaient à la côte Atlantique.

Ils eurent ensemble de longues conversations, au cours desquelles Coplan raconta par le menu les péripéties qui avaient jalonné sa mission auprès du physicien. Il omit cependant d'évoquer la scène qui s'était déroulée dans la cabine du Liberté.

Quand le F. B. I. aurait évalué à leur juste valeur les renseignements qu'il pouvait fournir, on fermerait les yeux sur ce détail sans importance qu'était la disparition de deux gangsters malchanceux.

Au quartier général du F. B. I. à New York, Coplan fut entendu par un officier supérieur du nom de Blake, avant d'être confronté avec Doyle et Lopis. Hatfield assista à l'entretien.

- En gros, expliqua Francis, c'est une fuite à la Commission de L'Énergie atomique qu'il importe de localiser. Parmi les membres ou le personne, figure un agent étranger qui est en liaison avec un réseau couvrant l'Amérique et l'Europe occidentale. J'espère que l'interrogatoire des deux inculpés vous permettra de l'identifier.

L'officier de la police fédérale, plutôt rogue, accueillit ce préambule avec beaucoup de réserve.

- Cette accusation est grave. Je présume que vous pouvez l'étayer ?

- Certainement, dit Coplan. Il ne sera même pas nécessaire de recourir au troisième degré. Laissez-moi converser devant vous avec votre agent de l'ambassade de Paris et son correspondant Lopis.

Non sans réticence, Blake donna les ordres nécessaires. Hatfield n'était pas tranquille ; l'initiative qu'il avait prise en réclamant l'arrestation de deux personnes sans enquête préliminaire, sur la foi

d'une simple affirmation, pouvait salement se retourner contre lui, d'autant plus qu'un collègue était impliqué.

Un silence empreint de raideur régna dans le bureau jusqu'à l'arrivée des deux « témoins » ; en effet, aucune inculpation n'avait encore été formulée contre eux. Ils étaient détenus « dans leur propre intérêt » selon la formule consacrée. Les supérieurs de Hatfield avaient concilié de cette manière les nécessités de l'enquête et le respect de la liberté individuelle.

Doyle et Lopis affectèrent de ne pas se connaître. Ils affichèrent la sérénité hautaine de gens suspectés par erreur. Doyle eut même le front de saluer Coplan et de le gratifier d'un sourire étonné, comme s'il ne devinait pas la raison de sa présence en cet endroit.

- Hello ! dit Coplan en lui réciproquant son sourire. Je suis heureux de vous voir en présence de spécialistes : ensemble, nous allons éclaircir quelques points.

S'adressant au gradé du F. B. I., il posa une question anodine :

- Des instructions avaient-elles été données pour que tous les gens qui pénétraient ou qui sortaient de l'immeuble habité par les Muller fassent l'objet d'une surveillance ?

Blake secoua la tête, catégorique :

- Uniquement les gens qui fréquentaient la famille du savant : c'est toujours ainsi qu'on procède.

Coplan se tourna vers Doyle, lui décocha la question :

- En définitive, pourquoi m'avez-vous pisté jusqu'à Montmorency ?

Doyle haussa les épaules, l'air excédé.

- Parce que vous sortiez de chez les Muller, naturellement.

- Et comment le saviez-vous ?

Brusquement, l'atmosphère se tendit. Tous les regards étaient braqués sur Doyle, qui ne parvenait plus à émettre un son.

- Vous êtes flambé, Doyle, exulta Coplan. Trois inspecteurs de la D. S. T. surveillaient la maison ; l'un d'entre eux peut témoigner que vous m'avez pris en filature la première fois que je suis sorti de l'immeuble, alors qu'il vous était impossible de deviner de quel appartement je venais. Conclusion : vous possédiez mon signalement avant. Qui vous l'avait communiqué ?

Le mutisme prolongé de l'Américain renforçait progressivement la conviction des assistants. Aux yeux de tous, l'ex-agent de sécurité commençait à faire figure de coupable.

Coplan poursuivit :

- Je ferai témoigner aussi la personne dont vous taisez le nom, bien qu'elle soit aux mains de la justice française.

Ce n'était pas un mensonge, même si ce n'était pas exactement la vérité. Cette carte-là devait encore être jouée.

- Vous avez bien failli me rouler, Doyle... Et dire que nous avons passé une nuit à trois, avec Muller, dans la même bicoque. Ce que vos doigts ont dû vous chatouiller, cette nuit-là... Par bonheur, j'ai sauvé Muller en vous révélant que les papiers volés chez lui étaient indéchiffrables. Vous n'avez plus osé bouger avant d'avoir transmis ce renseignement et d'avoir de nouvelles instructions. Le lendemain, vous les aviez : c'est alors que vous avez tenté de nous faire liquider à coups de mitraillette.

Doyle redressa soudain la tête. Sa figure exprima une colère furibonde.

- Balivernes! clama-t-il. C'est faux ! Archifaux !

- Possible, rétorqua Coplan. Seulement, ici encore, j'ai deux témoignages contre vous...

Il inspira profondément. Il comptait sur son bluff pour enfoncer définitivement Doyle, et il se tut quelques secondes pour saper le moral de son adversaire. Enfin, il articula :

- Il y a les aveux de Marc Duquesne et ceux de Moore...

Doyle ne pouvait savoir que le premier s'était suicidé, ni que le second n'avait jamais prononcé son nom, et qu'il était noyé.

L'accusé devint blanc comme un mort. Il ne songea même pas à nier qu'il connaissait ces deux hommes. Sa capacité de résistance s'effondra, ses derniers vestiges de dignité s'effritèrent :

- Je n'ai fait qu'obéir aux ordres de Lopis, murmura-t-il en baissant la tête.

Francis éprouva un des plus grands soulagements de sa vie. La culpabilité de Doyle, il l'avait déduite de tout autre chose, mais il ne pouvait en parler : l'attentat sur le Liberté n'avait pu être ordonné par Duquesne, puisqu'au moment de se donner la mort le journaliste ignorait quand et comment Muller comptait partir ! Mais Doyle, lui,

n'avait eu qu'à lire les papiers remplis à l'Ambassade pour l'apprendre. Et Moore, à bord du paquebot, avait tout rejeté sur Duquesne dans l'espoir de sauver la tête de son chef.

Blake, dûment convaincu à présent, rompit le silence de sa voix sèche :

- Doyle, vous êtes en état d'arrestation. Votre interrogatoire aura lieu demain matin. Votre aveu a été enregistré.

Coplan se détourna du prisonnier et, tout en se frottant les mains, vint plus près de Lopis.

- A nous deux, dit-il d'un air engageant, comme s'il allait lui proposer une excellente affaire. Vous connaissiez ces deux types sympathiques nommés respectivement Reeves et Moore ?

Lopis, la bouche à demi ouverte, agita la tête de gauche à droite.

- Jamais entendu, fit-il avec aplomb. Celui-là non plus, d'ailleurs, je ne l'ai jamais vu.

Du menton, il désignait Doyle, encadré par deux agents du F. B. I.

- Tiens ? s'étonna Francis. Votre mémoire vous joue un mauvais tour... Il y a deux mois, vous avez écrit à Moore, qui était en Californie, pour le faire venir à New York. L'imbécile n'a même pas songé à détruire la lettre : la voici...

Et, de son portefeuille, il extirpa une feuille de papier mince pour correspondance-avion et la déposa sur le bureau.

Lopis émit un grognement sourd. Ce flagrant délit de mensonge augurait mal de la suite de l'entretien. Il décida de ne plus articuler un mot.

Coplan développa son accusation :

- La tentative de meurtre commise sur Muller et sur moi-même au cours de la traversée ayant échoué, vous perdez notre trace quand nous touchons New York. Vous vous mettez en rapport avec le membre de la Commission qui veut éviter à tout prix que le savant n'arrive à Los Alamos. Il sait, lui, à quel hôtel nous devons descendre, il sait qu'un délégué a été envoyé pour nous recevoir. Il contacte le brave Peterson, qui trouve tout naturel de l'informer du train que nous allons prendre : c'est lui-même qui a retenu les places. Et, comme par hasard, vous venez vous asseoir en face de

nous, dans le même wagon, comme a pu le constater Hatfield ici présent... Quel est le type qui vous donne des ordres ?

La bouche de Lopis se fendit davantage. Il eut un rire silencieux, mais ne prononça pas un mot.

Blake n'avait plus besoin de réponse pour asseoir son opinion. Il était bien tranquille : Lopis finirait par parler, soit qu'on le massacrât aux trois quarts, soit qu'on lui injectât un litre de penthotal. Il cracherait la dernière parcelle de vérité contenue dans sa mémoire.

- N'insistez pas, dit Blake à Coplan. La cause est entendue. Nous allons nous occuper de ces deux petits malins.

Tout le monde, dans la pièce, sut ce que cela voulait dire.

Dans l'avion qui le ramenait en France, Coplan se fit la réflexion que si ses collègues américains devaient encore procéder à l'arrestation du personnage central de l'affaire, il n'avait pas encore fini, lui non plus.

Il avait deux tâches à accomplir dans les quarante-huit heures. Il s'en acquitterait avant d'aller dire bonjour au Vieux pour lui rendre compte de sa mission. Ainsi, ce dernier aurait aussi quelque chose à se mettre sous la dent.

La première démarche qu'il aurait à accomplir manquait de charme : il devrait arrêter Lucie Rimaud, la conquête de Muller à Zell-am-See.

La carte postale expédiée de New York par Muller à cette demoiselle avait révélé à Coplan son adresse en France.

Cette fille était compromise jusqu'au cou; elle assurait la liaison entre la partie française du réseau et la partie autrichienne puisque personne sauf elle, en Autriche, n'aurait pu deviner que Muller partirait dans le courant de la nuit.

Les deux tentatives de kidnapping avaient donc été exécutées à son instigation, après la scène des adieux. Tout s'enchaînait implacablement : seule Lucie Rimaud avait pu transmettre à Doyle le signalement du garde du corps de Muller, après les deux échecs de Zell-am-See.

C'est son témoignage que Coplan avait évoqué au F. B. I., bien que ce fût un peu prématuré. Un certain optimisme est toujours indispensable dans ce qu'on entreprend.

Francis regarda par la fenêtre. Une mer de nuages défilait sous le Constellation et un soleil éclatant mélangeait une poussière d'or au bleu de l'azur.

La deuxième démarche que Coplan effectuerait un peu plus tard, occupa plus agréablement ses pensées.

Il irait au Luxembourg, offrirait une glace à Fabienne et lui parlerait du voyage de son père. Il ne mentionnerait pas la rafale de mitraillette, bien entendu, pour ne pas gâcher l'atmosphère.

Le métier de garde du corps offre parfois, quand on sait s'y prendre, de menues compensations...

FIN